

Éden: bis repetita

Jacques Dumas

Contenu

Prologue.....	4
1 - La pyramide.....	6
2 - Le dernier obstacle.....	13
3 - Devant la porte.....	18
4 - Mise au point.....	24
5 - La crypte.....	30
6 -Éden.....	35
7 - Menace.....	41
8 - Prélude à une tragédie.....	48
9 - Prise de conscience.....	54
10 - Attentat.....	60
11 - La chute d'Éden.....	69
12 - Contre coup.....	74
13 - Vague à l'âme.....	81
14 - Fin de non recevoir.....	87
15 - Émile.....	92
16 - Retour.....	97

Qui se sent morveux, qu'il se mouche.

Prologue

Année 2013 :

Deux chercheurs, d'origine allemande, affirment que la grande pyramide d'Égypte s'avère beaucoup plus ancienne que l'âge dont les historiens la créditent. Ils étayent leurs déclarations en s'appuyant sur les résultats d'analyses auxquelles ils ont procédé après avoir prélevé clandestinement un échantillon. Leur publication leur attire les foudres des autorités égyptiennes. Elle provoque un déferlement d'imprécations de la part de la communauté scientifique qui n'admet pas que de jeunes gens, qui plus est encore étudiants, piétinent ses platebandes et bafouent des théories élevées au rang de dogmes par plusieurs générations de savants. Finalement, elle déclenche l'indignation feinte et méprisante de ceux qui trouvent l'idée séduisante, mais qui redoutent de se mettre à dos les sommités qui la réfutent. Ils voient leurs arguments balayés d'un revers de main négligent, l'Égypte les déclare persona non grata sur son territoire et menace de les poursuivre en justice.

Automne 2017 :

Grâce à des technologies de pointe, une équipe d'experts localise un vide assez vaste dans la partie haute de la pyramide de Khéops. Jusqu'alors, tous les égyptologues s'accordaient à dire que cet endroit ne recelait aucun creux. Ils se perdent en conjectures quant à son utilité et une fraction de leurs confrères remettent en cause la fiabilité de leur découverte. Cependant, l'unanimité s'établit sur l'absurdité qui consisterait à entreprendre d'y accéder tant que des certitudes ne seront pas acquises.

Hiver 2018, entendu au journal télévisé de 20 h un vendredi soir :

Un grave accident de la route s'est produit en milieu d'après-midi sur l'A48 à proximité de Grenoble. Un chauffeur de poids lourd, qui roulait en direction de Lyon, a perdu le contrôle de son véhicule pour une raison que l'enquête devra déterminer. Le bolide a traversé les deux voies, franchi les glissières de sécurité du terre-plein séparateur et s'est couché en travers des chaussées de l'axe opposé, provoquant un carambolage monstrueux dans les deux sens de circulation. Le premier bilan fait état de trois tués et d'une trentaine de blessés, dont une

douzaine gravement atteints. Les secouristes ont évacué toutes les victimes vers le centre hospitalier universitaire de Grenoble. Ce soir, la plupart d'entre elles sont tirées d'affaire. Cependant, un jeune homme, qui appartiendrait à l'institut français d'archéologie Orientale et dont l'identité reste encore un mystère, est plongé dans un coma profond, malgré les soins que lui prodiguent les urgentistes. À l'heure où je vous parle, des bouchons de plusieurs kilomètres se sont formés, rendant le dégagement des voies très compliqué...

Printemps 2063 :

Le professeur Émile Gensier, éminent égyptologue français, prête son concours au CEA pour tester de nouvelles techniques d'investigation sur le tombeau du pharaon. Leurs travaux démontrent la présence d'une concentration anormale de différents métaux raffinés dans la cavité repérée en 2017 qui demeure inexplorée, car les autorités égyptiennes ont toujours refusé de prendre le risque d'endommager le monument. La communauté scientifique internationale admet que la théorie des origines de l'être humain pourrait s'en trouver réévaluée. Elle insiste donc, pour que l'intérêt de la connaissance universelle prime les considérations d'ordre matériel. Sous sa pression et à la demande expresse d'une majorité de gouvernements, le veto égyptien est levé.

Printemps 2065 :

Après une longue et minutieuse préparation et de lourds travaux, une équipe cosmopolite de spécialistes s'apprête à pénétrer dans ce lieu mystérieux à présent élevé au rang de sanctuaire. Pour parvenir à ce résultat, d'âpres négociations se sont déroulées. Le pouvoir égyptien, faisant preuve de lucidité et de prévenance à l'égard de tous les peuples, a exigé comme contrepartie de sa bonne volonté que les investigations des chercheurs soient retransmises en direct sur les écrans du monde entier. De cette manière, il veut s'assurer que personne ne cédera à la tentation de s'approprier une partie ou la totalité du contenu de la cavité mise au jour, à des fins politiques ou financières.

1 – La pyramide

Léon Valentier piaffait d'impatience devant l'énorme bloc de pierre qui remontait millimètre par millimètre, pour reprendre sa place dans le logement d'où il avait dévalé des millénaires auparavant. Ce monolithe, dont lui-même et ses collègues avaient acquis la certitude qu'il constituait l'ultime obstacle entre eux et leur but à l'intérieur de la pyramide de Khéops, se mouvait grâce à l'action de puissants vérins hydrauliques.

Léon Valentier ignorait encore par quel procédé les bâtisseurs du monument étaient parvenus à sceller la crypte de la sorte, mais il caressait l'espoir de découvrir la solution du problème lorsqu'il pourrait y pénétrer. Il se trouvait sur place depuis plusieurs mois, à la tête d'une équipe de techniciens et sous l'autorité d'un collègue international de sommités scientifiques.

Pour atteindre ce résultat, le professeur Gensier, son mentor, avait dû batailler rudement pour convaincre ceux qui voulaient forcer le passage à coup de foreuses. Il partait du postulat suivant : ce que des hommes avaient réalisé jadis, leurs descendants devaient réussir à le défaire, fût-ce à plusieurs siècles de distance. Il était en effet persuadé que l'accès qui conduisait à l'intérieur de la cavité avait existé avant d'être muré et que la préservation de l'intégrité de l'édifice primait la rapidité d'exécution. Ses pairs lui avaient donc confié le délicat travail que constituait la recherche, puis la réouverture de cet accès dans les meilleurs délais.

Armé de sa qualité d'ingénieur du génie civil doublé de son diplôme d'architecte et animé de sa passion dévorante pour tout ce qui avait trait aux constructions et aux bâtiments anciens, Léon Valentier s'était attelé à la tâche. Le défi était de taille et relevait de la gageure qui consistait à atteindre l'objectif fixé en ménageant la structure du monument et la susceptibilité des Égyptiens qui le vénérait.

Aujourd'hui, il touchait au but. Il mesurait avec satisfaction le chemin parcouru depuis le début de son entreprise et se réjouissait avec fierté du résultat de son acharnement.

Lorsque l'illustre professeur Gensier était venu le trouver pour obtenir sa collaboration, il s'était d'abord senti flatté. Mais il avait très vite réalisé que celui-ci n'avait pas agi au hasard en s'adressant à lui. Léon avait assisté à plusieurs conférences du grand savant, à l'issue desquelles les questions qu'il avait posées avaient retenu l'attention de l'auditoire, mais

également celle de l'orateur. Quand celui-ci avait eu besoin de le rencontrer, il lui avait humblement demandé un rendez-vous — ce qui avait plu d'emblée à Léon —, et après les formules de politesse, l'avait entrepris sans détour, en ces termes :

— Quels sentiments vous inspirent les gens qui voudraient attaquer la pyramide de Khéops au marteau-piqueur ?

— Au mieux, ce sont des inconscients, au pire, des sagouins et des vandales.

— Vous au moins ne mâchez pas vos mots. J'ai répondu de façon équivalente, en d'autres termes bien sûr, aux délégués du comité international chargé d'explorer la dernière merveille du monde antique. Une grande partie d'entre eux n'hésiterait pas à la saccager uniquement pour satisfaire leur curiosité.

Léon l'interrompt :

— Excusez-moi, professeur ; le fait que nous partagions le même avis sur cette question m'enchanté, mais je ne comprends pas pourquoi vous êtes venu m'en parler.

— C'est l'intérêt que vous avez manifesté pour l'architecture ancestrale lors des conférences que j'ai données en France, qui a motivé ma démarche. Je cherche un homme, qui possède vos connaissances et vos compétences, pour convaincre les récalcitrants dans un premier temps et ensuite pour entreprendre et diriger les travaux sur le site.

— Vous me flattez, professeur. Mais qui vous dit que je corresponds au profil dont vous avez besoin ?

— Tatata ! Ne me racontez pas d'histoire ! J'ai fait procéder à une rapide enquête sur votre compte et soyez assuré que si vous ne rentriez pas dans le moule, je ne perdrais pas mon temps à vous déranger.

— Vous ! M'importuner ! Mais, le simple fait de vous recevoir sous mon toit m'honore ! Quant à ma collaboration, elle vous est d'ores et déjà acquise.

— Vous m'en voyez très heureux et, puisque nous serons amenés à nous rencontrer souvent, accordez-moi le plaisir de m'appeler Émile, vous me rajeunirez.

— Évidemment, par un juste retour des choses j'aimerais que vous-même me disiez Léon.

— Ah ! Cher ami, vous me comblez. Je pressens que nous arrivons à l'aube d'une aventure qui marquera l'histoire de l'humanité.

— Je n'en doute pas, Émile, et pour que notre collaboration s'avère fructueuse, nous devons la sceller en trinquant. Or, pour parer à toute circonstance, je tiens, en permanence dans mon réfrigérateur, une bouteille de vin pétillant de Cerdon qui devrait faire merveille à cette occasion.

— Je dois m'en remettre à votre jugement dans ce domaine, car malgré l'étendue de mon

savoir, j'ignorais jusqu'à l'existence du vin de Cerdon.

— Vous en redemanderez, conclut Léon en remplissant les coupes qu'il avait sorties à cet effet.

Depuis ce jour, la vie de Léon avait basculé. Le soir même, il avait commencé à rêver. Il déambulait entre des murs de pierre qui lui paraissaient familiers. Ceux-ci formaient des couloirs étroits et bas de plafonds, sombres et inconnus qui aboutissaient systématiquement à des culs-de-sac. Lorsqu'il parvenait au bout de chacun d'eux, il se trouvait dans l'impossibilité de revenir sur ses pas. Ce monde onirique lui accordait cependant la faculté de voir dans l'obscurité la plus totale, aussi bien qu'en plein jour. Il la mettait donc à profit pour étudier les murailles qui barraient son chemin. Il ne comprit pas immédiatement le pourquoi de cette situation. Mais après avoir passé plusieurs nuits assis devant le même obstacle, il conclut qu'une solution existait pour le franchir et il s'attela à la découvrir. Puis une seconde et une troisième et encore une, jusqu'à ce qu'il atteigne une vaste salle aux parois nues. Il reconnut le coffre en granit qui constituait l'unique mobilier du lieu. Celui-ci, allié au court boyau de section carrée qui servait d'accès à l'endroit, lui permit d'identifier à coup sûr la chambre du roi de la grande pyramide qu'il avait visitée au cours d'un voyage d'étudiant. Il réalisa alors que depuis le début il suivait à rebours l'itinéraire qui conduisait à la crypte ténébreuse du tombeau de Khéops. Par quelle magie lui avait-on indiqué le chemin ? Mystère. D'où et de qui ces informations provenaient-elles ? Voilà bien des questions auxquelles il échoua à répondre.

*
* *

Le professeur Gensier portait de belle façon ses quatre-vingts printemps. De courte stature, mais de renommée mondiale, il faisait autorité dans son domaine. Malgré son âge, il se tenait encore très droit et témoignait d'une santé que nombre de ses confrères plus jeunes lui enviaient. Toujours tiré à quatre épingles, il entretenait sa présentation. Un collier de barbe blanche, taillé au millimètre, cerclait son visage, tandis que le dessus de son crâne luisait comme un cuivre soigneusement astiqué. Le sourire facile, sur une dentition impeccable, des yeux bleus pétillants d'intelligence et une pipe invariablement présente au coin de sa bouche lui conféraient une expression affable de brave homme. Cependant, malgré son apparente bonhomie, il s'était montré intraitable envers ses adversaires. S'appuyant sur les arguments techniques que lui fournissait Léon, il avait démonté systématiquement les leurs. Avec une opiniâtreté et une obstination sans faille il avait défendu bec et ongle son programme de recherche aux fins d'exploration non destructive de la pyramide. Ses prises de position lui avaient valu l'admiration, le respect et le soutien de tout le peuple égyptien. Ses voisins et

ensuite un nombre croissant d'autres nations lui avaient apporté leur caution. Finalement, les partisans de la foreuse s'étaient trouvés isolés et ils avaient capitulé. Les travaux sur le site avaient pu démarrer et atteindre la phase où Léon Valentier languissait en regardant l'ultime barrière regagner son logement d'origine.

Cependant, pour savourer pleinement sa victoire, il devrait encore s'armer de patience. Le bloc de pierre remonté devra être scellé et sécurisé pour éviter qu'il ne redescende. Puis, une passerelle s'avérera nécessaire pour franchir la fosse laissée béante par le dégagement du monolithe qui était profondément encastré dans le sol. Ce travail achevé, l'atmosphère de la crypte devra certainement être purifiée avant que quiconque s'aventure à l'intérieur. Alors seulement, il bénéficiera du privilège mérité d'effectuer les premiers pas d'un homme en ce lieu inconnu et mystérieux, sous l'œil des caméras de télévision et le regard des téléspectateurs du monde entier.

*
**

Adossé à la paroi située à sa gauche, Léon surveillait avec vigilance la remontée du bloc de pierre. Il se trouvait dans un espace triangulaire, dont la base, longue de trois mètres cinquante, incluait l'objet de son attention. Le débouché du corridor étroit qui permettait d'y accéder en constituait le sommet. Des projecteurs à DEL, que les électriciens avaient dû fixer à ras le plafond dans les encoignures des murs pour gagner de la place, illuminaient brillamment l'endroit. Ils avaient procédé de même dans les couloirs, mais en usant de rampes de spot, pour éviter de les heurter de la tête lors des allées et venues. Un gros câble qui serpentait au sol depuis l'extérieur de la pyramide fournissait l'énergie. Il se raccordait sur une armoire de chantier, située à droite de l'entrée de celui-ci, qui outre l'éclairage, alimentait le matériel de levage en cours d'utilisation.

Léon était seul, car ses employés étaient partis se restaurer. D'après les calculs et les sondages auxquels il avait procédé, la base du monolithe devait apparaître sans tarder. Pour tromper son attente, il songeait aux rêves bizarres qui nuit après nuit lui avaient enseigné la voie à suivre pour arriver au but. Curieusement, lorsqu'il avait débouché le premier corridor, ceux-ci avaient cessé de se manifester. Mais, tout aussi étonnamment, s'il achoppait sur un obstacle, ils revenaient hanter son sommeil tant qu'il n'avancait plus. Il se posait toujours autant de questions à leur sujet, mais comme pour les techniques des bâtisseurs de la pyramide, il espérait obtenir les réponses à l'intérieur de celle-ci.

C'est dans cet état méditatif que Marie-Hélène Plantier, son assistante, le découvrit.

Pour circuler dans les galeries, elle s'était vêtue d'une chemise ample à manches courtes beige qui tombait sur un short de la même couleur et elle avait chaussé des pataugas à la mode

militaire. Sa tenue suggérait un tempérament d'aventurière intrépide, alors que son instinct la portait naturellement à la prudente approche de l'inconnu.

Du haut de ses trente-trois ans et de son mètre soixante-quinze, Marie-Hélène représentait l'archétype de la belle collaboratrice.

Sa longue chevelure auburn s'étalait librement sur ses épaules et descendait jusqu'au milieu de son dos en ondulant. D'une discrète touche de maquillage, elle possédait l'art de mettre en valeur la perfection de son visage. Sa compétence professionnelle était avérée et elle était entièrement dévouée au service de son patron. Mais, d'origine modeste, Marie-Hélène avait souffert de la dureté de l'existence et avait dû travailler d'arrache-pied pour asseoir sa situation. De cette expérience, elle avait gardé une attitude austère et froide au premier abord et une retenue certaine dans l'expression de ses sentiments. Elle s'en désolait, car elle se rendait compte que cette posture constituait la cause principale de son célibat prolongé. Elle luttait de toutes ses forces contre cet état de fait, mais jusqu'à présent les résultats s'avéraient improbables.

Léon ne l'avait ni vue ni entendue approcher. Elle s'était arrêtée un instant pour l'admirer. Elle le trouvait bel homme, avec son mètre quatre-vingt-cinq, ses épaules de débardeur et sa taille fine. Le sourire lui venait facilement. Ses yeux, d'une nuance noisette, lui conféraient un regard franc. Une chevelure épaisse, qu'il tenait courte, surmontait son visage buriné. L'ensemble lui donnait des allures de brigand rieur au grand cœur et la faisait fondre chaque fois qu'il insistait pour qu'elle accepte de le suivre sur un chantier. Il paraissait plus âgé qu'elle, mais la différence s'avérait insignifiante. Ils étaient tous deux célibataires et elle ne lui connaissait aucune relation affective. Elle s'autorisait donc à soupirer après lui en espérant qu'il finirait par remarquer la fascination qu'il exerçait sur elle. Du coup, ce fut elle qui se laissa surprendre en flagrant délit de rêverie lorsque l'ayant vue, il l'interpella :

— Eh bien, Marie ! Est-ce votre amoureux qui vous rend si distraite ?

— Si seulement ; répondit-elle du tac au tac, en le regardant droit dans les yeux, tremblante et rougissante, demeurant statufiée par le culot dont elle faisait preuve.

Léon l'avait toujours trouvée attirante. Il était tombé sous son charme à l'instant où il l'avait accueillie, le jour de son entretien d'embauche. Mais, de même qu'il possédait la capacité de formuler sa pensée dans toutes les circonstances, autant il devenait timide lorsqu'il tentait d'exprimer ses sentiments. Ainsi, aimait-il Marie-Hélène, depuis qu'il la connaissait, sans jamais avoir osé se déclarer. Cette faiblesse le dominait dans ces moments-là. À peine ouvrait-il la bouche, son cerveau cessait de fonctionner et il restait coi, impuissant à articuler les mots qu'il voulait tant lui adresser.

Lorsqu'il l'avait prise à son service, trois ans auparavant, il lui avait alloué un bureau à côté du sien, dans un immeuble à la périphérie lyonnaise. Quand il s'y trouvait, il s'arrangeait pour demeurer proche d'elle autant que le lui permettait son emploi du temps en essayant, par des moyens détournés, de rendre évidente l'émotion qu'elle suscitait en lui. Mais, soit qu'il lui restât indifférent, ou plutôt qu'elle souffrît du même handicap que lui dans le domaine affectif, rien n'avait fonctionné. Alors, il avait commencé à l'emmener sur les chantiers qu'il obtenait à l'étranger, en se promettant chaque fois que celle-ci serait la bonne, qu'il oserait. Aujourd'hui, il stagnait toujours au point zéro. Mais là, le cœur débordant d'émotion, sous ce regard qui paraissait une perche tendue à son secours, les mots lui vinrent comme si sa langue s'était affranchie de son cerveau pour les proférer. Oh ! Il ne prononça pas un long discours, moins encore une déclaration enfiévrée. Il s'étonna simplement de s'entendre répéter ce qu'elle lui avait répondu, en extrapolant :

— Si seulement quoi ? Puis, après une courte réflexion, dois-je comprendre... que vous m'aimez ?

Les pommettes en feu et le cœur battant la chamade, Marie acquiesça en détournant les yeux :

— Oui.

Ce fut un aveu timide, car en ce domaine elle se sentait à peine mieux que lui, mais il agit sur son destinataire comme une clé dans une serrure et le débarrassa du carcan qui l'empêchait de s'exprimer.

Alors, oubliant la pierre qui remontait, la pyramide, l'Égypte et le monde entier, Léon vint à elle, saisit ses mains, les pressa sur son cœur, et d'une voix qu'il aurait voulue ferme et assurée, déclara :

— Marie, je vous ai aimée à la seconde où je vous ai vue pour la première fois.

Ils se regardèrent intensément, des larmes de bonheur baignaient leurs yeux, leurs bouches se rapprochèrent insensiblement et finalement, ils échangèrent leur premier baiser. Il dura si longtemps que Marie en négligea le motif de son incursion dans les lieux. L'instant s'était figé et le monde avait cessé d'exister.

Le professeur Gensier survint à ce moment et rompit le charme en pestant en particulier contre la poussière qui avait maculé son costume et de façon générale contre les employés nonchalants qui accomplissaient leurs tâches sans leur accorder la célérité requise. Constatant la posture dans laquelle il surprit les jeunes gens, il se radoucit :

— À la bonne heure ! s'exclama-t-il, je comprends que vous m'ayez oublié. Nos priorités n'ont rien en commun. Mais je ne vous en tiens pas rigueur, vous formez un couple

magnifique.

— Veuillez m’excuser ; professeur, répondit Marie-Hélène, dont les pommettes atteignaient le rouge écarlate, pour la première fois depuis longtemps, je ne maîtrise plus la situation. Puis, s’adressant à Léon, monsieur Gensier m’avait envoyé vous informer qu’il vous attendait dehors.

— Ce n’est rien mon enfant, j’ai moi aussi connu ce genre de distraction à votre âge et j’en garde de merveilleux souvenirs.

Léon se manifesta :

— Que nous vaut cette visite inopinée, mon cher Émile, et comment vous portez-vous ?

— Bien, je vous remercie. Je suis venu me rendre compte de l’avancement de vos travaux, car mes pairs commencent à me presser de tout côté pour savoir quand nos efforts aboutiront.

Léon lui désigna le monolithe qui continuait sa lourde ascension et déclara :

— Voyez vous-même.

À cet instant précis, la base du bloc de pierre se dégaugea du sol, laissant apparaître une mince bande sombre. Celle-ci s’élargissait avec lenteur comme une bouche qui béait prudemment.

— Est-ce que d’autres obstacles pourraient entraver votre progression, mon cher Léon ?

— À partir d’ici, professeur, je reste aussi ignorant que vous à propos de ce que nous découvrirons derrière. Mais, l’endroit où nous nous trouvons constituait le point de départ de l’itinéraire que j’ai parcouru dans mes rêves. Nous pouvons donc logiquement envisager que nous ouvrons actuellement la dernière porte.

— Selon vous, quand pourrons-nous accéder à la crypte ?

— Sauf imprévu, d’ici quarante-huit heures. Au pire, dans trois jours.

— M’autorisez-vous à l’annoncer officiellement ?

— Je me vois difficilement vous l’interdire, professeur, d’autant que rien ne s’y oppose.

Marie-Hélène avait profité de leur conversation pour s’échapper discrètement. Les employés de Léon revinrent de leur pose déjeuner. Il leur confia la poursuite du travail et s’engagea à la suite de son visiteur, dans le dédale des corridors qui conduisaient à l’extérieur. Ils franchirent à rebours les sept obstacles dont il avait dû déjouer les mécanismes avant d’atteindre celui qui l’occupait actuellement. Durant le trajet, une seule pensée accaparait son esprit : rejoindre Marie-Hélène et la tenir de nouveau dans ses bras.

2 – Le dernier obstacle

D'un commun accord, les instances internationales avaient décidé de fermer la pyramide aux visiteurs pendant la durée des travaux. Évidemment, chaque état avait versé son écot pour compenser la perte d'exploitation que ceux-ci occasionnaient. Puis, elles avaient dû installer un village de baraquements, à proximité du monument, pour héberger les chercheurs et les ouvriers du chantier.

À côté des abris préfabriqués, où logeait la majorité de ce personnel, trônait un imposant camping-car qui constituait le havre de Léon Valentier. De la taille d'un autobus de grand tourisme, il était équipé de tout le confort que ses constructeurs avaient réussi à caser dans son volume, climatisation comprise. Ils l'avaient doté d'un coin salon-cuisine assez vaste pour accueillir six individus auquel ils avaient ajouté deux chambres avec sanitaires et salle de bain privatives. Le poste de conduite était aménagé de telle sorte qu'en un tournemain, il pouvait recevoir deux couchages supplémentaires. Pour l'instant, cet espace servait de bureau et c'était là que vivaient et travaillaient Marie-Hélène et Léon lorsqu'il ne supervisait pas le chantier lui-même.

Quand ils avaient quitté la pyramide, Léon et Émile s'y étaient réfugiés, pour s'abriter de la chaleur qui leur paraissait d'autant plus accablante qu'ils venaient de séjourner dans la fraîcheur des corridors intra-muros. Dans le salon, devant deux verres de jus de fruits glacé que Marie-Hélène avait préparé pour eux, ils mirent au point les détails de l'annonce que le professeur diffuserait et établirent un plan pour le déroulement de l'exploration finale. Lorsqu'enfin son interlocuteur prit congé, Léon fut soulagé. Il n'en pouvait plus d'attendre. Il se retourna après l'avoir reconduit à la porte et tomba nez à nez avec sa collaboratrice qui se révélait aussi impatiente que lui de le voir s'en aller. Elle avait troqué sa tenue d'aventurière contre une ravissante robe à fleurs, qui valorisait sa poitrine généreuse et sa taille élancée, et de fines ballerines de toile.

Sans lui permettre de placer un mot, elle l'attira, l'enlaça et lui donna un baiser fougueux qui les laissa à bout de souffle. Quand il put s'exprimer, il murmura :

— Enfin ! je craignais qu'il ne parte jamais.

Puis, il plongea son regard dans le sien et libéra définitivement ses sentiments :

— Je t'aime si fort que je m'étonne d'avoir attendu autant pour te l'avouer.

— Je dois reconnaître que je ne me suis pas montrée plus dégourdie que toi en l'occurrence. Mais maintenant, nous allons rattraper le temps perdu.

Elle ponctuait son affirmation d'un second baiser lorsque des coups furent frappés à la porte :

— Décidément, le sort paraît s'être ligué contre nous aujourd'hui, râla Léon. Qu'est-ce que c'est ? s'enquit-il.

— Monsieur Valentier, vous devriez revenir avec moi dans les galeries, l'informa la voix de son contremaître.

Léon rendit un rapide câlin à sa dulcinée, se dégagea de son étreinte en s'excusant de devoir l'abandonner une nouvelle fois et rejoignit son employé à l'extérieur. Celui-ci était surexcité :

— Que se passe-t-il ? s'inquiéta Léon.

— Derrière le bloc que nous remontons, nous avons découvert un renforcement d'une trentaine de centimètres, qu'une porte blindée obstrue.

— Allons voir cette étrangeté, rétorqua l'ingénieur en se dirigeant vers la pyramide.

*
* *

Rendu sur place, Léon ne put que vérifier lui-même les affirmations de son contremaître. La base du bloc de pierre s'élevait à présent à une trentaine de centimètres du sol et les vérins qui le soulevaient avaient atteint leur développement maximum. Les techniciens les avaient donc verrouillés en position et avant d'entreprendre les manœuvres qui permettraient la poursuite du dégagement de l'entrée, ils avaient tenu à l'informer. À l'aide d'une lampe torche, Léon, agenouillé au pied du monolithe, explorait visuellement l'espace qui le séparait de son but. Une fosse large d'un mètre, et aussi profonde béait devant un palier qui précédait une paroi métallique indemne d'oxydation et qui reflétait la lumière comme un miroir. Léon intrigué demanda une barre à mine. Lorsqu'un ouvrier la lui remit, il la glissa sous la pierre et frappa trois coups sur la porte. Les sons rendus par son action confirmèrent son constat. Il se releva et s'adressant à son contremaître et aux deux techniciens qui attendaient ses ordres, déclara avec une solennité certaine :

— Messieurs, je suis convaincu que dans un délai très court nous lèverons le voile sur un grand mystère. Avant qu'arrive ce moment, je vous conseille vivement de rester muets comme des tombes à propos de tout ce que vous verrez durant votre travail. À partir de maintenant, vos primes dépendront directement de votre discrétion. Continuez à soulever ce caillou, car tant qu'il n'aura pas retrouvé sa place et qu'il n'y sera pas immobilisé, toutes autres investigations nous seront interdites.

Ses hommes acquiescèrent et se remirent l'ouvrage. Ils maîtrisaient la technique à merveille, car depuis le début de leur intervention, ils avaient dû l'employer quatre fois pour dégager autant de passages précédents. Ils glissèrent d'épaisses poutrelles métalliques sous le bloc, de telle manière qu'elles traversent la fosse et prennent appui sur le palier. Ensuite, ils introduisirent des madriers de chêne entre l'acier et la pierre sur toute la largeur de celle-ci. Lorsqu'ils eurent achevé cette tâche, ils avaient construit un solide plancher qui laissait encore un espace de douze centimètres sous le monolithe. Ils le comblèrent à l'aide d'une structure gonflable ronde, en kevlar, qui ressemblait à un soufflet d'accordéon et mesurait cinquante centimètres de diamètre. Ils la raccordèrent à une alimentation d'air comprimé et mirent en marche l'appareil qu'ils s'étaient donné beaucoup de mal à apporter sur place.

Léon s'était écarté pour ne pas les gêner. Quand ils furent parés, ils quêtèrent son approbation et l'ayant reçue, le contremaître libéra le flux sous pression. Avec un chuintement sec, celui-ci envahit la tuyauterie et gonfla le système de levage jusqu'à ébranler le bloc. Le chef d'équipe ferma le robinet d'arrivée et tandis que son subalterne rivait un œil sur le manomètre de sécurité dont était pourvu leur matériel, son binôme entreprit de désolidariser les vérins hydrauliques devenus inutiles. Le contremaître lui prêta main-forte pour les retirer et les ranger le long de la paroi afin qu'ils n'entravent pas la poursuite des opérations. Puis, il rétablit la circulation du fluide invisible, s'assura que rien ne clochait et rejoignit ses camarades. Tout en continuant de surveiller la pression, ils guettèrent le moment où assez d'espace serait dégagé entre le plancher et la pierre. Alors, ils entreprendraient l'installation, de part et d'autre de la structure gonflable, des solides chandelles de soutènement ajustables qu'ils avaient préparées.

La désobstruction de la dernière porte suivait son cours sans incident. Grâce à l'air comprimé, elle progressait même plus vite que prévu. Lorsque la journée de travail s'acheva, l'ultime roc qui leur barrait la route avait rejoint son logement initial. Il était calé en position haute et sa sécurisation ne nécessiterait pas plus d'une heure ou deux le lendemain.

Cependant, une question taraudait l'esprit de Léon ; comment devrait-il procéder pour ouvrir le brillant panneau blindé qui était apparu derrière la pierre ? Celui-ci s'avérait parfaitement lisse et d'aspect immuable.

*

**

De retour dans son camping-car, Marie-Hélène, qui s'était libérée de toutes ses inhibitions, l'assaillit. Après un long échange de baisers et de caresses, il put enfin placer un mot :

— Accompane-moi, je vais te montrer un artefact qu'aucun être humain n'a contemplé depuis plusieurs millénaires.

— Du moment que je reste avec toi, tu peux m’emmener où tu veux.

— Dans ce cas, tu devrais revêtir ta tenue de combat, car nous remontons dans la pyramide.

— Je m’attendais à une ballade en amoureux, mais soit !

— Parce que selon toi, la plus ancienne merveille du monde, sous la lune et les étoiles, est dépourvue de romantisme !

— Vue sous cet éclairage, elle en est généreusement nantie, mais à l’intérieur, où règne une fraîcheur qui frise la froidure et où l’on s’empoussière à coup sûr, elle perd son attrait poétique.

— Viens découvrir ce que nous avons trouvé et tu changeras d’avis.

L’exaltation qui transparissait dans sa voix l’intrigua :

— Est-ce donc si extraordinaire ?

— Dans ce cas précis, c’est encore sous-estimé. Mais suis-moi.

Il la conduisit devant le panneau métallique qu’ils avaient mis au jour. Marie-Hélène contemplait cet artefact, stupéfaite. Elle exprima la première question qui lui traversa l’esprit :

— Te rends-tu compte de ce qu’implique la présence de cet objet à cet endroit ?

— Parfaitement, mais outre le bouleversement des croyances ancrées dans nos sociétés depuis des siècles, je redoute surtout l’invasion de journalistes que la nouvelle va provoquer.

— Eh bien ! rien ne t’oblige à l’annoncer trop vite.

— Je n’en avais pas l’intention, mais je vais néanmoins en informer le professeur.

Marie-Hélène s’approchait de la porte. Elle avait déjà posé un pied sur le plancher qui couvrait la fosse lorsque Léon l’arrêta :

— Non, Marie, ne t’aventure pas sous la pierre. Elle n’est pas sécurisée. C’est dangereux et je ne veux pas qu’un malheur survienne.

— Je désirais seulement la toucher.

— Je sais, ma chérie. Moi aussi et mes employés également. Mais, nous devons patienter.

Ils se tenaient par la main, face à la porte. Léon réfléchissait à la meilleure manière de procéder pour l’ouvrir et Marie-Hélène se perdait en conjecture à propos de son origine.

Tout à coup, avec un ronronnement discret, l’huis métallique commença à s’escamoter dans le plafond, dévoilant une infime partie de la crypte qui se trouvait derrière lui. Une obscurité d’un noir d’encre régnait à l’intérieur, qui empêchait de distinguer quoi que ce soit. Le panneau stoppa sa course à mi-hauteur et une voix, incontestablement humaine et masculine, les interpella depuis la cavité. Elle s’exprimait dans le meilleur français et sans accent :

— Ne vous effrayez pas, monsieur Valentier, ainsi que vous, mademoiselle Plantier. Tant que personne ne tentera de s'introduire ici contre mon gré, nos rapports demeureront sans danger. Je constate que vous n'êtes pas encore paré pour annoncer votre découverte au monde. Mais, j'ai décidé de me manifester à vous pour vous éviter l'erreur qui consisterait à forcer ma porte. Je conçois sans peine la foule de questions qui se bousculent dans vos têtes. Patience, je satisferai à votre légitime curiosité en temps voulu. Pour l'instant, j'aimerais que vous m'accordiez la faveur de devenir mes interlocuteurs privilégiés.

De stupeur, le couple avait reculé d'un pas. Sous le coup de l'émotion, Léon paraissait tétanisé. Marie-Hélène dut le secouer pour qu'il réagisse :

— Mon chéri, le monsieur attend une réponse.

— Hein ! ah oui ! bien sûr, avec joie, mais à qui avons-nous l'honneur de nous adresser ?

— Mon nom s'avère imprononçable dans tous vos idiomes. Par transposition, le vocable le plus proche que j'ai trouvé correspondrait à Adam.

— Pourquoi nous avez-vous choisis, Adam ?

— Je vous ai élus parce que je vous ai patiemment observé et que je suis persuadé que seules la sincérité et la passion vous guident dans cette entreprise. D'autre part, la pureté de votre amour m'a émue et a fait ressurgir en moi des sentiments que j'avais oubliés depuis une éternité. Mais, je n'abuserai pas plus de votre temps ce soir. Poursuivez vos préparatifs. Lorsqu'ils seront achevés, je me manifesterai à nouveau.

Sur ces mots, le panneau redescendit et scella la crypte, mettant fin à la conversation. Abasourdis, les tourtereaux gardaient les yeux fixés sur lui. Puis, Léon s'extasia :

— Ne t'avais-je pas dit que c'était extraordinaire ? Nous devons contacter Émile au plus vite.

— Il va devenir vert de jalousie d'avoir manqué cet épisode, rétorqua Marie.

— Ce genre de mesquineries ne l'atteint pas. Il nous félicitera d'abord et il se réjouira pour nous ensuite.

— Tu l'aimes bien ce vieux bonhomme.

— Oui, c'est un personnage attachant. J'ai beaucoup d'affection pour lui.

— Et pour moi ?

— Toi, je t'offre ma vie, mon amour, ma fortune et mon âme... enfin, si tu veux.

— Je prends tout.

3 – Devant la porte

Lorsque Léon et Marie-Hélène émergèrent de leur première nuit d'amour, le professeur Gensier piaffait devant leur porte depuis une demi-heure bien tassée. Il s'était abstenu de frapper à celle-ci, car la veille il avait involontairement assisté à leur première étreinte et il subodorait que leur temps de sommeil avait dû s'en trouver considérablement écourté. Cependant, il commençait à s'impatienter. Aussi, il se radoucit quand il décela des mouvements à l'intérieur du camping-car de ses amis et il leur accorda un bref délai supplémentaire avant de rompre leur intimité.

L'appel téléphonique de Léon, à une heure assez tardive dans la soirée précédente, l'avait plongé dans un état d'excitation qu'il connaissait bien et que malgré son âge et son expérience, il parvenait difficilement à contrôler. Il brûlait de se rendre dans la pyramide pour admirer à son tour l'anachronisme que l'équipe de Léon avait mis au jour. Il aurait pu y aller seul, mais par égard pour celui à qui revenait tout le mérite de la découverte, il avait préféré l'attendre. Certes, il avait affaire à un homme qui se levait tous les jours très tôt. Malheureusement, ce matin constituait l'exception qui confirme la règle. Cependant, il s'abstiendrait de le lui reprocher, car le jour pointait tout juste, et il n'avait encore décelé aucun signe d'activité dans les parages. Léon le vit, alors qu'il ouvrait sa porte pour profiter de la fraîcheur de l'aube :

— Émile ! s'étonna-t-il. Êtes-vous donc tombé de votre lit, pour vous trouver déjà là ?

— Ah, mon jeune ami ! Vous ne pouvez pas comprendre. Je conçois que vous n'avez guère dormi. Mais aussi peu que ce soit, c'est certainement plus que moi. Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit.

— Venez prendre un café avec moi, professeur. Nous risquons d'en avoir besoin, car c'est une longue et rude journée qui s'annonce.

Il s'écarta pour le laisser passer, l'introduisit dans le coin salon et s'affaira à préparer un grand pot d'arabica.

— Marie-Hélène dort encore, crut-il à propos de préciser sur un ton embarrassé.

— Inutile de vous formaliser, mon cher. Je comprends tout à fait votre situation. J'oserai même avancer que je vous envie. Mais, à mon âge, il ne me reste que l'excitation de la découverte et vous n'imaginez pas comme je languis de me rendre sur place.

Léon saisit l'arrière-pensée au quart de seconde et se dépêcha d'autant plus. Il versait le café dans les bols qu'il avait disposés sur la table quand Marie-Hélène apparut à l'entrée. Ses traits étaient tirés, ses cheveux, qu'elle n'avait pas encore brossés, s'ébouriffaient sur sa tête et deux cernes soulignaient ses jolis yeux. Vêtue seulement d'une mince robe de chambre et tout ensommeillée, elle s'avança vers eux, et vint s'asseoir à côté de son chéri :

— Bonjour ! professeur, je vous prie d'excuser mon aspect et ma tenue, murmura-t-elle. Vous me surprenez au saut du lit.

— Vous possédez les meilleurs arguments du monde pour vous justifier ma belle enfant et ce serait à moi, d'implorer votre pardon pour vous avoir dérangé aussi tôt.

Elle le remercia de sa magnanimité en le gratifiant de son plus radieux sourire et plongea le nez dans son bol, pour dissimuler le rose qui envahissait son visage.

*

**

Après le café, Marie-Hélène regagna sa chambre et les deux hommes se dirigèrent vers la pyramide. Ils parvinrent à l'entrée en même temps que l'équipe du chantier qui s'appêtait à reprendre le travail. Léon les intercepta et les renvoya au snack-bar du village de baraquement en leur intimant d'attendre son feu vert pour rallier leur lieu d'activité :

— Cassez la croûte, buvez un pot et dites au patron de mettre la note sur mon compte, leur offrit-il.

Sans discuter, ceux-ci se plièrent à ses ordres. Débarrassés d'eux, Émile et Léon pénétrèrent dans l'édifice. En une dizaine de minutes, ils avaient rejoint l'objet de l'excitation d'Émile.

— Impensable... extraordinaire... fantastique ! s'extasiait le professeur. Qui nous aurait accordé son crédit, si nous l'avions prédit ? Évaluez-vous les implications historiques de cette découverte, mon cher Léon ?

Puis, sans lui laisser l'opportunité de répondre :

— J'ignore ce que nous trouverons derrière, mais je pressens que quoi que ce soit les fondements même de nos sociétés humaines seront remis en cause.

— Ce que je redoute, moi, ce sont les réactions desdites sociétés lorsque nous divulguerons l'information, tempéra Léon.

— Je partage vos craintes, mon ami. Mais, comprenez mon exaltation. Pour moi, cet évènement représente le couronnement de soixante années d'une passion dévorante.

Il tendit la main. Léon la serra avec effusion en le félicitant. Ils se congratulèrent mutuellement pendant encore de longues minutes. Puis, leur enthousiasme retomba et le professeur décrivit de quelle manière il envisageait de procéder pour révéler leur découverte

au monde :

— J’espère que votre accord m’est acquis pour respecter scrupuleusement les promesses qui ont prévalu à l’assentiment du gouvernement égyptien pour notre entreprise, n’est-ce pas ?

— Je n’ose même pas imaginer que nous agissions différemment, mon cher Émile.

Celui-ci s’apprêtait à poursuivre son exposé, lorsque le panneau métallique réitéra son mouvement de la veille, le laissant amuï.

— Bienvenue, professeur Gensier, articula la voix familière à Léon.

Émile demeura abasourdi durant une poignée de secondes, puis il retrouva ses esprits et répondit :

— Je vous remercie, mais comment me connaissez-vous ?

— Je possède des facultés mentales que la grande majorité de vos sociétés nie. Elles m’autorisent à voir et écouter le monde qui entoure mon antre sans me déplacer. Mais également, elles me confèrent la capacité d’influencer, dans une moindre mesure, le comportement et les décisions de personnes choisies pour leur réceptivité.

— Mes rêves ! s’exclama Léon. Ils provenaient de vous !

— Oui, monsieur Valentier. Mais, permettez-moi de renvoyer à un futur proche le détail de ce phénomène. Monsieur Gensier, mémorisez fidèlement ce qui va suivre. Ce sont des instructions concernant mes rapports à venir avec vos civilisations. Primo, grâce à votre engagement au service de l’intérêt de la connaissance et du bien commun vous et votre compagnon avez acquis ma sympathie. Aussi, avec mademoiselle Plantier et deux techniciens de l’audiovisuel, vous constituerez le seul groupe de personnes admis à pénétrer dans la crypte où je repose. Secundo, afin que ceux qui seraient tentés de taire ou de déformer mes propos soient avertis qu’ils seront exposés au grand jour, informez vos interlocuteurs de toutes les nations que je possède la capacité de surveiller la diffusion et l’usage auquel ils soumettront les images et les paroles issues de nos entretiens. Tertio, efforcez-vous de persuader tout le monde que je suis en mesure de protéger efficacement mon intégrité, jusqu’à ce que le message que je porte soit délivré dans son intégralité. Messieurs, vous connaissez à présent les tâches que vous devez accomplir en priorité. Mais surtout, que nul ne s’avise d’essayer de forcer ma porte. Il y perdrait la vie.

Sur cet avertissement sans équivoque le panneau revint à sa position initiale et l’espace d’un instant, le silence régna sur les lieux, comme si les deux témoins du phénomène voulaient s’imprégner de ce qu’ils venaient d’entendre. Enfin, le professeur reprit la parole :

— Eh bien ! mon cher ami, comme on dit par chez moi ; il m’en impose.

— Vous me l’ôtez de la bouche, Émile.

— Je vois d’ici le tollé qui suivra la communication des instructions que nous avons reçues.

— Pour moi, la bataille la plus rude qui s’annonce consistera à convaincre nos interlocuteurs, autant nos alliés que nos adversaires, qu’elles ne résultent pas de notre désir de garder la mainmise sur le contenu de la crypte.

— C’est également mon avis. Aussi, m’emploierai-je à cette besogne dès que j’aurai quitté cet endroit. Espérons que notre ami mystérieux puisse nous épauler dans ce domaine, sinon nous aurons du mal à obtenir un consensus.

— Quant à moi, je vais remettre mon équipe au travail. D’ici la mi-journée, elle aura achevé la sécurisation de l’accès à la cavité et débarrassé les lieux de tout l’outillage devenu inutile. Pendant ce temps, je contacterai les services télévisuels pour qu’ils apportent leur matériel et l’installent dans l’antichambre devant la porte. Si tout se déroule sans anicroche, ce soir nous devrions être parés pour le grand spectacle.

— Alléluia, mon cher ! Cependant, à moins que vos employés ne l’aient déjà claironnée dans tous les bars, je vous suggère de camoufler ce panneau métallique, complètement anachronique à cet endroit, pour éviter que la nouvelle de sa découverte transpire avant que nous l’annoncions officiellement.

— De ce point de vue, j’avais pris les devants. Lorsque nous l’avons démasqué, je leur ai recommandé de garder le silence sous peine de perdre les primes que je leur ai accordées pour le respect des délais impartis.

— Parfait ! Je remercie le ciel qui m’a inspiré le jour où je suis venu vous trouver. Vous vous êtes révélé un collaborateur très précieux et que j’apprécie énormément.

— Vos compliments me vont droit au cœur, Émile. Mais permettez-moi de vous les retourner. Avoir travaillé à vos côtés constituera sans conteste une des meilleures expériences qui me soit advenue sur le plan professionnel.

— Merci, mon ami. Mais, trêve d’éloges ! Mettons-nous en besogne.

Ils sortirent de la pyramide. Le professeur Gensier se dirigea vers son véhicule pour aller affronter les instances internationales. De son côté, Léon piqua droit sur le snack-bar pour récupérer son équipe.

*
**

Marie-Hélène avait retrouvé sa fraîcheur. Après le départ des deux hommes elle avait pris une douche, discipliné son opulente chevelure et masqué sous le fard, les traces de sa nuit agitée. Malgré les événements extraordinaires qui avaient marqué sa vie la veille, elle avait renoué avec son quotidien, à ceci près qu’elle s’était départie de l’air froid et distant qui lui

conférait un aspect austère. Sa famille et ses amies ne l'avaient pas revue depuis qu'elle était venue en Égypte. Ils ne manqueraient pas de constater ce changement à son retour. Elle rayonnait du bonheur d'aimer et de se sentir adulée. Elle-même s'en était rendu compte lorsqu'elle avait croisé son propre regard dans son miroir et elle s'interrogeait : Léon la trouverait-il différente ?

Elle avait remis de l'ordre dans le coin salon, nettoyé les bols et avait préparé du café, car elle était persuadée que son patron, désormais chéri, lui en réclamerait dès qu'il reviendrait. Puis, elle s'était plongée dans un travail de secrétariat qui constituait une des nombreuses casquettes qu'il lui faisait porter. Mais tout absorbée qu'elle fut, elle ne pouvait pas s'empêcher de guetter son arrivée, parce que sa présence déjà lui faisait défaut. Soudain, un vers de Lamartine, qu'elle avait appris à l'école de son village, surgit de sa mémoire : « *Un seul être vous manque et tout est dépeuplé* ». Jamais avant ce matin elle n'avait mesuré la justesse et la profondeur du sentiment qu'exprimait le poète. Ses doigts s'étaient immobilisés sur le clavier de son ordinateur, dans l'attente de commandes qui ne leur parvenaient plus. Marie-Hélène s'était déconnectée du présent et voguait vers l'avenir radieux qu'elle commençait à entrevoir.

Tout à coup, deux mains se posèrent de part et d'autre de son cou et entreprirent de masser délicatement ses trapèzes. Elle était si bien partie dans son imagination qu'elle n'avait pas entendu rentrer celui dont l'éloignement lui pesait. Elle s'adonna à ces soins agréables en se laissant aller contre le dossier de son siège. Léon était comblé, heureux à un point qu'il n'aurait pas cru possible. Il ne put retenir une gentille taquinerie.

— Eh bien, mademoiselle Plantier ! vous profitez de l'absence de votre patron pour rêvasser.

Elle s'arracha à la douceur du traitement qu'il lui prodiguait, se leva pour se trouver face à lui, l'enlaça et juste avant de l'embrasser, répondit :

— Détrompez-vous, monsieur Valentier. Je languissais de vous.

Lorsqu'elle le laissa respirer de nouveau, il se livra à elle, soulagé de parvenir enfin à exprimer son ressenti :

— Je ne pourrai plus jamais me passer de toi. Je t'aime tellement, qu'une heure, sans ta présence à mes côtés, devient trop pénible à endurer.

— Remédier à cette affection risque de nous poser de gros problèmes d'organisation, mon chéri.

— En tout cas, pas pendant les prochains jours.

— Que veux-tu dire ?

— Après t’avoir quittée ce matin, je me suis rendu dans la pyramide avec Émile... il lui raconta les événements qu’ils y avaient vécus et il conclut son exposé de la sorte : si Émile parvient à convaincre ses interlocuteurs internationaux de se soumettre aux instructions que nous a dicté la voix, nous pourrons enfin pénétrer dans la crypte et obtenir les réponses à toutes nos questions.

— Et alors ?

— De deux choses l’une : soit tu m’as écouté et tu ne m’as pas entendu, soit tu m’as entendu et tu ne m’as pas écouté.

— C’est de ta faute, mon chéri ! Si tu m’avais laissé dormir assez la nuit dernière, j’aurais certainement les idées plus claires pour décrypter tes énigmes.

Il levait la langue pour répondre, quand il discerna une étincelle moqueuse dans son regard et comprit qu’elle s’amusait à ses dépens :

— Tu me fais marcher ! s’exclama-t-il.

— Courir serait approprié, mon amour, rétorqua-t-elle en s’esclaffant.

Il rit de bon cœur avec elle, puis il l’embrassa longuement. Enfin, il réclama du café. Elle en servit deux et tandis qu’ils les dégustaient en tête à tête, il lui exposa son plan de travail pour occuper le reste de la journée.

4 – Mise au point

L'après-midi tirait à sa fin. Léon s'apprêtait à rejoindre la pyramide où il avait rendez-vous avec les gens de la télévision. Il avait seulement parcouru une dizaine de mètres hors de chez lui quand la sonnerie de son téléphone portable retentit. Poursuivant son chemin, il répondit fidèle à son habitude, en annonçant son nom :

— Léon Valentier, je vous écoute.

— Ah, Léon ! Je craignais que vous ayez déjà gagné les galeries, ce qui vous aurait placé hors d'atteinte.

Léon reconnut instantanément la voix d'Émile. Au soulagement qu'il discerna dans le ton de son interlocuteur il comprit aussitôt qu'une complication avait surgi.

— Avez-vous un souci, professeur ? s'enquit-il.

— Pas un, mon ami. Une multitude. J'ai absolument besoin que vous veniez me prêter main-forte pour faire entendre raison à tous les exaltés de la commission internationale.

— Qu'est-ce qui les dérange ?

— Ils envisageaient déjà tous de débarquer et se répandre dans la crypte à peine celle-ci ouverte. Dans cet état d'esprit, les desiderata de notre mystérieux interlocuteur ont provoqué une sévère désillusion qu'ils ont du mal à digérer.

— Je vois la scène d'ici, mon cher. Tâchez de les calmer et renvoyez la séance à demain matin vers dix heures. Je me rends justement à la pyramide pour superviser l'installation de la télévision. J'en profiterai pour tenter une expérience qui si elle s'avère concluante pourrait résoudre notre problème.

— Voudriez-vous éclairer ma lanterne ?

— Je regrette, professeur. Je n'en ai pas la possibilité maintenant, car je suis attendu, à ce qu'il m'apparaît, avec une impatience certaine. Je vous verrai demain.

— Tâchez d'arriver à l'heure, car j'ignore si je parviendrai à contenir mon exaspération.

Léon raccrocha alors qu'il captait les récriminations des techniciens qui râlaient contre lui. Il les aborda en leur présentant ses excuses pour le temps qu'ils avaient perdu par sa faute. Afin de regagner leur sympathie, il leur offrit un pot sur son compte au snack-bar quand ils auraient effectué les repérages et installé leur matériel.

*
* *

L'antichambre précédant la crypte, était à présent si encombrée que s'y mouvoir devenait difficile. Devant le panneau métallique, que Léon avait pris soin de dissimuler derrière une bâche, les employés de la télévision avaient rajouté une rampe de projecteurs, pour compenser l'insuffisance de l'éclairage. Ils avaient également mis en place en poste fixe une caméra à courte focale qui couvrait toute la façade où se trouvait l'accès à la cavité et un microphone d'ambiance de chaque côté de celui-ci. Puis ils avaient dû dérouler des câbles jusqu'à l'extérieur où un camion-régie était venu stationner, car la forme triangulaire de la pièce et son exigüité interdisaient de débarrer ce genre d'appareillages à l'intérieur. Néanmoins, ils avaient stocké dans le réduit tout ce dont ils auraient besoin pour équiper la crypte lorsqu'ils pourraient y pénétrer, ne laissant qu'un sentier dans l'axe de la porte.

Leur travail achevé, ils s'apprêtaient à se retirer quand Léon retint le chef de l'équipe et s'informa :

— Disposeriez-vous maintenant de l'instrument nécessaire pour enregistrer une courte séquence sur un support mémoire ?

— Oui, tout à fait. Nous avons apporté deux caméras mobiles à microphone incorporé pour filmer dans la cavité pendant que les collègues installeront le matériel fixe et un caméscope sur batterie pour le cas où une panne surviendrait.

— Parfait ! Voudriez-vous me rendre un grand service ?

— Dans la mesure de mes moyens, je n'y vois aucun inconvénient.

— Très bien ! Alors voilà ce que je désire que vous réalisiez pour moi... il lui expliqua rapidement ce qu'il attendait de lui et il termina par une promesse :

— Bien entendu, après, l'addition ira sur mon compte.

*
**

— Mesdames et messieurs, je vous en prie de vous calmer. Monsieur Valentier ne va pas tarder à arriver. Il m'a promis, hier soir, qu'il viendrait devant vous avec des arguments convaincants.

Les membres de la commission internationale pour l'exploration de la pyramide avaient élu domicile dans le dernier grand palace à la mode, construit de fraîche date. Dans le centre d'affaire de l'hôtel, une salle de réunion était maintenue à leur disposition et le professeur Gensier y faisait bravement face à une fronde qui ne s'était pas amoindrie depuis la veille. Devant lui, la quarantaine d'individus, qui composaient l'instance, protestait et l'invectivait en usant d'une férocité certaine. Il avait atteint le point où aucune de ses déclarations ne semblait trouver de crédit auprès de ses interlocuteurs. Aussi vit-il pénétrer Léon dans l'enceinte, avec soulagement.

En arrivant dans le couloir, celui-ci n'avait pas eu besoin de tendre l'oreille pour comprendre quelle tempête essuyait le pauvre Émile. Il entra discrètement et claqua la porte dans son dos, ce qui sous l'effet de la surprise recréa instantanément le silence dans les lieux. Il toisa l'assemblée durant une poignée de secondes, puis du ton le plus froid qu'il savait employer la salua :

— Bonjour mesdames et messieurs.

Il longea l'allée qui conduisait à l'estrade, tandis que la clameur de récriminations et de reproches reprenait de plus belle. Le professeur l'accueillit avec le sourire et lui parla en aparté :

— Enfin mon ami ! Vous arrivez à temps. Je commençais à désespérer de parvenir à leur faire entendre raison.

— Ne vous tracassez pas Émile. J'ai apporté de quoi leur river le clou et si mon idée ne fonctionne pas, nous n'aurons plus qu'à ramasser nos billes et changer de terrain de jeu.

— Je vous fais confiance, mais rappelez-vous néanmoins que ce sont tous des personnages importants. Alors pas d'imprudence, s'il vous plaît.

— Annoncez-moi et laissez-moi faire. Une leçon de morale ne leur fera pas de mal.

Avec une pointe d'inquiétude, Émile se rapprocha du microphone et reprit la parole :

— Chers collègues, je vous prie de vous taire afin de permettre à monsieur Valentier de s'exprimer.

Léon s'avança au pupitre. Il toisa de nouveau l'assemblée et déclara calmement :

— Mesdames et messieurs, la plupart d'entre vous me connaissent et savent ce que je vaudrais. Je ne me donnerai donc pas la peine de me présenter. Je ne vous cache pas que je me serai volontiers dispensé d'intervenir ici. Cependant, le professeur Gensier m'honorant de son amitié et de sa loyauté, je n'avais d'autre choix que celui de venir à son aide lorsqu'il m'a fait part des difficultés qu'il rencontrait. Confiance mesdames et messieurs ! C'est le maître mot. Émile Gensier œuvre en votre compagnie depuis plusieurs décennies. Jusque là, j'étais fermement convaincu que vous lui aviez accordé la vôtre. Force m'est de constater que ce n'est pas le cas. Donc, puisque la majorité d'entre vous réclame encore des gages, je vais vous donner de quoi méditer et réviser vos opinions. Cependant, si le témoignage que je m'appête à vous communiquer ne vous dissuade pas de vous ruer dans la crypte dès son ouverture, je crains que nul ne puisse y pénétrer, et cette perspective ne dépend ni de moi ni du professeur.

Il quitta le pupitre et s'approcha d'une table, qui le jouxtait, sur laquelle un ordinateur trônait. Léon introduisit une minuscule carte mémoire dans le lecteur idoïne, pianota une séquence de commandes et se rendit auprès d'Émile qui s'était tenu en retrait durant son

discours.

— Eh bien, mon cher ! Vous ne les avez pas ménagés !

— Tant pis pour eux ! Ils n'avaient pas le droit de vous traiter comme un parjure.

Pendant qu'ils échangeaient ces considérations d'ordre moral, un rideau s'était levé par côté du pupitre d'où ils s'étaient exprimés, découvrant un grand écran sur lequel les premiers signes d'une activité commençaient à se manifester. Simultanément, l'ambiance lumineuse avait diminué.

Léon apparut sur la toile. Il se tenait immobile dans l'antichambre de la pyramide, devant la bâche qui masquait le panneau métallique. La focale du caméscope qui avait servi au tournage permettait d'embrasser du regard la totalité de la pièce. La voix de Léon, provenant du film, retentit dans la salle :

— Mesdames et messieurs, le court-métrage que vous visionnez en ce moment est exclusivement destiné à vous prouver que notre unique but, à moi et au professeur Gensier, consiste à défendre l'intérêt commun et non comme une partie d'entre vous se plaît à le dire, le nôtre. Il sera détruit quand il aura rempli son office. Cela dit, je me trouve dans le réduit qui jouxte la crypte en compagnie d'un technicien de la télévision. Nous sommes seuls. Comme vous le constatez, l'espace est assez restreint. Désirez-vous vraiment vous y entasser ? À vous de voir. Maintenant, observez et écoutez ce qui va suivre. J'espère qu'ainsi, vous pourrez vous persuader que depuis le début nous n'exprimons que la stricte vérité.

Sur l'écran, Léon se retourna, agrippa la bâche qui masquait sa découverte et la fit tomber au sol. Un silence profond régnait dans la salle, où même les plus sceptiques devaient reconnaître la réalité de ce que les orateurs avaient annoncé.

Ayant dégagé totalement la porte métallique de tout ce qui pouvait gêner la vision des spectateurs, Léon se plaça face à elle et s'adressa au mystère qui se cachait derrière :

— *Adam ; m'entendez-vous ? J'ai besoin de votre aide. Manifestez-vous, s'il vous plaît.*

Après dix secondes d'anxiété, le panneau commença à se soulever. À mi-course, il stoppa. L'obscurité demeurait toujours aussi complète dans la crypte. Avant que son occupant s'exprime, Léon se retourna face à la caméra qui filmait et le chef d'équipe de la télévision vint à côté de lui pour prouver à tous que la voix qu'ils allaient écouter ne leur appartenait pas.

Afin que chacun de ses membres soit convaincu qu'il connaissait la situation qui régnait en son sein, Adam s'adressa directement à l'assemblée. Il accrédita ses deux intermédiaires, répéta mot pour mot ses instructions et termina par la même mise en garde. Le panneau retrouva sa place et le silence revint. Léon reprit la parole.

— *Voilà, mesdames et messieurs. La démonstration se passe de commentaires.*

L'écran devint blanc et la lumière se raviva. Le calme perdurait dans la salle. Léon se rapprocha du microphone et annonça :

— D'un commun accord avec le professeur, nous nous retirons de la conférence. Nous attendrons votre décision dans le salon de l'hôtel.

*
**

Pendant que les deux hommes bataillaient en ville, Marie-Hélène avait coiffé sa casquette de ménagère. Elle s'était rendue au magasin du village de baraquements pour acheter des provisions et sans perdre de temps, était revenue se mettre en besogne. Certes, elle ne disposait pas de toutes les commodités d'une cuisine complètement équipée. Néanmoins, l'aménagement du camping-car l'autorisait à réaliser des mets assez élaborés pour régaler les papilles de ses convives.

Lorsque Léon et Émile la rejoignirent vers douze heures trente, elle avait déployé l'auvent du véhicule, sous lequel elle avait dressé une table pour trois. Elle portait une robe blanche serrée à la taille qui découvrait sa gorge, laissait ses bras nus et s'arrêtait avant ses genoux. Ses pieds disparaissaient dans de fines chaussures de toile au ton sable et sa merveilleuse chevelure s'étalait sur ses épaules. Elle les accueillit avec un sourire radieux qui enchantait Émile et coupa le souffle à Léon :

— Un ange est descendu sur la terre et c'est à moi qu'est échu le bonheur de mettre la main dessus ! s'exclama-t-il.

Émile en gentleman ne put retenir un compliment :

— Chère Marie-Hélène, si vous m'autorisez l'emploi de votre prénom, je vous trouve exquise. Aurais-je la moitié de mon âge, qu'au risque de déplaire à Léon, je vous courtiserais assidûment.

L'admiration des deux hommes finit par gêner Marie-Hélène qui rosit de plaisir et de timidité. Elle ne répondit pas à leurs hommages et pénétra dans le camping-car, dont elle ressortit aussitôt, chargée d'un plateau sur lequel trois cocktails de jus de fruits givraient les verres qui les contenaient. Ils s'étaient installés à table. Elle en attribua un à chacun, déposa le sien à sa place, se débarrassa de son ustensile et revint s'asseoir avec eux. Alors seulement, elle prit la parole :

— Monsieur Gensier, je ne vous imaginai pas aussi flatteur. Quant à toi, Léon, songe que si je suis un ange tombé du ciel, tu en es un second, venu à mon secours.

— Oh ! que c'est bien dit ! s'exclama Émile. Mon amie, j'envie vraiment celui que vous aimez. C'est un chanceux.

— Merci professeur. Votre allégresse commune m'incite à croire que vous avez obtenu gain de cause, n'est-ce pas ?

— Non seulement nous avons remporté la bataille, mais nous avons également eu droit aux plates excuses de toute l'assemblée, intervint Léon.

— Moi-même, je n'en revenais pas, renchérit Émile. Nous sommes parvenus à ce résultat grâce à l'idée géniale de Léon.

— Racontez-moi cette inspiration, car il ne m'en a pas parlé.

Tandis qu'ils savouraient leur rafraîchissement, Émile se fit un devoir de narrer la prestation de son compagnon devant ses pairs. Lorsqu'il acheva son récit, Marie-Hélène regardait amoureusement Léon et s'extasia :

— Quand je pense qu'il ose affronter sans hésitation une salle déchaînée et qu'il a mis trois ans avant de se décider à m'ouvrir son cœur, je me dis que l'existence constitue une épreuve vraiment compliquée.

— Je n'y peux rien, ma chérie. Je suis né avec ce handicap, rétorqua l'intéressé.

Ils avaient vidé leurs verres. Marie-Hélène se leva pour desservir en annonçant le menu :

— Salade d'endives, noix et dés de comté en entrée. Puis, bœuf bourguignon à la façon de grand-mère Plantier, avec des pâtes fraîches, et pour finir, le cocktail de fruits exotiques arrosé d'une larme de rhum vieux. Ce repas vous agrée-t-il, messieurs ?

— Que pourrions-nous espérer de plus, chère enfant ? acquiesça Émile.

Léon s'exalta :

— Une perle professeur ! Je vous dis que j'ai trouvé une perle. Elle possède la beauté, la douceur, l'intelligence, elle cuisine et je l'aime comme un fou.

5 – La crypte

— Ami téléspectateur du monde entier, je vous envoie le bonjour de tout le peuple égyptien. Les images que vous regardez vous sont retransmises en direct depuis l'intérieur de la pyramide de Khéops. Elles n'ont subi aucun traitement de la part des services de la télévision nationale. De même, le son vous parvient indemne de modifications ou d'altérations. Par ailleurs, les autorités de ce pays se portent garantes de l'authenticité de ce que vous allez voir et entendre. Maintenant, place à l'Histoire !

Le speaker s'adressait à son auditoire depuis le réduit qui jouxtait la crypte. Son allocution terminée, il sortit du champ de la caméra et la population mondiale put découvrir l'aspect des lieux. La porte était toujours dissimulée derrière une bâche. Mais, Léon Valentier apparut sur les écrans, se positionna de côté pour ne pas gêner la vision et tira sur la toile afin de la démasquer. Puis, il se présenta :

— Bonjour mesdames et messieurs. Je m'appelle Léon Valentier. En ma qualité d'architecte et d'ingénieur du génie civil, le distingué professeur Gensier, égyptologue universellement reconnu, m'a accordé l'honneur d'œuvrer de concert avec lui pour percer l'ultime mystère de la grande pyramide. — Il se retourna et désignant le panneau qui luisait sous le feu des projecteurs, il poursuivit — Voici l'objet étrange qui se cachait derrière le monolithe que nous avons pris pour le dernier obstacle à nos investigations : une porte en acier inoxydable et blindé de surcroît — il marqua une courte pause et s'exclama — Anachronique ! N'est-ce pas ? Sa présence dans cet édifice, dont nous étions convaincus que la construction datait d'une époque où l'usage industriel n'existait pas, remet en cause toutes nos théories quant à l'histoire de l'humanité. Ainsi, devant cet huis inattendu nous nous posons déjà énormément de questions. Mais, que trouverons-nous derrière ? Eh bien ! chers téléspectateurs, bien que nous ayons bénéficié d'un avant-goût du mystère qui se cache là, celui-ci reste entier. Avec l'approbation de la communauté scientifique, je certifie que ce que vous allez voir et entendre dans un instant constituera une découverte autant pour vous que pour nous. Mesdames et messieurs, permettez-moi de vous présenter celui que faute de vocables adaptés, nous appelons Adam.

La porte s'escamota doucement dans le plafond de la même façon que les deux fois précédentes. Mais, ce coup-ci, elle s'y retira entièrement. Un fait étonnant marqua aussitôt les

esprits ; la lumière des projecteurs extérieurs ne pénétrait pas dans la crypte où l'obscurité absolue empêchait de distinguer quoi que ce soit. Adam se manifesta. Il salua le public et entama le dialogue par une explication technique :

— Avis aux âmes sensibles ! Dans un instant, j'éclairerai mon antre. Ce que vous découvrirez alors est de nature à impressionner les enfants et les personnes vulnérables. Je vous invite donc à prendre les précautions d'usage. Attention ! Que la lumière soit !

Une douce clarté naquit dans la crypte, dont l'éclat s'accrut sans à-coup jusqu'à rendre l'endroit totalement observable. À mesure que disparaissait la pénombre, les occupants des lieux se dévoilaient. Au premier plan, de chaque côté de la porte, deux androïdes massifs, hauts de deux mètres cinquante, montaient la garde. De part et d'autre du local, six de leurs pendants se tenaient accroupis, dans une posture d'attente.

Passée l'ouverture, après un mètre, la roche cédait la place à du métal de même nature que celui du panneau blindé, qui en dehors d'une bande large d'un mètre cinquante sur le pourtour de la crypte, recouvrait toute la surface. Sur la paroi de droite, un tableau de contrôle qui comportait un écran, un clavier marqué de symboles étranges, cinq boutons poussoirs et deux cadrans gradués était enchâssé dans la pierre entre deux robots au repos.

Dans le fond de la cavité, deux constructions géométriques solidaires du plancher constituaient un binôme de configuration identique. Leurs socles, de forme cubique, s'élevaient à un mètre vingt du sol. Puis, elles s'étrécissaient pour adopter l'aspect de pyramides tronquées dont les parties supérieures culminaient à un mètre soixante-dix.

Là, sur celle de gauche, dans un contenant qui s'apparentait à du verre, un cerveau humain baignait dans un liquide nourricier, tandis que sur celle de droite, son homologue restait vacant. Provenant de l'arrière de son support, un conduit de même nature que le récipient déversait un toron de fils aussi fins que des cheveux, qui étaient tous connectés sur le cortex cérébral. Enfin, s'élevant de ses côtés, deux autres tubulures assuraient la circulation de la solution qui entretenait la vie de l'organe.

À mi-hauteur sur la face avant de chacun des deux piédestaux se trouvaient des inscriptions différentes, gravées dans le métal. Elles se composaient de torsades verticales entremêlées de tirets obliques ou horizontaux, de points et de cercles qui constituaient un alphabet inconnu identique à celui qui ornait les touches du clavier sur le tableau de commande.

Vu depuis la porte de la crypte, l'ensemble évoquait des bonbonnes carrées avec des anses latérales.

Adam reprit la parole. Sa voix n'avait pas d'origine précise. Elle paraissait provenir de l'air ambiant :

— Selon nos conventions, j’invite, à l’exclusion de toute autre personne, mademoiselle Plantier, messieurs Gensier et Valentier et deux techniciens de la télévision à entrer.

Léon s’avança le premier en tenant la main de Marie-Hélène qui jetait des regards craintifs aux impressionnants gardiens des lieux.

— Vous vous trouvez ici, sous ma protection et par conséquent la leur, mademoiselle Plantier, tenta de la rassurer la voix d’Adam.

Puis, vint le professeur, suivi par un caméraman qui filmait les premiers pas d’êtres humains dans cette cavité qui était restée scellée durant des millénaires. Derrière eux, un technicien s’empressait d’installer le matériel de prise de vue à poste fixe.

*
**

Dès lors qu’ils eurent installé leur matériel, les techniciens de la télévision exprimèrent le désir de se retirer, car leur présence était devenue superflue du fait que l’équipement pouvait se piloter à distance. Certes, l’évènement les captivait autant que tout un chacun. Mais devant ce cerveau à nu qui parlait, ils éprouvaient un malaise insurmontable et préféraient s’en éloigner.

Le professeur, Léon et Marie-Hélène, quant à eux, étaient frappés de stupeur devant le caractère inimaginable de ce qu’ils découvraient. Ils ne savaient pas à quoi s’attendre avant de pénétrer dans les lieux. Cependant, ce qu’ils y trouvaient dépassait leur entendement au point qu’ils demeuraient muets alors qu’une foule d’interrogations se bousculait dans leur tête.

Adam vint à leur aide :

— Je conçois aisément votre étonnement. Par conséquent, je vais commencer à vous conter mon histoire en procédant par chapitres. D’abord, mon identité. Puis d’où je proviens, comment et pourquoi. Je vous prie de ne pas m’interrompre. Je vous donnerai la parole en temps voulu, pour les questions auxquelles mes explications n’auraient pas fourni de réponse. Notre entretien pourrait s’avérer très long. Je vous suggère donc de vous faire apporter des sièges afin d’assurer votre confort.

Léon réagit le premier. Il abandonna sa dulcinée pour aller commander de quoi s’asseoir. Puis, de retour dans la crypte, il sollicita une faveur de la part de leur hôte :

— Puisque les techniciens de la télévision se sont retirés, nous permettez-vous d’inviter deux autres personnes pour les remplacer ?

— À qui songez-vous ?

— À mon avis, accueillir un représentant des autorités égyptiennes serait légitime. Je suggère le docteur Anouar El Mastri, ministre de la Culture. Je laisse mon camarade Émile Gensier désigner parmi ses éminents confrères, celui qu’il trouvera le plus qualifié pour siéger

avec nous.

— Votre sens de l'équité vous honore, monsieur Valentier. J'approuve cette option. Monsieur Gensier, j'attends votre recommandation.

— Mon distingué collègue, le professeur Ladislav Krameck de l'institut égyptologique tchèque fut le seul à me garder sa confiance quand tous mes pairs me vouaient aux gémonies. Je suis persuadé qu'il aimerait beaucoup s'asseoir parmi nous.

— Je ne peux qu'avaliser ce choix guidé par l'amitié et la reconnaissance. Les deux intéressés pourront nous rejoindre quand ils voudront.

Une soudaine effervescence dans le réduit indiqua qu'un commissionnaire apportait les sièges que Léon avait réclamés. Il les déposa devant l'entrée de la crypte et se retira après avoir observé l'intérieur avec attention. Léon vint en prendre possession, et avec l'aide de Marie-Hélène, les disposa en arc de cercle face à l'artefact qui leur tenait lieu d'interlocuteur. Les trois délégués de l'humanité s'y installèrent et attendirent la prestation d'Adam. Celui-ci reprit la parole :

— Pour commencer, je tiens à préciser à l'attention de tous nos auditeurs que je formulerai les noms de personnages et de sites évoqués durant mon récit dans des phonèmes accessibles à vos sens et compatibles avec vos langages actuels. Non seulement ils perdraient leur intérêt pour vous, si je m'abstenaiss de cette adaptation, mais de surcroît, vous éprouveriez de la difficulté à les entendre. Ainsi, mon patronyme — il l'articula en utilisant son idiome natal, ce qui se traduisit par un murmure à peine saisissable, ressemblant au son émis par le déchirement d'une feuille de papier — transposé dans votre monde, le vocable qui lui correspond le mieux se prononce, « Adam ».

Cette digression effectuée, permettez-moi de vous poser une question : selon vous, quel danger majeur et imminent menace l'humanité d'extinction ?

Le professeur Gensier formula la réponse qui se trouvait sur toutes les lèvres :

— L'armement nucléaire, assurément.

— Je connaissais votre réplique avant que vous l'énonciez. Certes, votre arsenal atomique représente un grand péril. Mais, il ne s'avère que l'arbre qui cache la forêt. Un fléau, dont le caractère sournois constitue sa nocuité, et que vous côtoyez journallement sans y prendre garde, s'est déjà mis à l'œuvre sur cette planète. Il a annihilé mon univers d'origine et c'est uniquement parce qu'il vous menace à présent que je vous ai laissé me découvrir. Cette calamité, vous la connaissez. Vous la nommez « cupidité ». Mes perceptions extrasensorielles me permettent d'affirmer que je viens de provoquer une vague de sourires narquois de la part de nombreux auditeurs. Je gage que ceux-ci disparaîtront lorsque je vous aurai raconté

comment la boulimie de profit a réduit à néant une civilisation prospère, pacifique et qui possédait un développement technologique d'un niveau nettement supérieur au vôtre.

Les faits remontent à trente-six mille de vos années. À l'époque, ma constitution ne différait pas de celle de mes contemporains et de la vôtre. Âgé d'une trentaine d'années de mon monde, je me préparais à lier ma destinée à celle de la charmante personne dont le cerveau a survécu quinze millénaires dans le contenant qui jouxte le mien. Malheureusement, la pauvre chérie a renoncé à la vie malgré l'amour qui nous unissait et elle s'est laissée dépérir. Son nom est resté gravé sur sa prison, de même que le mien est inscrit sur la mienne. Prononcez-le, « Ève ».

Soudain, les deux androïdes qui gardaient l'entrée s'animèrent et se placèrent de manière à barrer le passage. Le professeur Ladislaw Krameck et le docteur El Mastri venaient de déboucher dans le réduit et se présentaient devant la porte, sans s'être annoncés. Léon, Marie-Hélène et Émile, alertés par la brusque agitation des robots s'étaient retournés et découvrirent leurs invités paralysés de frayeur en face de la posture impressionnante des deux machines de combat. Adam connaissait les deux hommes, pour les avoir vus, alors que sous sa forme éthérée il assistait aux débats de la commission internationale pour l'exploration de la pyramide. D'une pensée, il ordonna aux gardiens de s'écarter. Puis, il accueillit les nouveaux venus :

— Messieurs, je vous souhaite la bienvenue parmi nous. Donnez-vous la peine d'entrer et venez vous asseoir avec vos collègues.

6 –Éden

— Nous appelions ma planète d'origine, « Éden ». Elle était située dans la constellation que vous nommez « le cocher », à quarante-huit années-lumière d'ici. Éden possédait une configuration comparable à celle de la Terre. La vie s'y était développée selon les mêmes mécanismes. Notre civilisation prospérait à sa surface en mesurant l'écoulement du temps depuis le passage d'une comète à queue rouge entre elle et notre étoile, sept mille ans auparavant. Après une jeunesse capricieuse qui dura une quinzaine de siècles, elle s'assagit et s'unifia. Dès lors, son essor devint fulgurant, d'autant que chez nous, les problèmes que vous rencontrez avec la pollution étaient si réduits qu'ils avaient très vite trouvé leurs solutions.

Devançant la question qui se formait sur toutes les lèvres, Adam pressentit qu'il devait y répondre immédiatement s'il désirait poursuivre son récit sans encourir une interruption intempestive :

— Vous vous apprêtez tous à m'interroger à ce sujet. Je conçois aisément qu'il vous intéresse. Voici donc le moyen que nous avons adopté pour nous en débarrasser : l'énergie tellurique. Nous usions à notre gré de cette source intarissable dont vos scientifiques nient l'existence parce qu'ils échouent encore à la mesurer, à la quantifier et à l'utiliser. La totalité de notre industrie fonctionnait grâce à elle, inépuisable, propre et si économique. D'ailleurs, la pyramide où je réside depuis trente-cinq millénaires est bâtie sur des nœuds qui concentrent cette force et me permettent de perdurer malgré les siècles écoulés. Mais, revenons en Éden. Comme vous, nous nous posions la question de l'origine de notre humanité. Les théologiens prônaient la théorie de l'intervention divine, et les scientifiques, celle de l'évolution à base de bactéries. Aucune ne donnait satisfaction, faute de pouvoir les démontrer. Cependant, un troisième concept tendait à gagner du terrain ; serions-nous venus de l'espace ? Selon moi, à trois cent cinquante siècles de distance, l'exemple de votre existence milite en sa faveur.

Encore une fois, Adam anticipa la réaction de ses interlocuteurs.

— En quoi notre présence en ce monde plaide-t-elle pour cette hypothèse ? me direz-vous. Eh bien ! parce que vous tous autant que vous êtes, vous descendez de mes compatriotes qui furent contraints de s'exiler ici pour assurer la pérennité de notre race. La place était pourtant déjà occupée par ceux que vos anthropologues nomment, les néanderthaliens. Mais, les événements n'offrirent pas d'autre choix à mes concitoyens, qui auraient préféré s'établir sur

un astre vierge. Cependant, aucun conflit n'opposa les deux peuples.

Bien que les Édanniens, qui avaient débarqué sur la Terre soient démunis de toute technologie, ils possédaient des connaissances techniques très étendues et un stock chromosomique d'une qualité certainement supérieure à celui des autochtones. Les deux ethnies se côtoyèrent pacifiquement, puis se mélangèrent et se métissèrent. Finalement, sur une durée de trois mille ans, la génétique œuvra et seule une infime partie des caractères néanderthaliens subsista. L'homo sapiens sapiens était né. Mais, que s'était-il passé sur Éden pour que nous en arrivions là ? Je répondrai à cette question demain, car la journée est déjà bien entamée et vous devez brûler d'éclaircir les points de mon récit qui vous apparaissent obscurs. Je vous rends donc la parole.

Le docteur El Mastri la prit aussitôt :

— Vous paraissez maîtriser à fond les mécanismes du raisonnement humains et les émotions qui les régissent. Vous comprendrez certainement que nous éprouverions un sentiment de frustration si nous devions nous retirer ce soir, sans avoir obtenu au moins un commencement d'explication quant aux événements survenus sur votre planète.

— Soit ! monsieur El Mastri. Je procéderai par analogie. Vous connaissez tous ce jeu que vous appelez « monopoly », dont le but consiste à éliminer la concurrence grâce à la finance. Tant que cette activité se limite à une pratique ludique, elle ne prête pas à conséquence. Hélas ! sur Éden, la compétition à outrance avait pris le pas sur la saine rivalité entre les entreprises, au mépris de la sécurité des populations. Nous l'avons payé au prix fort. Cette réponse vous suffit-elle ?

— Oui, dans la mesure où nous devons nous en contenter pour aujourd'hui. Je vous remercie.

— Désirez-vous me poser d'autres questions ?

Marie-Hélène leva la main, comme une élève timide devant son maître.

— Je vous écoute, mademoiselle Plantier.

— Comment l'Édennien que vous fûtes, prisonnier de son bocal et immobilisé dans une crypte scellée au monde extérieur, a-t-il pu apprendre nos langages, nos usages et nos organisations ?

— Trente-six mille ans de méditation dans le silence et l'obscurité absolue m'ont permis, dans un premier temps d'échapper à ma condition de captif. Mes geôliers m'ont privé de mon corps pour me lier à une machine. Leur but consistait à utiliser mon cerveau en guise de supercalculateur. Pour l'atteindre, ils m'ont disséqué, convaincus que de la sorte ils m'ôteraient mon âme et tueraient mon esprit. Ils se trompaient. Mon essence spirituelle trouva

refuge dans l'ultime élément subsistant de mon être et s'y tint coite. Persuadés qu'ils usaient d'un organe mort, ils ont négligé de pousser leurs investigations. Ils procédèrent de même avec ma compagne et c'est ainsi que nous nous retrouvâmes côte à côte en ce lieu. Le temps accomplit le reste. À force de concentration, nous réussîmes à détacher nos esprits de ce qu'il demeurait de nos corps. Pendant de nombreux siècles, cette liberté d'évoluer de par le monde à l'insu de tous, sous notre forme éthérée, nous a permis de garder le contact avec les descendants de nos compatriotes et d'apprendre leurs idiomes à mesure que ceux-ci se transformaient. Puis, lassée de cet état, ma compagne me laissa seul en choisissant de mettre un terme à ses jours. Je suis resté prostré dans mon bocal durant une éternité en quête d'une motivation pour prolonger mon existence. Que de fois, ai-je failli abandonner la lutte pour aller la rejoindre ! Mais à force de persévérance, j'ai finalement trouvé un but. À présent, il me paraît si évident, que je m'étonne encore d'avoir passé de si nombreuses années à le chercher : je devais vivre pour tenter de vous éviter les erreurs et les errances de pouvoir qui avaient causé la perte d'Éden. Entre-temps, vos sociétés s'étaient développées, ainsi que vos écoles. J'ai acquis mon érudition en fréquentant assidûment les cours de toutes vos meilleures universités.

Léon avait suivi les débats avec intérêt. Pour l'instant, tout lui apparaissait clairement. Mais, il songeait à toutes les sommités scientifiques qui devaient brûler de questionner Adam. Il tentait de se mettre dans la peau des autorités ecclésiastiques dont les dogmes venaient d'encaisser un rude coup. Enfin, pressentant sur quel terrain allait les conduire les révélations de leur interlocuteur, il s'interrogeait sur les réactions de ceux qui perdraient tout si leur jeu était découvert. Il décida de prendre part au dialogue :

— Votre récit va immanquablement provoquer des répercussions voire des bouleversements au sein de nos sociétés et de nos institutions religieuses. Je suggère en conséquence que nous établissions une liaison avec les principaux centres de pouvoir de la planète afin que les dépositaires de celui-ci puissent intervenir directement s'ils le désirent. En leur nom, je sollicite donc de votre part la permission de procéder.

— Autorisation accordée. Encore une fois, monsieur Valentier, vous faites preuve à la fois d'altruisme et d'un souci permanent d'équité qui vous honore. Toutefois, assurez-vous que personne ne tente de s'approprier l'exclusivité de la parole.

Après concertation avec son confrère, le professeur Gensier s'exprima à son tour :

— Vous affirmez que vous demeurez ici, dans cette pyramide, depuis trente-six mille ans, ce qui laisse entendre que vos contemporains en seraient les constructeurs. Comment expliquez-vous alors que toutes les datations que nous avons effectuées sur le monument

situent son édification seulement quatre mille cinq cents années avant nous ?

— Jusque récemment, aucune raison ne m'incitait à entrer en contact avec vous, d'où la nécessité de préserver le secret de mon existence. Entre autres facultés que j'ai développées avec le temps, je possède celle qui me permet de manipuler à ma guise l'énergie tellurique et vos instruments s'avèrent si faciles à influencer grâce à elle !

— En fait, vous nous leurrez depuis des décennies !

— C'est exact, professeur. Mais, dans un sens, vous n'étiez pas tout à fait induit en erreur puisqu'à quatre mille cinq cents ans d'ici, les Égyptiens antiques ont procédé à d'importants travaux de réparations sur l'édifice afin de le transformer en tombeau pour leur pharaon.

— Mais qu'est-ce donc que cette énergie miraculeuse dont vous nous rebattez les oreilles depuis le début de cet entretien ? S'emporta soudain le professeur Krameck.

— Vous avez tous entendu, durant votre enfance en particulier, des histoires d'enchanteurs aux pouvoirs extraordinaires. Vos sociétés, sous la pression des instances religieuses les ont reléguées au rang de légendes et de contes à dormir debout. Cependant, les magiciens ont existé en les personnes d'une partie de mes compatriotes et de leurs descendants. Ils n'étaient certes, pas aussi édulcorés que dans les mythes, mais ils possédaient également la capacité de manipuler l'énergie tellurique. Ils accomplissaient journallement ce que vous nommeriez un miracle si vous voyiez un homme soulever par sa seule volonté un rocher d'une tonne. Comment croyez-vous qu'ils construisirent ma pyramide ? Cette force existe sur toutes les planètes qui recèlent la vie. Elle se constitue de l'essence même de ces astres. Nous n'avons jamais cherché à la mesurer ou à la quantifier. En revanche, nous excellions à l'utiliser. J'espère que dans un futur assez proche vous retrouverez la faculté d'y accéder. Mais, avant d'en arriver là, vous devrez éviter de renouveler les erreurs qui ont conduit à la destruction d'Éden.

— Justement ! intervint le docteur El Mastri. Parlez-nous de ces égarements.

— Vous venez de fermer la boucle, docteur. J'ai déjà fourni des éléments de réponse à cette question. Je ne m'étendrai donc pas sur ce sujet ce soir. Ainsi, je vous donne rendez-vous demain pour la suite de mes révélations.

Léon, attentif à tout ce qui se disait, se préoccupait néanmoins de l'aspect technique de l'entretien. Adam leur avait signifié la fin des échanges pour aujourd'hui. Aussi revint-il à la charge :

— Les câbles qui alimentent notre matériel audiovisuel vont gêner la fermeture de votre porte. Devons-nous les retirer avant de partir ?

— Inutile de vous donner cette peine, monsieur Valentier. Mon huis restera entrebâillé.

Vous avez pu constater vous-même la vigilance de mes gardiens.

— Puis-je me permettre encore une requête ?

— Je vous écoute.

— Je me sentirais honoré si vous consentiez désormais à m'appeler Léon.

— Avec plaisir, Léon. Bonne soirée.

Le groupe sortit de la crypte et assista à la descente du panneau qui l'obturait. Celui-ci s'arrêta juste sur les câbles. Le rai lumineux qui apparaissait à sa base s'assombrit et disparut complètement. Les trois membres de la commission s'étaient engagés dans les couloirs sans attendre. Léon se retourna pour leur emboîter le pas et se heurta à Marie-Hélène qui se pendit langoureusement à son cou :

— Monsieur Valentier, vous rendez-vous compte que vous ne m'avez pas embrassé une seule fois depuis très tôt ce matin ?

— Ce n'est pourtant pas l'envie qui m'en a manqué, ma chérie. Mais reconnais que devant cinq ou six milliards de téléspectateurs, une démonstration de ce genre aurait pu paraître déplacée.

Il voulait ajouter un commentaire, mais elle le musela du baiser fougueux qu'elle avait dû retenir toute la journée. Il le lui rendit avec le même empressement et lorsqu'enfin il put s'exprimer à nouveau, pince-sans-rire, il remarqua :

— J'espère que la caméra du réduit était coupée, sinon le monde entier nous aura vus et entendus.

Marie-Hélène piqua un fard. Léon, constatant que son regard s'emplissait de panique, s'esclaffa en se moquant gentiment d'elle :

— Pas d'affolement, mon amour. Je l'avais moi-même mise à l'arrêt avant le crime.

— Méchant ! s'exclama-t-elle en le frappant doucement à l'épaule. Tu me faisais marcher.

— Courir serait approprié, ma chérie, rétorqua-t-il en riant de plus belle.

Elle prit le parti de s'en amuser avec lui et main dans la main, ils s'enfoncèrent à leur tour dans les couloirs pour regagner leur logis.

Le professeur Gensier les attendait dehors. Ses confrères l'avaient abandonné, pressés qu'ils étaient d'aller commenter les extraordinaires révélations d'Adam avec les membres de la commission qui étaient restés à l'hôtel. En les voyant arriver amoureusement enlacés, il éprouva, l'espace d'une seconde, un pincement au cœur, comme un regret fugace. Puis, il réagit et s'exclama :

— Eh bien ! Mes enfants, quelle journée sensationnelle ! Avez-vous saisi l'importance capitale des propos que nous a tenus notre ami ?

— Nous avons surtout compris à présent que nous ne pesons pas lourd dans la main du destin, répondit Marie-Hélène.

— Hormis le côté historico-fantastique de ce que nous avons appris, je retiens que ce n'était que le début de révélations fracassantes et que celles qui suivront risquent de déclencher des évènements qui pourraient nous échapper, surenchérit Léon.

— Je partage votre avis, mon ami. Je crains que nous ayons ouvert une espèce de boîte de Pandore. Mais, d'un autre côté, le monde pourrait en sortir réformé, voire rénové, même s'il doit traverser des turbulences.

— Oui, professeur. Pourvu qu'il y résiste.

— Je vous trouve bien pessimistes d'un seul coup, tous les deux, intervint Marie-Hélène. Venez donc prendre l'apéritif au camping-car pendant que je vous préparerai à souper, les encouragea-t-elle.

Les deux hommes la regardèrent comme si elle était apparue à l'instant. Elle leur souriait. Pour Léon, elle constituait une vivante incarnation de ses rêves d'amour les plus fous. Quant au professeur, il se disait que son ami avait finalement bel et bien mis la main sur un ange.

7 – Menace

Après une nuit agitée durant laquelle, entre deux brèves incursions dans les bras de Morphée, il avait ressassé les informations engrangées dans la journée, le professeur Gensier piaffait une nouvelle fois devant la porte de Léon. En attendant que celui-ci émerge, à son tour, des brumes du sommeil, il persistait dans sa ruminant au point de négliger les conditions climatiques.

S'il ne s'était pas trouvé en pleine concrétisation de ses aspirations sentimentales, celui-ci se serait certainement débattu dans les mêmes affres que son ami. Mais, les fatigues de la veille et les joutes amoureuses qui avaient meublé sa soirée l'avaient vidé de ses forces. Il s'était effondré à une heure du matin et avait dormi comme une souche les quatre heures et demie qui lui restaient avant le réveil. Il aurait apprécié trois heures de repos supplémentaires, mais les événements commandaient et il dut se soumettre à leurs dictats. Il ne fut pas étonné de trouver Émile devant sa porte et comme trois jours auparavant, il l'invita à prendre le café avec lui.

Léon s'était attaché à ce vieil homme. Il ne le connaissait pourtant que depuis deux ans et demi, lorsqu'il était venu chez lui requérir sa collaboration. Mais il lui avait plu au premier contact. La franchise du personnage, sa fraîcheur malgré son âge et l'espèce de magnétisme qu'il dégageait l'avait séduit. En travaillant sous sa tutelle, il s'était perfectionné professionnellement, mais il avait également progressé sur le plan privé. Il avait appris à apprécier l'homme et y avait pris plaisir. À présent, il l'aimait comme un fils, son père. Aussi s'empressait-il toujours auprès de lui dès qu'il paraissait en éprouver le besoin et ce matin, le cas était avéré.

Le jour pointait juste. La froidure des nuits du désert tout proche se faisait encore durement sentir et le professeur, obnubilé par ses émotions, avait omis de se couvrir chaudement. Il grelottait. Léon s'en avisa. Son ami avait les traits tirés et le teint d'une pâleur cadavérique :

— Entrez, Émile. Venez vite vous réchauffer.

Le vieil homme lui emboîta le pas sans un mot. Léon le laissa s'installer dans un fauteuil confortable et lui servit un bol de café. Il en avala une gorgée qui lui procura la sensation d'une coulée de lave dans le gosier. Après les deux suivantes, il commença à reprendre des couleurs et, signe irréfutable qu'il se ressaisissait, il se mit à la recherche de sa pipe. Léon,

inquiet, l'avait observé durant cet intermède. Rassuré, il le sermonna gentiment :

— Mon cher Émile, vous m'avez effrayé. Vous devriez pourtant savoir que sous ces latitudes, la nuit, les températures tombent très bas. De plus, à votre âge, vous auriez intérêt à vous montrer prudent quant à votre santé. Vous avez l'air de n'avoir pas dormi depuis une semaine. Au nom de notre amitié, je vous prie de vous ménager.

Émile l'écoutait, touché par son attention. Le sourire lui revint et il parut retrouver l'usage de la parole :

— Je vous remercie, Léon. Je ne me souviens pas de la dernière fois qu'une personne se soit souciée de moi ainsi.

— Je soupçonne que vous avez encore passé une nuit blanche. Me confierez-vous ce qui vous tracasse à ce point ?

— Je ne suis pas convaincu de votre aptitude à me comprendre, non pas que je vous mésestime, mais ce qui me contrarie appartient à une tranche d'âge qui constitue pour vous un futur éloigné.

— Essayez toujours, professeur. Même si j'échoue à appréhender vos angoisses, le fait de les livrer à un ami vous soulagera certainement.

— J'ai peur, Léon.

— Vous ! Mais de qui ou de quoi ?

— Mettez-vous à ma place ; après soixante ans de travaux et de recherches, je touche à un but si extraordinairement inespéré, si unique, si ultime que tout à coup rien d'autre ne compte. Et soudain, la pensée que je pourrais m'éteindre avant de connaître le fin mot de l'histoire me terrorise, me prive de sommeil et m'ôte le sel de la vie.

Marie-Hélène s'était levée sans bruit. Elle s'était approchée jusqu'à la porte du coin salon et de là, avait suivi toute la conversation. Elle intervint :

— Dans l'immédiat, je ne vois qu'une seule solution à votre problème : vous allez venir habiter avec nous. Ainsi, nous pourrions veiller sur vous et vous demeurerez aux premières loges du théâtre de vos investigations.

— Je vous remercie, Marie-Hélène. Mais, je me refuse à vous envahir.

— Mais, ce ne sera pas le cas, professeur. Depuis l'intervention de Cupidon, nous disposons d'une chambre d'ami qui n'attend que vous.

— Qu'en dit Léon ?

— Léon bénit le jour où il a embauché Marie-Hélène, répondit l'intéressé. Je dois avouer que l'idée, qu'elle a formulée si poétiquement, s'avère excellente et qu'elle ne m'avait pas effleuré l'esprit. Mon cher Émile, vous n'avez plus le choix !

— Très bien ! Dans ces conditions, je capitule. Toutefois, je ne veux pas constituer une charge pour vous deux. Je me réserve donc d'assumer ma part des frais occasionnés par mon séjour.

— Tant que vous vous absteniez de réclamer du champagne et du caviar tous les jours, nous respecterons vos désirs, plaisanta Marie-Hélène.

— Alors, voici le premier. Chère Marie-Hélène, accordez-moi le plaisir de m'appeler par mon prénom.

— Avec la plus grande joie, Émile. Et elle lui déposa une bise sonore sur la joue.

— Vous avez vu juste, Léon. Vous avez mis la main sur un ange.

*
**

Ragaillardisé par un solide petit déjeuner, Émile avait retrouvé son aplomb. Il était retourné à l'hôtel pour prendre ses affaires, tandis que Léon s'était rendu à la pyramide pour superviser la mise en place de la liaison bidirectionnelle qu'il avait réclamée la veille. Vers dix heures du matin, quand tout fut paré, il disposa d'un court répit qui l'autorisa néanmoins à aller embrasser Marie-Hélène. Il la trouva en compagnie d'Émile, rentré de la ville, qui la faisait rire en lui racontant des bêtises, pendant qu'elle tentait d'achever un travail de secrétariat.

Le professeur réalisa aussitôt que sa présence dérangeait. Il s'inventa un prétexte pour se rendre dans le monument et se retira discrètement. Marie-Hélène sourit à son chéri et s'enquit :

— Pourquoi es-tu revenu ?

— Parce que j'avais besoin de toi, répliqua-t-il. Émile l'a bien compris, qui est parti quand je suis arrivé.

Il l'attira et lui donna un tendre baiser auquel elle répondit avec sa fougue naturelle.

— Entre toi et Émile, travailler ici va devenir compliqué ! s'exclama-t-elle lorsqu'il lui en laissa le moyen.

— De toute façon, tu vas devoir abandonner ton ouvrage, car l'heure est venue d'aller retrouver Adam. Mais, j'ai confiance dans ton sens de l'organisation pour régler ce délicat problème.

Elle tenta un second baiser, mais Léon se déroba :

— Tu vas nous mettre en retard.

— Adam attend depuis trente-cinq mille ans. Je suis convaincue qu'il nous comprendra. Quant aux professeurs, eh bien, l'amour n'excuse-t-il pas cinq minutes d'oubli ? Tu devrais en profiter, d'autant plus que tu n'en obtiendras pas d'autres avant ce soir.

Léon céda à ses arguments. Ils s'embrassèrent avec passion et lorsque celle-ci les autorisa

à redescendre sur terre, ils prirent la direction de la pyramide en se pressant.

*
* *

Le couple rejoignit le reste du groupe à l'instant où la porte de la crypte achevait de s'escamoter dans le plafond. Ils purent néanmoins donner le bonjour à tout le monde avant de pénétrer dans le sanctuaire d'Adam. Lorsqu'ils se furent tous installés, celui-ci leur présenta ses salutations et entama le dialogue sans s'attarder :

— Avant de reprendre où je me suis arrêté hier, je vais procéder à une mise en garde. Des consortiums industriels, dans des pays différents, se sont déjà alarmés de mes propos. Usant de pressions financières et faisant jouer leurs relations politiques, ils tentent en ce moment même de convaincre le gouvernement d'une grande puissance, que je m'abstiendrai de nommer tout de suite, de me réduire au silence. Pour leur éviter d'adopter une conduite qu'ils pourraient regretter amèrement, je veux qu'ils soient informés que je connais leurs intentions et que je dispose de moyens d'intimidation, voire de coercition dont ils n'ont pas idée. Qu'ils se le tiennent pour dit.

Dans la crypte, la liaison bidirectionnelle avec l'extérieur se matérialisait par un écran de belle dimension sur lequel apparaissait, pour l'instant, la salle où se réunissait la commission internationale pour l'exploration de la pyramide. Celle-ci était bondée. Tout le gratin du Caire, désireux de participer également à l'évènement extraordinaire, s'y était rué et l'intervention de la police s'était avérée nécessaire pour filtrer les prétendants aux sièges vacants.

La stupeur, dans un premier temps, puis l'indignation dans un second se peignirent sur tous les visages. Dans un silence lourd d'interrogations, le professeur Barazinsky de l'université de Moscou, président de la séance, réclama la parole. Adam la lui accorda. Après avoir fait part de l'agacement de la communauté scientifique, il s'enquit :

— Pourquoi ne pas dénoncer immédiatement les auteurs de troubles ?

— Pour éviter de jeter de l'huile sur le feu, je préfère pour l'instant rester diplomate. Mais, qu'ils ne s'y trompent pas ! Je n'hésiterai pas à user de représailles s'ils persistent dans leur démarche. Maintenant, si vous le permettez, revenons à l'objet de notre rencontre. Afin que vous saisissiez pleinement la raison de mon intervention, je commencerai par effectuer un rapide historique qui nous ramènera aux racines du mal destructeur d'Éden. Au début de notre ère industrielle, des patrons fondateurs dirigeaient les entreprises qu'ils avaient créées. Ils détenaient une connaissance approfondie de ce qu'ils produisaient. Puis, la seconde génération prit les rênes. Elle avait suivi une formation sur le tas et porta haut le renom de son héritage. Le prestige et la fortune de tous ces gens atteignirent des sommets et légitimement,

ils s'installèrent dans leur confort. Hélas ! le succès constitue une médaille, qui à l'instar de toutes ses pareilles, possède un revers. Celui-ci s'avéra particulièrement subtil, car il produisit des effets à très long terme. Contrairement à leurs parents et à leurs aïeux, qui avaient subi une éducation à la dure, les petits-enfants bénéficièrent de la réussite de leurs ascendants et ils acquirent leur bagage intellectuel dans le moelleux et la douceur d'appartements douillets et de salles de classe du même niveau. Ce progrès incontestable provoqua la rupture du lien qui rattache un individu à son milieu d'origine. Bien entendu, cette déconnexion n'intervint pas du jour au lendemain. Elle s'étendit sur les générations qui leur succédèrent, car tour à tour, elles voulurent ce qui constituait le summum du bien-être pour leurs chères progénitures. Elles demeurèrent inconscientes du fait qu'elles les transformaient en adultes imbus de leur personne et de la richesse qu'ils n'avaient pourtant jamais contribué à bâtir. Avec le temps, ces gens-là se refusèrent à se salir les mains. C'est à ce moment-là que les événements prirent la tournure qui conduisit à l'apocalypse. Les chefs d'entreprises, de génies créateurs étaient devenus des gestionnaires de capitaux. La plupart d'entre eux n'étaient d'ailleurs plus des patrons, mais des présidents directeurs généraux. Ils connaissaient la finance à fond et étaient passés maîtres dans l'art de la manipuler. Cependant, même s'ils possédaient un important savoir livresque, ils s'avéraient souvent dangereusement incompetents quant à la composition et à la fabrication des produits qui sortaient de leurs usines. Malheureusement, beaucoup se désintéressaient de la question, tant que l'argent rentrait.

Adam s'interrompit un instant pour effectuer un tour d'horizon télépathique et s'aviser de l'effet engendré par son discours. Ses proches auditeurs, dans la crypte, avaient établi facilement des parallèles entre ce qu'ils avaient entendu et ce qui constituait leur quotidien. À l'extérieur et aussi loin qu'il poussa ses investigations, il découvrit l'irritation de ceux qui se sentaient directement visés par ses propos et qui détestaient qu'un orateur venu du passé les place publiquement devant leurs responsabilités. Il s'abstint de porter un jugement et reprit sa narration en interrogeant le groupe de personnes assises face à lui :

- Selon vous, quel type d'entreprise expose les populations à un réel et important péril ?
- Le nucléaire, répondit sur-le-champ Marie-Hélène.
- La chimie, cita le docteur El Mastri.
- L'armement, risqua le professeur Gensier
- Tous les secteurs que vous venez d'énumérer constituent effectivement de sérieux candidats au titre d'exterminateur. Néanmoins, du fait qu'elle passe inaperçue, la branche pharmaceutique représente la vraie menace. Sous son aspect inoffensif, elle atteint un degré de nocivité d'autant plus dangereux qu'elle jouit d'une image vertueuse du fait de son

appartenance au système de santé. Hélas ! les gens qui la dirigent ont perdu le sens des réalités et ne se préoccupent que de rentabilité, de profits et de résultats financiers. Le pire dans cette gabegie, c'est que nombre de médecins, de chercheurs et de pharmaciens, qui travaillent par vocation et avec sincérité, sont devenus les complices involontaires des requins qui les manipulent. Je ressens déjà, grâce à mes facultés spéciales, le tollé que déclencheront mes propos. Mais, sous l'éclairage tragique de l'histoire que j'ai entrepris de vous conter, vous comprendrez qu'ils sont fondés.

Adam marqua une nouvelle pause destinée à permettre à son auditoire d'intégrer ses affirmations. Un bip retentit du côté de l'écran qui affichait toujours les images en provenance de la salle de réunion du Caire. Une voix anonyme annonça aussitôt après :

— Le chef d'État de la Fédération de Russie, monsieur Alexis Yogorof, demande la parole. Son visage apparut sur le téléviseur.

— Bonjour, monsieur le président. Nous vous écoutons.

Celui-ci rendit d'abord le salut et comme il communiquait dans sa langue natale, il s'inquiéta d'être compris :

— Parlez-vous russe ou dois-je employer un autre idiome ?

— Le vôtre me va parfaitement. Je maîtrise tous les moyens d'expression qui existent en ce monde.

— Dans ce cas, voici ma première question : qu'est-ce qui prouve votre authenticité et votre sincérité ?

— Monsieur Yogorof, à l'instant où vous fûtes averti de ma présence, vous avez ordonné à vos chefs militaires d'ausculter ma pyramide par le truchement des techniques les plus sophistiquées dont ils disposent. Ont-ils détecté une autre source d'énergie que celle qui alimente le matériel terrien importé dans le monument ?

— Excellente réponse, monsieur Adam. Votre démarche me paraît sincère. À ce titre, je vous informe qu'à l'instar du peuple russe, je trouve votre récit fascinant et non dénué d'intérêt. Je veux également vous certifier que mon pays ne constitue aucunement une menace pour vous et qu'il n'est absolument pas impliqué dans le complot que vous avez mentionné en début de séance. Pour conclure, je vous offre toute l'aide et l'assistance, militaire le cas échéant, que la nation russe est en mesure de fournir, si vous en éprouvez le besoin.

— Je vous remercie de votre altruisme, monsieur Yogorof. Toutefois, je me passerai de vos services, non pas que je méprise votre généreuse proposition, mais je possède les moyens de me défendre sans intervention extérieure. Quant aux instigateurs d'une action dirigée contre moi, ne vous inquiétez pas, je les ai clairement identifiés.

Adam laissa s'écouler une dizaine de secondes avant de reprendre :

— Selon votre rythme circadien, le moment est venu pour vous d'aller vous restaurer. Je vous donne donc rendez-vous dans deux heures. Bon appétit!

8 – Prélude à une tragédie

Le professeur Gensier était attablé avec ses amis. Il avait retrouvé son allant, sa joyeuse humeur naturelle et son sourire. Entre deux bouchées de son repas, il amena la discussion sur les révélations du matin :

— Depuis que nous avons pénétré dans la crypte et que nous écoutons Adam, je ne peux m’empêcher d’établir une relation entre le tableau qu’il dépeint et l’état de notre civilisation. N’est-ce pas également votre cas ?

— Effectivement, il décrit la genèse du drame qui détruit son monde. Pourtant, s’il racontait la récente histoire des débuts de notre ère industrielle, elle ne s’avérerait guère différente, approuva Léon.

— À mon avis, son discours tendrait à confirmer le fait qu’il est bel et bien issu d’une société en tous points pareille à la nôtre, ajouta Marie-Hélène. Mais, ce qu’il annonce de façon sous-jacente m’effraye.

— Votre aveu me rassure, chère Marie-Hélène. Je craignais de pécher par excès de pessimisme, mais je me rends compte que mon appréhension n’était pas fondée. Je pressens néanmoins la divulgation d’une information qui fera autant de bruit qu’une bombe, reprit le professeur.

— Je me trouve dans la même disposition d’esprit que vous deux. Cependant, je m’inquiète davantage de la menace qu’Adam a évoquée en début de séance que de ce qui pourrait résulter de ses révélations.

— Vous paraît-elle si importante, mon cher Léon ? s’enquit Émile.

— Ce n’est pas tant sa gravité qui me préoccupe que la proximité de sa concrétisation. Si un groupe de pression décide de réduire Adam au silence, il emploiera des moyens qui n’épargneront certainement pas ceux qui se trouveront à ses côtés à ce moment-là. Inutile de préciser que c’est de nous dont je parle.

Effrayée, Marie-Hélène s’était rapprochée de lui et avait saisi sa main droite qu’elle tenait serrée, comme si ce geste la rassurait.

— Je n’avais pas envisagé la situation sous cet aspect, murmura-t-elle.

Émile avait ressenti son angoisse. Il tenta de la rassérer :

— Je me garderai de vous contredire, Léon. Cependant, Adam a quand même affirmé, à

deux ou trois occasions, qu'il dispose de moyens de défense qui le mettent à l'abri d'une attaque. Nous devrions logiquement en bénéficier si nous nous trouvons à ses côtés au moment fatidique.

— J'en accepte l'augure, mon cher Émile, car de ce point de vue, notre sécurité repose entièrement sur l'efficacité de notre interlocuteur. Mais, l'heure tourne et nous allons devoir retourner auprès de lui. Cependant, nous disposons encore d'un délai suffisant pour prendre un café.

*

**

Adam reprit son exposé sans préambule.

— Comment puis-je affirmer que la branche des fabricants de médicaments représente le fléau qui s'abattra sur le monde? S'interrogent avec indignation tous ceux qui se sentent agressés par mes propos. Pour leur répondre, je citerai les faits qui se sont produits sur Éden. Ils passèrent inaperçus ou ils parurent si anodins que personne n'y prit garde. En premier lieu, je parlerai de la vaccination des enfants. Pendant les décennies que dura la vocation sanitaire de la médecine et de la pharmacie, immuniser les jeunes constituait une cause nationale dans les pays développés. Les autorités d'alors, avaient rendu le geste obligatoire et l'avaient inscrit dans la loi. Les états les plus riches organisaient généreusement des campagnes en faveur de leurs voisins démunis. Hélas! À mesure que le spectre de la maladie s'estompait, celui du manque à gagner apparaissait pour ceux qui tiraient profit de la fourniture des doses. Dans le même temps, installés dans une salubrité précaire et au mépris du droit, les citoyens commencèrent à trouver fastidieux de soumettre leurs enfants à cette pratique. Beaucoup s'en dispensèrent sans que le pouvoir en place réagisse. Dès lors, deux interrogations subsistèrent. S'étaient-ils montrés négligents ou s'efforçaient-ils de préserver des intérêts autres que ceux de la nation? Toujours est-il que des pathologies que mes contemporains avaient éradiquées réapparurent et apportèrent une bouffée d'oxygène à l'industrie du médicament. Celle-ci venait de s'aviser que soigner une longue maladie procurait une rentabilité fabuleusement élevée, alors que travailler à sa disparition s'avérait décevant financièrement. Depuis, des affections inconnues jusqu'alors se développèrent. Exemptes de gravité, pour la plupart d'entre elles, elles demeurèrent néanmoins très lucratives pour la pharmacie. Quant à celles dont la nocivité atteignit un niveau dangereux, voire mortel, elles constituèrent une mine d'or inépuisable à deux titres. Premièrement, les traitements qui furent produits se révélèrent ruineux pour ceux dont ils représentaient l'unique espoir de mieux-être, sans pour autant les guérir. Secundo, au nom de la recherche scientifique, des sommes colossales furent levées chaque année auprès de généreux donateurs, majoritairement sincères, sans que des avancées

significatives justifient leur emploi. Ainsi, nous annonça-t-on à plusieurs reprises la mise à l'essai de vaccins contre elles. Toutefois, la publication des résultats passa à la trappe. Encore une fois, nous pouvons légitimement nous interroger sur le fait qu'un sérum abouti se révélerait désavantageux pour son fabricant par rapport aux coûteuses thérapies médicamenteuses.

Adam se tut pour écouter par télépathie les milieux qui se sentaient concernés par sa diatribe. Il constata que la majeure partie des professions de santé venait d'ouvrir les yeux et tombait des nues. Toutefois, chez les requins de la pharmacie, il ressentit l'affolement qui les gagnait. Une rapide prospection du côté de la puissance qu'il avait mentionnée auparavant lui apprit que la menace se concrétisait. Aussi, prit-il les devants :

— Avant de poursuivre ma démonstration, je renouvellerais la mise en garde que j'ai déjà proférée. Monsieur le président des États-Unis d'Amérique, vous venez de contracter un engagement dont vous avez mal évalué la portée. Je vous adjure de revenir dessus et de rapporter votre décision. Si vous deviez vous entêter, je me verrais contraint de transmettre à vos ennemis potentiels, l'emplacement exact de tous vos sous-marins lanceurs de missiles nucléaires ainsi que leurs codes et fréquences de communication. Persuadez-vous bien du fait que je ne fanfaronne pas et que je mettrais ma menace à exécution sans hésiter.

L'avertissement jeta la consternation parmi la communauté internationale. Dans les minutes qui suivirent, toutes les ambassades américaines du monde furent saturées d'appels téléphoniques indignés qui provenaient directement des dirigeants des pays où elles se situaient. L'effet ne se fit pas attendre. Le bip d'alerte de la liaison extérieure retentit dans la crypte et la même voix anonyme annonça :

— Monsieur Garry Michaelson, président des États-Unis d'Amérique, demande la parole.
Son visage apparut sur le téléviseur.

— Bonjour, monsieur Michaelson. Je me réjouis d'avoir l'occasion de m'entretenir avec vous.

Celui-ci rendit le salut sur un ton mordant et ajouta :

— À votre place, je ne me féliciterais pas trop vite. Comment osez-vous m'accuser ouvertement de soutenir ceux que vous dénoncez ?

— Jouons cartes sur table, monsieur Michaelson. Les représentants des dix plus importants groupes pharmaceutiques du monde sont actuellement réunis dans la tour des consortiums à Dubaï. Niez-vous avoir entretenu des rapports et avoir signé un accord avec eux ces quarante-huit dernières heures ? Contestez-vous avoir placé en alerte votre flotte de la Méditerranée ? Démontez-vous enfin avoir dérouté en catastrophe vos sous-marins lanceurs de missiles

aussitôt après que je vous ai menacé ?

Le silence s'éternisa dans l'attente de la répartie de l'américain. Celui-ci, cueilli à froid, par l'avalanche de questions de son interlocuteur éprouva une difficulté certaine à mettre de l'ordre dans son esprit avant de reprendre la parole. Il s'exprima finalement sur un ton radouci :

— Comment avez-vous acquis la connaissance de tous ces faits ? Ils relèvent du secret d'État.

— Je l'ai déjà expliqué. Je possède des facultés spéciales qui placent tous vos stratagèmes à ma portée. Je vous adjure une seconde fois de reconsidérer votre position. Je vous garantis que l'enjeu ne vaut pas les risques que vous faites courir à votre grand pays.

— Je vous concède que je me suis engagé à la légère, sous la pression d'arguments de nature trompeuse, habilement présentés. Je décrète le statu quo et je m'accorde vingt-quatre heures de réflexion.

— Voilà qui s'avère judicieux, car les nouvelles coordonnées de vos sous-marins me sont déjà connues.

— Je vous recontacterai pour vous informer de ma décision.

— Ne vous mettez pas en peine, monsieur Michaelson. Je me rendrai compte de ses effets par moi-même et le cas échéant, j'adopterai les contre-mesures appropriées. Évitez-moi seulement de devoir en user et persuadez-vous que le monde entier oubliera vite votre moment d'égarement.

Le président des États-Unis disparut de l'écran et Adam reprit le fil de son récit.

— La bouffée d'oxygène financière apportée à l'industrie pharmaceutique d'Éden par son renoncement à sa vocation première ne servit qu'à aiguïser son appétit de gains. Quelles nouvelles stratégies pouvait-elle inventer pour accroître encore ses profits ? Cette question se posa à l'époque où ses chercheurs, inconscients de l'emploi détourné qui serait réservé à leurs résultats, réussirent à décrypter le génome édennien et partant, celui de ses hôtes, virus et bactéries. Alors apparurent des épidémies de différentes pathologies, certes anodines, mais qui revenaient à intervalles constants, comme les saisons. Leurs traitements s'avéraient d'un coût minime, mais compte tenu du nombre important de patients, les profits générés devinrent monumentaux. C'est à partir de là que la civilisation d'Éden se rapprocha inexorablement du gouffre qui devait l'engloutir. La poussée finale provint de la folle cupidité des pharmaceutiques. À ce stade, ils ne recherchaient plus l'argent pour leur confort, mais uniquement pour la satisfaction d'annoncer des résultats financiers qui dépassaient largement ceux de la concurrence. La machine à détruire le monde s'était emballée et rien ni personne ne

parviendrait à la stopper.

Adam se tut. Un silence lourd régnait dans son antre. Il durait depuis une quinzaine de secondes quand l'hôte de la crypte s'écria, comme s'il jetait un cri d'alarme :

— Attention, terriens ! vous arriverez au bord du même abîme dans un avenir rapproché. Réfléchissez, analysez, comparez l'état actuel de votre civilisation à l'aune de ce que je viens de décrire. Vous découvrirez tant d'analogies entre les deux situations que l'indifférence ne vous sera plus permise. L'humanité est retombée dans les travers qui l'ont déjà perdue une fois. Nous avons alors trouvé, d'extrême justesse, les ressources nécessaires pour échapper au sort que nous avons nous-même forgé. Mais, ce fut au prix d'un effort incessant et qui se prolongea durant cinq cents années. Disposerez-vous des moyens de le fournir à nouveau le cas échéant ? Je n'en suis malheureusement pas convaincu. Cependant, vous pouvez encore renverser la vapeur et enrayer l'engrenage infernal. La décision vous appartient.

Cet éclat tarit le débit d'Adam. Il demeura muet un long moment, replongé dans un cauchemar vieux de trente-cinq mille ans. Il souffrait de devoir se remémorer ce passé éloigné. Mais, simultanément, il éprouvait une joie sans égale, car il se disait avec satisfaction qu'il avait emprunté la voie juste lorsqu'il avait choisi de perdurer. Tout à coup, il reprit pied dans le présent et s'avisa que ses visiteurs, perplexes, attendaient une indication de sa part. Il reprit la parole :

— Je vous prie d'excuser cette courte absence. Remuer ces souvenirs me chagrine, car je mesure ce que j'ai perdu sur le plan personnel, mais aussi ce que nous avons gâché en tant que collectivité. Essayez de vous mettre à ma place et d'entrevoir quel niveau d'évolution aurait pu atteindre une société à la technologie avancée, forte de trois cent cinquante siècles d'histoire. Quelle gabegie ! Quel lamentable et tragique échec ! Alors, je vous en conjure, évitez-vous de sombrer une nouvelle fois à cause de la folle cupidité d'une poignée d'individus sans scrupules. Réagissez... Cet appel clôturera la journée, si vous le voulez bien, car je me sens saisi de vague à l'âme et j'éprouve le besoin de m'isoler jusqu'à demain. Bonsoir.

En proie à une étrange émotion, le groupe des cinq se retira discrètement. Il marchait inconsciemment sur la pointe des pieds, pour ne pas troubler le silence du recueillement dans lequel Adam paraissait immergé. La porte de la crypte se referma derrière eux et jusqu'à ce qu'ils parviennent à l'extérieur, ils n'échangèrent pas un mot. Même là, leurs propos se limitèrent à de brèves salutations et ils se séparèrent. Le docteur El Mastri et le professeur Krameck prirent la direction du Caire. Quant à nos trois amis, ils décidèrent d'aller marcher un moment pour évacuer l'espèce de cafard qui leur parasitait l'esprit. Cependant, pour

atteindre à la sérénité, la promenade se révéla insuffisante. Ils durent mettre des mots sur le malaise qu'ils ressentait. Marie-Hélène s'y essaya la première. Bien que la présence de Léon à son côté la rassurât, le contact de sa main dans la sienne lui était devenu indispensable pour retrouver le courage que le discours d'Adam lui avait ôté. Elle s'exprima avec un trémolo dans la voix :

— Pauvre Adam ! Il m'a paru très malheureux aujourd'hui, surtout ce soir. Ce doit être terrible de devoir évoquer des souvenirs aussi lourds de conséquences.

Léon la regarda dans les yeux. Il vit sa compassion aux coins de ceux-ci, où deux larmes se retenaient de franchir le pas pour rouler sur ses joues. Il déposa un chaste baiser sur son front et murmura :

— Je t'aime. Puis, à voix haute, il ajouta : en tout cas, son courage force l'admiration.

Émile s'était tenu coi jusque là. Il émergea de son mutisme sur un ton qui surprit ses amis :

— Personnellement, je trouve qu'il y va fort quand il s'en prend à la médecine. Malgré tout, elle sauve des vies. Quant à sa bravoure... bof !

— C'est à la pharmacie qu'il réserve le gros de ses griefs, rétorqua Marie-Hélène. Et puis, mon cher Émile, une volonté forcenée ne s'avère-t-elle pas de rigueur pour perdurer délibérément, dans l'état statique où il végète depuis trente-cinq millénaires ? Elle se tut un instant. Soudain, elle reprit, véhémence : et dans un but purement humanitaire et désintéressé !

— À moi ! Léon, s'exclama le professeur. J'ai changé un ange en panthère !

Cette répartie provoqua un éclat de rire bienvenu. Celui-ci rompit la chape de morosité qui pesait sur leur moral. Ils poursuivirent leur ballade, le cœur et le pas allégés.

9 – Prise de conscience

Le soir même, dans tous les pays où les peuples bénéficiaient du droit de manifester, des rassemblements d'une importance jamais vue se produisirent. Des millions de personnes descendirent dans la rue. Elles exigeaient de leurs gouvernements qu'ils s'immiscent dans les activités des géants pharmaceutiques pour stopper la dérive morbide de leurs gestions financières. Elles réclamaient également qu'ils mettent un terme aux agissements scandaleux destinés à la seule génération de profits.

Sous la pression populaire, de nombreuses nations décidèrent de porter l'affaire devant le conseil de l'O.N.U., pour marquer de manière indiscutable le caractère universel de la crise. Les États-Unis d'Amérique se joignirent au mouvement sans regimber, ce qui émoussa grandement la suspicion dont ils pâtissaient depuis la bévue de leur président. D'ailleurs, celui-ci avait fini par admettre son erreur et avait annulé toutes les dispositions arbitraires qu'il avait prises à la légère.

Pendant que s'organisait la riposte du monde, les artisans de la confusion en cours s'étaient à nouveau réunis, dans la tour des consortiums à Dubaï. Sans autre intérêt que l'esprit de revanche, ils ne démordaient pas de leur projet. Bien que les États-Unis aient dénoncé l'accord signé par eux, ils tenaient absolument à porter un coup mortel au responsable de leur déconfiture. Ils avaient compris que la situation leur échappait et prenait une tournure défavorable pour eux. À brève échéance, ils risquaient de perdre gros, autant financièrement que du point de vue du pouvoir que l'argent leur procurait.

Une quinzaine d'individus de tous âges constituaient l'assemblée. Ils apparaissaient tous comme de respectables hommes d'affaires en congrès et à les voir, personne n'aurait admis qu'ils représentaient un danger majeur pour la planète. Cependant, en les scrutant attentivement, la noirceur de leurs motivations se reflétait sur leurs visages. Leurs traits exprimaient un mépris profond pour tout ce qui s'avérait étranger à leur milieu. Leurs regards, sombres, ne s'éclairaient que quand le président de la séance abordait leur sujet favori : l'aspect financier des actions qu'ils menaient.

Après leur avoir tenu des propos assassins envers les gens qui ne respectent pas la parole donnée, celui-ci les amena sur le terrain glissant des représailles qu'il entendait exercer à l'endroit d'Adam.

Il avait tenté de mettre sur pied une stratégie, mais il se heurtait à des obstacles d'ordre logistique qu'il ne parvenait pas à surmonter sans assistance. Toutefois, échaudé par leur échec précédent, il rechignait à en parler clairement. Aussi avait-il échafaudé un scénario destiné à rendre inefficaces les facultés spéciales d'Adam. Il se lança dans son explication :

— Messieurs, l'ennemi lui-même nous a révélé comment il s'y prend pour déjouer nos plans. À l'avenir, nous modifierons notre façon de communiquer de manière à contrer ses méthodes. Voici donc les mesures que je préconise pour atteindre ce but : primo, désormais, tous nos échanges auront lieu par écrit au moyen de nos ordiphones. Secundo, nous ne nous réunirons que par groupes limités à quatre membres, de manière spontanée, et jamais deux fois de suite au même endroit. Tertio, aucun d'entre nous ne doit évoquer oralement les dispositions que nous allons prendre pour mener à bien l'exécution du projet que nous avons conçu. Maintenant, que chacun retourne vaquer à ses occupations. Mais, veillez à bien garder vos moyens de contact à portée de main. La séance est levée.

*
* *

Tandis que se tramait cet obscur complot et malgré l'heure assez tardive dans la soirée, Léon, Émile et Marie-Hélène étaient encore attablés sous l'auvent de leur camping-car. La grosse chaleur de la journée diminuait doucement à mesure que s'installait la fraîcheur qui précède le froid glacial de la nuit.

Après qu'ils eurent surmonté l'étrange émotion qui s'était emparée d'eux au sortir de la pyramide, ils avaient longuement commenté les révélations d'Adam. Ils en étaient arrivés à émettre des suppositions à propos des événements qui avaient provoqué la fin d'Éden, quand ils virent approcher un individu dont l'allure générale indiquait à coup sûr la profession.

— Fini la tranquillité, mes amis ! s'exclama Léon. Ce que je redoute depuis le début est en train de se produire. Voilà la presse.

L'homme vint vers eux d'un pas nonchalant et les aborda comme s'il trouvait naturel de déranger les gens à une heure avancée de la soirée. Il s'adressa d'abord à Émile :

— Vous devez être le professeur Gensier, si je ne me trompe pas et vous l'architecte Valentier, ajouta-t-il en se tournant vers Léon. Quant à Marie-Hélène, il se désintéressa d'elle délibérément.

Léon se sentit brutalement piqué au vif. Il s'éjecta de son siège, ce qui eut pour effet de déployer sa grande taille, et dominant le trouble-fête d'une tête et demie, il le rabroua sévèrement :

— Dites donc, espèce de grossier personnage ! Vos précepteurs ne vous ont-ils pas appris que vous devez saluer d'abord les dames ? Et puis, à quelle catégorie d'impudent appartenez-

vous pour oser venir importuner le monde à une heure pareille ?

La colère avait gagné Léon. Sur sa lancée, il s'emporta carrément :

— Ne vous gênez pas ! Prenez mon fauteuil. Et mon verre. Et mettez les pieds sur la table ! Sacrebleu ! les types comme vous constituent la lie de votre profession ! Allez ! videz les lieux avant que je me fâche pour de bon et que je vous casse en deux !

Le malheureux journaliste en avait perdu sa superbe. Il se serait caché dans un trou de souris s'il en avait trouvé un. Il fit preuve de bon sens et battit en retraite sans ajouter un mot. Léon regagna son siège. Il frémissait encore d'exaspération lorsqu'il prit conscience du regard de ses amis :

— S'il vous plaît, ne me dites pas que j'ai eu tort, les pria-t-il. Je ne supporte pas l'impolitesse.

Marie-Hélène souriait en le dévisageant. Ses yeux exprimaient son amour. Elle ne l'avait jamais vu se mettre dans une colère pareille. Toutefois, ce qui la rassurait, c'est qu'il y avait cédé par égard pour elle et elle lui en savait gré. Quant à Émile, il partit doucement d'un rire qui alla crescendo et l'empêcha d'articuler quoi que ce soit pendant les deux minutes qui suivirent. Cette hilarité calma Léon qui se surprit à en prendre sa part. Entre deux hoquets, Émile parvint néanmoins à s'exprimer :

— Eh bien, mon cher Léon ! Vous n'usez pas du dos de la cuillère quand vous devez remettre un sagouin à sa place. Si celui-là revient à la charge sans adopter un profil bas c'est qu'il demeure indémodable. Quelle volée de bois vert ! J'envie votre aisance et votre carrure, mon ami. Que de fois, aurai-je aimé pouvoir me comporter comme vous ! Hélas ! Ces maudits journalistes s'avéraient toujours grands et forts alors que moi, je pâtais d'un physique chétif.

— Je répugne à me conduire de cette manière et je m'efforce de garder mon calme en toutes circonstances. Malheureusement, celui-là est venu mettre les pieds dans le plat après une journée riche d'émotions et de fatigues. Tant pis pour lui.

— Allons, messieurs ! L'incident est clos. Nous devons aller nous reposer, car demain nous promet d'autres motifs de bouleversement. Tâchons de réparer nos forces sinon elles nous feront défaut pour affronter ce qui nous attend, intervint Marie-Hélène.

— Écoutons la voix de la raison, rétorqua Émile en s'extrayant de son siège.

Tandis qu'il contournait le camping-car pour soulager sa vessie, Marie-Hélène se pendit au cou de son chéri et murmura, juste avant de l'embrasser :

— Toi, je t'adore.

*

**

De son côté, sous sa forme éthérée, Adam s'était enfui de la crypte. Il avait erré dans le

monde intermédiaire entre celui des hommes et celui des esprits en donnant libre cours à son désarroi. Pendant un long moment, il avait hurlé sa solitude et ses regrets. Puis, la raison avait repris les rênes de sa vie et il s'était dirigé vers Dubaï. Il venait d'adopter une ligne de conduite qu'il voulait irrévocable.

Lorsqu'il regagna la crypte et qu'il réintégra son cerveau et son corps électronique, il avait percé à jour les intentions de ses ennemis malgré les multiples précautions dont ils s'entouraient désormais pour les peaufiner. Il ne connaissait pas le plan dans tous ses détails, mais ce qu'il en avait surpris suffirait largement pour parer l'attaque et riposter.

Serein, il s'assura que tous ses systèmes fonctionnaient. Il testa la réponse de ses gardiens en leur faisant exécuter une gymnastique qui ressemblait à un ballet de katas d'arts martiaux. Ensuite, il contrôla son flux d'énergie et établit un dôme de sécurité destiné à l'avertir de toute approche inopinée et qui recouvrait la pyramide. Quand il eut achevé ses préparatifs, il s'élança de nouveau dans l'éther. Mais, cette fois, il prit la direction des étoiles, tout droit vers Éden.

À la vitesse de la pensée, il fut rendu en une fraction de seconde. Il n'avait jamais voulu revenir sur ce monde, mort à présent, depuis qu'à son corps défendant, le dictateur de l'époque l'avait fait disséquer par ses neurochirurgiens, avant de l'intégrer à la machine qui lui servait d'enveloppe. Aujourd'hui, il avait résolu d'en finir avec cette vie de reclus perpétuel aussitôt qu'il serait convaincu d'avoir atteint l'objectif qu'il s'était fixé. Fort de cette décision, il avait éprouvé le désir de revoir une dernière fois sa planète d'origine.

Hélas! Le spectacle qui s'offrit à ses yeux ne valait vraiment pas le déplacement. Il s'attendait à découvrir un environnement luxuriant, car le mal qui avait exterminé ses contemporains épargnait le monde végétal. Ce qui s'étalait sous son regard s'apparentait à un désert post-apocalyptique et non à un parc floristique, même sauvage.

Il le parcourut en tout sens en essayant de retrouver des repères pour s'orienter. Peine perdue, il remarqua néanmoins trois ou quatre emplacements où le sol apparaissait encore, vitrifié. Il chercha à en comprendre la raison en se remémorant les circonstances du transfert des derniers Édenniens vers la Terre.

Le dictateur Lucifer s'était épris de sa fiancée. Afin d'éliminer son rival, il avait opté pour une solution qui présentait deux avantages à ses yeux. Primo, elle le débarrassait d'un gêneur. Secundo, elle lui procurait un des deux cerveaux humains indispensables, selon ses techniciens, à la réalisation du supercalculateur nécessaire à la mise au point de la téléportation.

Les avances de Lucifer rebutaient Ève. Son cœur appartenait à Adam. Hélas, celui-ci avait

disparu sans laisser de traces. Elle soupçonnait le dictateur de lui avoir réservé un mauvais sort. Aussi, se rebellait-elle avec d'autant plus de vigueur à ses tentatives de séduction. Celui-ci, habitué à obtenir tout ce qu'il convoitait, se lassa vite de son indifférence. Puisqu'elle se refusait à lui, personne ne pourrait se vanter d'avoir réussi là où il avait échoué. Elle fut disséquée à son tour et intégrée au supercalculateur en parallèle à Adam. Après les avoir séparés, Lucifer les avait réunis.

Évidemment, au début, les deux victimes du dictateur avaient perdu la conscience d'exister. Néanmoins, contrairement aux prévisions des concepteurs de la machine, ils vivaient toujours. Les ingénieurs édenniens étaient persuadés qu'ils avaient effacé la mémoire des cerveaux, qu'ils avaient éradiqué la moindre étincelle de leur volonté et que ceux-ci étaient dépersonnalisés. Ils se trompaient. Ils s'étaient fiés aux statistiques qu'ils avaient établies et avaient négligé de prendre en compte l'instinct de survie. Funeste erreur !

Pour téléporter un homme ou un objet d'un lieu vers un second, deux stations s'avéraient nécessaires. Quand la première émettait, la seconde recevait, et le tout fonctionnait dans les deux sens. Les Édenniens durent en transporter une jusque sur la Terre. Avec la technique dont ils disposaient, le voyage s'étendit sur vingt-cinq de leurs années. Durant ce délai, Adam et Ève recouvrèrent leur conscience et avec elle, un ardent désir de vengeance dès qu'ils comprirent leur état. Ils méditèrent longtemps avant de s'aviser qu'ils détenaient de l'œuvre même de leurs tortionnaires, le moyen d'arriver à leurs fins.

Puisqu'ils constituaient le cerveau de la machine, ils s'employèrent à en prendre le contrôle complet. Outre celui de la téléportation qu'ils maîtrisaient déjà en grande partie, ils s'assurèrent des commandes de toutes les fonctions auxiliaires, de celles qui concernaient leur régénération et de la gestion de l'énergie. Cerise sur le gâteau, ils anéantirent toutes les sécurités électroniques que les Édenniens avaient placées précisément pour déjouer ce qu'ils étaient en train d'accomplir. Ils réussirent le tour de force de procéder à cette mutation, au nez et à la barbe de ceux qui les avaient condamnés.

Lorsque vint le moment de transférer les survivants d'Éden, ils s'arrangèrent pour que tous ceux qui débarqueraient sur la Terre se trouvent nus comme des vers et démunis de tous les éléments de confort qu'ils avaient projetés d'emporter avec eux. Les chirurgiens et les ingénieurs qui avaient prêté leur concours au sacrifice de deux innocents n'atteignirent jamais leur destination. Leurs molécules doivent encore flotter dans l'éther, car leurs victimes les éjectèrent de la trajectoire qu'elles auraient dû suivre et les laissèrent se disperser dans le néant. Quant à leur chef, Lucifer, il eut beau s'escrimer, tempêter, menacer, jamais son passage ne put se réaliser. Bien qu'il se soit joint à nombre de groupes, il se retrouvait

immanquablement seul au milieu des effets perdus par ses compatriotes. Il demeura isolé sur Éden.

Adam s'interrogea : aurait-il déclenché le feu nucléaire par dépit? L'état dans lequel se trouvait la planète constituait visiblement une réponse affirmative. Remué par cette plongée dans le passé, le voyageur éthéré se résigna à regagner son antre.

10 – Attentat

Après une nuit d'un sommeil réparateur, Léon, Émile et Marie-Hélène s'étaient tout à fait remis de leurs émotions de la veille. L'intervention incongrue du journaliste était oubliée et les trois amis se préparaient, dans la sérénité, à affronter la journée qui commençait.

Depuis qu'il s'était déclaré, Léon éprouvait le sentiment de vivre différemment. Pourtant, ses habitudes demeuraient inchangées. Néanmoins, il avait dû aménager un espace dans sa vie pour l'élue de son cœur. À compter de ce moment-là, tout lui avait paru d'une extraordinaire simplicité. Soudain, les préoccupations de tous ordres, qui accaparaient ses pensées à longueur de temps, avaient perdu de leur importance même si, malgré tout, il mettait toujours autant d'ardeur à leur apporter une solution. Il évoluait sur un nuage. Il s'y trouvait bien et détestait l'idée de devoir le quitter sans un motif impératif. Cet état d'esprit se lisait sur ses traits. D'ailleurs, tandis qu'il se rasait, il se surprit, dans son miroir, à sourire sans raison à maintes reprises.

Il achevait sa toilette lorsqu'un téléphone portable sonna dans le salon. Il entendit la voix de Marie-Hélène qui prenait l'appel :

— Allo ! ... oui... oui... comment ? Ne quittez pas, je vous mets en communication.

Elle atteignit la porte de la salle de bain à l'instant où Léon l'ouvrait. Il lui donna un rapide baiser et regarda l'appareil d'un œil interrogateur. Elle le lui tendit en répondant à ses questions muettes :

— Le chef de ton équipe, il affirme que des intrus se sont introduits dans la pyramide cette nuit.

Léon s'empara du combiné, s'annonça, écouta une quinzaine de secondes et dicta des consignes :

— Ne touchez à rien. Évacuez le périmètre et empêchez quiconque de s'approcher du monument jusqu'à ce que nous soyons rendus sur place.

Il raccrocha et s'enquit d'Émile.

— Il est sorti depuis un quart d'heure pour aller nous chercher du pain frais. Il ne doit pas se trouver bien loin. Est-ce grave ?

— J'espère que non, mais j'ignore ce que nous découvrirons en arrivant là-bas.

Émile se présenta à cet instant :

— La journée s’annonce radieuse, commença-t-il. Mais, devant les mines soucieuses de ses amis, il s’interrompit et s’informa : qu’est-ce qui cloche !

En deux mots, Léon lui résuma la situation et il conclut :

— Merci, Émile, pour le pain. Mais, je crains que le temps nous manque pour déguster le délicieux petit-déjeuner qu’il nous promettait. Nous devons rejoindre mes employés.

— Ce ne sera que partie remise, Léon. Toutefois, je me permets de vous suggérer de laisser Marie-Hélène ici par prudence. Nous ignorons sur quoi nous allons tomber là-bas et nous devons éviter de l’exposer au danger.

Léon acquiesça et s’adressa à l’intéressée :

— Que décides-tu, ma chérie ?

— Je reste en retrait, à condition que tu t’engages à m’appeler pour me tenir au courant.

— Promis ! Je t’adore.

Il l’embrassa amoureusement et il prit la direction de la pyramide, de concert avec Émile. Ils arrivaient en vue de l’accès lorsque le chef de l’équipe les rejoignit en courant. Léon l’interrogea avant qu’il puisse placer un mot :

— Alors ? Que s’est-il passé exactement ?

— Ce matin, selon notre habitude, nous nous assurons que tout allait bien avant votre venue. Lorsque nous avons atteint l’entrée de la galerie, nous avons découvert cet homme, ce soldat. Il est plaqué contre les pierres de l’ouverture. Son visage est déformé comme si un film étirable le maintenait dans la position où il se trouve. Il vit, car il remue les yeux et il gémit. Mais, venez le voir, c’est impressionnant.

— Était-il seul ?

— À mon avis, il appartenait à un commando. Ses complices ont à coup sûr pénétré à l’intérieur et lui est resté pour couvrir leurs arrières.

La supposition inquiéta Léon et Émile. Ils craignaient en effet que le trésor archéologique mis au jour par leurs soins ait subi des dégâts. Ils avaient écouté les explications du contremaître en marchant, si bien qu’ils atteignirent l’entrée de la pyramide alors qu’il en finissait. Ils constatèrent de visu ce qu’il avait décrit. Ils virent également que l’homme souffrait de brûlures aux deux mains et qu’une masse métallique, dont la forme avoisinait celle d’une arme à feu, gisait à ses pieds. Les deux amis se consultèrent du regard, dubitatifs. Devaient-ils se risquer eux-mêmes dans les galeries ? Après une courte hésitation, Léon prit l’initiative :

— Je vais y aller seul. Si dans trente minutes vous ne recevez pas de mes nouvelles, appelez la cavalerie.

— Ne craignez-vous pas de vous aventurer à la légère ? Ils sont venus armés et ils peuvent s'avérer dangereux.

— Justement, à mains nues, ils verront que je ne constitue en aucun cas une menace pour eux. D'autre part, en considération de l'état dans lequel nous avons trouvé celui-là, poursuivit-il en désignant l'homme épinglé au mur comme un papillon séché sur un présentoir, je parierais que ses comparses ont subi un sort analogue. En conséquence, je ne redoute aucune mauvaise surprise.

— Oh que si ! Mon ami. Essayez de rentrer là-dedans sans avoir préalablement téléphoné à Marie-Hélène et vous ne viendrez pas vous plaindre ensuite qu'elle vous boude.

— Ah, Émile ! Vous vous avérez aussi prévenant qu'un père.

— C'est, que voyez-vous, Léon, je vous aime bien, tous les deux. Je serais ennuyé de vous savoir fâchés.

Léon fouilla dans sa poche afin d'en extraire son ordiphone. Il l'utilisa d'abord pour photographier le soldat neutralisé, puis il saisit un message. — *Ma chérie, nous sommes parvenus à l'entrée de la pyramide. Tout va bien, mais une image vaut mieux qu'un long discours, je t'envoie donc celle que j'ai prise en arrivant. Comme tu le constates, Adam a nettoyé le terrain avant notre venue. Je m'apprête à pénétrer dans les galeries pour m'en assurer. Je te contacterai lorsque j'en sortirai. Je t'aime. Je t'embrasse.*

Il joignit la photographie au texte et expédia le tout. Puis, il se tourna vers Émile en remettant son appareil à sa place et répéta ses consignes :

— Rappelez-vous, si dans une demi-heure je n'ai pas reparu, alertez la police.

Émile acquiesça en lui recommandant la prudence. Il franchissait l'ouverture lorsque son ordiphone vibra dans sa poche. Il s'en saisit et consulta l'affichage. Un bref email qui provenait de Marie-Hélène le pria de se montrer circonspect. Il sourit à l'image d'elle qu'elle avait jointe à son envoi et s'avança dans la galerie.

La lumière brillait à l'intérieur. Il était pourtant persuadé de l'avoir éteinte la veille en partant. Il ne décela aucun danger jusqu'à la chambre du roi. Là, à côté du passage qu'il avait dégagé, gisait un second soldat, dans la même posture que son collègue à l'extérieur. À ses pieds, un sac à dos rempli d'explosif attendait encore qu'il l'ouvre. Un fusil d'assaut hors d'usage, car réduit à un amas de pièces de métal fondu, se trouvait à trois ou quatre mètres, comme s'il l'avait jetée pour s'en débarrasser. Léon observa l'homme. Il constata des lésions identiques à celle de son équipier, dans la paume de ses mains. L'explication lui sauta aux yeux quand il reporta son regard sur l'arme au sol. Par un procédé connu de lui seul, Adam avait provoqué son échauffement afin de contraindre son détenteur à s'en débarrasser. Son

comparse à l'extérieur avait subi le même sort.

Dans l'impossibilité de secourir le pauvre type qui gémissait lamentablement, il poursuivit son investigation. Il progressait prudemment, en tendant l'oreille. Mais, le silence régnait dans les couloirs qu'il suivait. Il ralentit le pas en abordant l'entrée du réduit qui précédait la crypte. Il s'arrêta avant de la franchir et risqua un œil à l'intérieur. Deux individus étaient suspendus au plafond, le dos plaqué contre la pierre, bras et jambes ballants. Ils n'avaient subi aucune blessure et leurs armes, également intactes, reposaient au sol entre deux androïdes sortis de leur retraite. La porte de celle-ci était ouverte et deux autres robots veillaient en dedans. Aucun dommage n'apparaissait. Rassuré, Léon s'avança. Les gardiens d'Adam demeurèrent impassibles. Quand il atteignit l'entrée de l'antre, l'hôte des lieux l'invita à le rejoindre :

— Que s'est-il passé? s'enquit Léon.

— Ils sont venus pour me détruire, Léon. Mais, je ne leur ai pas permis de réaliser leur dessein. Je les ai neutralisés avant qu'ils provoquent le moindre dégât. Hormis les brûlures dont doivent souffrir les deux qui se trouvent à l'extérieur, la pire blessure qu'ils ont subie restera celle de leur amour-propre.

— Bien joué! Adam. Je m'en vais, de ce pas, avertir les autorités pour qu'elles nous en débarrassent, rassurer mes amis qui m'attendent dehors, puis nous reviendront pour la suite de nos entretiens.

— Prenez votre temps, Léon. Depuis le début de ceux-ci, vos sociétés commencent à ouvrir les yeux. Elles paraissent découvrir l'existence du phénomène. Certes, le problème ne sera pas réglé du jour au lendemain, mais il apparaît en voie de résolution. Donc, nous pouvons nous permettre de lanterner.

*
**

Monsieur X., président directeur général du groupe pharmaceutique numéro un mondial, tempêtait tout seul dans son bureau, situé au quatre-vingt-seizième étage de la tour des consortiums à Dubaï. Depuis neuf heures du matin, il tentait vainement d'obtenir de ses banquiers qu'ils lui expliquent pourquoi il ne parvenait plus à se connecter à ses comptes personnels dans leurs établissements ni aux places boursières pour la gestion de ses portefeuilles d'actions. Chaque fois, la réponse fournie s'avérait identique. Outre le fait qu'elle le sidérait, elle commençait à l'inquiéter vivement, car il risquait de se retrouver à mendier dans la rue si personne ne portait remède à sa situation. Il décrocha à nouveau le combiné de son téléphone, composa un numéro, attendit une poignée de secondes et formula sa requête. Après l'avoir fait patienter deux minutes, son correspondant le gratifia d'un

discours analogue à celui de ses collègues des banques concurrentes.

— Nous sommes désolés, monsieur X. Nos dossiers ne contiennent aucun fichier actif à votre nom. Les références que vous mentionnez renvoient à des comptes clôturés.

— Impossible ! Mais, que sont devenus les fonds qu'ils recelaient ?

— Conformément à vos consignes, nous les avons répartis et versés en parts égales aux très nombreuses organisations humanitaires dont vous nous avez confié la liste. Mais ! Vous devriez le savoir puisque c'est vous-même qui avez procédé à l'opération.

— Moi ! Quand ?

— Hier soir, monsieur X, par liaison informatique, juste avant la fermeture de nos guichets.

— Ne vous déplaît, je conteste formellement m'être connecté à votre établissement depuis des semaines !

— Pourtant, monsieur X, la signature électronique, qui figure au bas des documents, est indiscutablement la vôtre.

— Incompréhensible ! Mettez-moi en relation avec votre patron, s'il vous plaît.

— Monsieur le directeur est très occupé en ce moment. Je crains qu'il ne puisse vous recevoir avant une huitaine de jours. Voulez-vous un rendez-vous ?

Monsieur X se débattait dans cet imbroglio depuis le début de la journée. Il en perdait son latin. Pourtant, lui qui se montrait si calme et si lucide, lorsqu'il s'employait à ruiner un concurrent ou à spolier des actionnaires minoritaires, se sentait au bord de la panique. De plus, le ton monocorde et l'exquise politesse des préposés, qui répondaient à ses doléances, l'exaspéraient. De fil en aiguille, l'assurance qu'il avait coutume d'afficher lui faisait défaut. La perspective de voir sa fortune réduite à néant le rendait fou. Il se leva rageusement de son bureau, se dirigea vers le bar qui ornait un angle de la pièce et se versa une large rasade de whisky. Il en prit une gorgée qui lui remit les idées en place. Il s'interrogea à haute voix :

— De qui le coup peut-il provenir ?

La réponse lui échappait. Il eut beau se creuser la tête, il n'entrevit même pas un début d'explication. De dépit, il avala cul sec le reste de son verre et réfléchit encore un instant. Finalement, il décida d'appeler les membres du complot contre Adam. Outre le désir d'obtenir les résultats de l'opération qu'ils avaient commanditée, il comptait tâter le terrain de leur côté pour essayer de déceler une tentative de prise de contrôle. Si à ce moment-là, un informateur s'était présenté en lui disant que les conjurés se trouvaient tous dans une situation identique à la sienne, l'aurait-il admis ? Pourtant, le cas était avéré.

*
* *

Léon était ressorti de la pyramide. Il avait résumé la situation à Émile et à ses employés. Puis, ils avaient appelé la police. Pendant que tout le monde attendait l'arrivée des forces de l'ordre, Léon contacta sa dulcinée. Celle-ci devait se consumer devant son téléphone, car elle répondit avant la deuxième sonnerie :

— Léon !

— Oui, ma chérie. Tout va pour le mieux. Quatre mercenaires ont tenté d'infliger un sort définitif à Adam, mais il les a neutralisés. Nous avons alerté les autorités et nous espérons leur venue. Tout danger est écarté à présent. Tu peux nous rejoindre quand tu voudras.

— J'arrive.

Lorsque la police se présenta, elle commença par relever les identités de ceux qui l'avaient appelée. Puis, elle établit le constat de ce qu'elle découvrait sur place. Au moment de pénétrer dans les galeries, l'officier qui commandait refusa que Léon accompagne ses subalternes, sous prétexte que sa présence ne s'avérait pas indispensable pour l'accomplissement de leur tâche. L'homme voulait se donner de l'importance en abusant de ses prérogatives. Léon connaissait bien ce genre d'individu. Au cours de sa carrière, il avait souvent eu affaire à ses représentants. Il possédait l'art de les mater. Aussi, garda-t-il son calme pour lui répondre :

— Loin de moi, l'idée de sous-estimer la compétence de vos policiers ! Monsieur le commissaire. Mais, bien entendu, vous êtes informé des événements extraordinaires qui se déroulent dans la pyramide en ce moment. Le docteur El Mastri, votre ministre de la culture y prend d'ailleurs une part active. Il doit nous rejoindre d'ici une dizaine de minutes. Si vous vouliez attendre jusque là avant d'envoyer vos subalternes à l'abattoir, il vous expliquera que dans les circonstances actuelles, ma présence, ou celle du professeur Gensier s'avère indispensable pour dialoguer avec l'hôte des lieux. Évidemment, vos attributions vous autorisent à passer outre. Toutefois, ce serait courir le risque de retrouver vos hommes dans la même posture que nos visiteurs indésirables. Libre à vous d'en décider. Vos supérieurs apprécieront.

Cette approche de la problématique fonctionnait neuf fois sur dix. Ce matin, elle démontra encore son efficacité. Placé devant ses responsabilités, le commissaire opta pour la prudence et rendit les armes en essayant néanmoins de sauver la face :

— Vous vous méprenez, monsieur Valentier. En vous refusant l'accès aux galeries, je ne songeais qu'à votre sécurité.

Désireux d'éviter l'envenimement de leurs rapports, Léon acquiesça avec la même hypocrisie que son interlocuteur :

— Entouré de vos policiers, à quel danger voudriez-vous que je sois exposé ?

— Combien d'hommes, pour vous accompagner ?

— J'ai besoin de huit unités en tout, répondit-il. Deux d'entre elles maîtriseront celui-là, ajouta-t-il en désignant le mercenaire collé au mur à côté de l'entrée, deux pour s'emparer de celui du tombeau et quatre supplémentaires pour capturer ceux du réduit avant la crypte.

Le commissaire donna les ordres en conséquence. Quand ils furent parés, Léon s'exclama :

— Allons-y, car nous avons déjà perdu trop de temps !

Il conduisit un peloton de six militaires jusqu'à la chambre du roi. Là, il en détacha deux avec la consigne de prendre en charge le soldat qui s'y trouvait, lorsqu'il serait libéré de sa fâcheuse position. Parvenu à l'entrée du réduit où étaient immobilisés les deux derniers intrus, il recommanda au reste de la troupe d'attendre un instant pour lui permettre d'annoncer leur venue. Il atteignait le milieu de la pièce, quand Adam devança ses intentions. Ses androïdes se retirèrent et il autorisa les hommes du commissaire à investir l'endroit.

Ceux-ci s'exécutèrent et s'arrêtèrent, ébahis par le tableau qui s'offrait à leurs yeux. Jamais ils n'avaient assisté à un événement aussi étrange. Par quel prodige ces deux individus pouvaient-ils rester collés au plafond alors qu'aucune entrave ne les retenait ? Mais, ce mystère ne constituait que la première des questions qu'ils se posaient. Comment eux-mêmes, allaient-ils procéder pour les récupérer ?

Léon interrompit le cours de leurs interrogations :

— Messieurs, placez-vous par paires sous chacun des prisonniers et préparez-vous à les réceptionner.

Lorsqu'ils furent parés, Léon s'adressa à l'hôte de la crypte :

— Peux-tu relâcher ton emprise, Adam ?

— Avec plaisir, Léon. Que vont-ils devenir ?

— Je gage que nos amis policiers brûlent d'envie de leur poser un tas de questions.

— S'ils veulent perdre leur temps ! De toute façon, ces gens ne diront rien, car ils ne savent rien, sinon qu'un inconnu leur a payé une somme exorbitante pour qu'ils viennent me détruire.

Pendant qu'ils discutaient, les deux intrus se décrochèrent brusquement du plafond et tombèrent dans les bras des militaires, qui les menottèrent prestement. Puis, ils les remirent sur leurs pieds et durent les aider à effectuer leurs premiers pas, car ils étaient ankylosés. Penauds, ils se résignèrent à suivre leurs gardiens qui les reconduisaient vers la sortie.

Le policier qui fermait la marche s'apprêtait à leur coller au train quand Léon le rappela :

— Vous oubliez leurs armes !

— Ah ! Merci ! J'ai failli partir sans elles.

Resté seul, Léon reprit la conversation avec Adam :

— Je subodore que tu as identifié les commanditaires de ce coup de main !

— Bien entendu !

— Dans ce cas, tu vas devoir nous les livrer pour que nous les traduisions en justice.

— Et qu'à grand renfort d'avocats et de milliers de dollars ils s'en tirent avec en prime les excuses du juge ! Pas question. Je connais trop les faiblesses de vos systèmes judiciaires. D'ailleurs, j'ai déjà sévi. Sans avoir touché à un cheveu de leurs têtes, je les ai châtiés d'une façon adaptée à leur cas et qui s'avérera pire pour eux qu'une amende de principe ou une peine de prison avec sursis.

— Peux-tu me révéler la teneur de cette sanction ?

— Oui, mais tu ne devras en parler à personne. Promets-le-moi.

— Je te donne ma parole d'honneur que tes confidences resteront entre nous.

— Je les ai réduits à mendier.

— Tu les as ruinés ! Mais, comment ?

— Par un simple jeu d'écritures électronique, j'ai dispersé leurs fortunes personnelles au profit d'innombrables associations humanitaires. Je voulais également clôturer tous leurs comptes, mais à la réflexion, je leur ai quand même laissé ceux sur lesquels arrivent les échéances de leurs emprunts. Ainsi, non seulement ils ont perdu leur sacro-saint argent, mais avant longtemps, leurs biens immobiliers seront saisis, faute d'avoir remboursé leurs dettes. Ils ne restent en possession que du liquide qu'ils portaient sur eux.

— Bien joué ! Mais, primo, ils vont faire intervenir leurs relations pour essayer de rentrer dans leurs droits. Et secundo, ces gens-là n'usent que rarement du crédit. Ton stratagème risque de faire fiasco.

— Tu les connais bien mal, eux et les banquiers. Eux, malgré les fortunes qu'ils détiennent, vivent à découvert, car là encore ils gagnent de l'argent. Pour les bailleurs de fonds, j'ai agi de telle sorte que tout soit accompli réglementairement et avec une précision méticuleuse. Ils n'en démordront pas. Ce sera un combat perdu d'avance pour ceux qui s'essayeront à le livrer. Nous pouvons désormais dormir tranquilles.

— Tu le dis avec tant de conviction que le contraire me surprendrait grandement. Cependant, je ne serais pas étonné qu'ils parviennent à trouver un compromis pour sauver les meubles.

— Aucune chance que se produise un aléa de ce genre, car contrairement à ce que vous affirmez à propos des loups, ces requins-là se dévorent bel et bien entre eux.

— Puisses-tu avoir raison ! Maintenant, je vais devoir te quitter, car mes amis m'attendent

à l'extérieur et je ne voudrais pas qu'ils s'inquiètent pour rien. À tout à l'heure !

11 – La chute d'Éden

La demi-journée était si avancée lorsque la police quitta les lieux que d'un commun accord, le groupe des cinq privilégiés admis à pénétrer dans la crypte reporta l'entrevue du matin à l'après-midi.

Tandis qu'ils regagnaient leur havre, Émile interrogea Léon :

— Qu'avez-vous fabriqué dans la pyramide pendant que nous vous attendions ?

— Je me suis entretenu avec Adam.

— À quel propos ?

— Au sujet des commanditaires de l'attaque qui le visait. Il connaît exactement tous les instigateurs de l'affaire. Mais il refuse catégoriquement de les livrer.

— Vous a-t-il dit pourquoi ?

— Il manque totalement de confiance dans nos systèmes judiciaires. Cependant, il m'a garanti qu'ils ne s'en tireront pas sans subir les conséquences de leurs actes. Et, pour répondre à votre prochaine question, il a gardé pour lui la suite qu'il a résolu de leur donner. Il m'a seulement recommandé d'écouter les informations à la radio et de consulter la presse écrite. D'après lui, en faisant preuve de perspicacité, avant longtemps, nous devrions y trouver des événements qui présenteront un rapport direct avec elle.

Marie-Hélène marchait à côté de Léon en lui tenant la main. Elle avait suivi la conversation sans dire un mot. Depuis qu'elle travaillait pour lui, elle avait appris à reconnaître ses intonations et elle discernait assez facilement, quand il travestissait la vérité dans son discours. Aussi le boniment, qu'il venait de servir à Émile, relatif au sort qu'Adam réservait aux commanditaires de son agression lui apparut clairement pour ce qu'il valait : un mensonge. Machinalement, elle réagit en exerçant une pression accrue de sa dextre, ce qui eut pour effet de lui attirer un regard étonné de Léon. Elle y plongea le sien sans un mot. Léon comprit aussitôt qu'il était percé à jour. Il se pencha à son oreille et murmura :

— Je t'expliquerai tout à l'heure.

Émile ne s'était aperçu de rien. Quand Léon s'était tourné vers Marie-Hélène, il avait songé à une facétie d'amoureux et avait pris pour argent comptant les affirmations de son ami. Il se lança dans un réquisitoire implacable contre les individus sans scrupules qui fomentaient ce genre de coup tordu et il proféra sa sentence :

— Pour des gens de cette espèce, la mort se révélerait trop douce. Je les réduirais à la misère. Je confisquerais tous leurs avoirs au profit de l'aide humanitaire. Je ne leur laisserais pas un sou vaillant. Je leur prendrais tout, jusqu'à la chemise qu'ils portent.

Il s'était emballé, en prononçant ces phrases, comme un procureur dans un tribunal. Marie-Hélène et Léon l'écoutaient avec le sourire et quand il se tut, ils applaudirent en riant. En son for intérieur, Léon constata que souvent les causes analogues provoquent les mêmes effets. De là découlait inmanquablement la proximité des propos d'Émile avec les actes d'Adam.

— Vêtu d'une robe noire, vous feriez fureur dans un prétoire, Émile, lui lança Marie-Hélène.

— Détrompez-vous, chère amie. Je suis trop pétri d'humanité pour pratiquer ce genre de métier. D'un côté, je condamnerais sans indulgence et par ailleurs, je m'apitoierais sur le sort des victimes d'une justice aveugle.

— Vos propos laissent bien transparaître les qualités de cœur qui m'ont conduit à apprécier votre compagnie, Émile, intervint Léon. Toutefois, oublions ces fâcheux événements et profitons des trois heures de disponibilité qu'ils nous octroient.

— Toi, tu nous mijotes une surprise ! s'exclama Marie-Hélène sur un ton enjoué.

— J'ai pris la liberté de réserver une table pour trois dans un restaurant réputé pour produire le nec plus ultra de la cuisine égyptienne. Dès que nous nous serons rendus présentables, je vous y emmènerai... et c'est moi qui vous invite.

— Voilà ce que j'appelle une généreuse initiative, conclut Émile.

*
**

Vers quatorze heures, les trois compères, copieusement repus, avaient rejoint le docteur El Mastri et le professeur Krameck qui les attendaient devant la pyramide. Alors qu'ils s'apprêtaient à pénétrer dans les galeries, Anouar El Mastri prit la parole :

— Mes amis, attaqua-t-il sur un ton embarrassé, après les événements de cette nuit et sous la contrainte médiatique, j'ai dû céder à une requête impérieuse. Je connais votre aversion pour les journalistes. Cependant, cette fois-ci, vous ne couperez pas à une conférence de presse.

— Je m'étonne que nous y ayons échappé jusqu'à présent, déclara Léon.

— Justement, monsieur Valentier, j'aimerais que vous montriez une exquise courtoisie envers ces messieurs. Ils ne font que pratiquer leur métier.

— Je vois ce que vous évoquez, monsieur El Mastri. Rassurez-vous, je personnifierai l'affabilité... tant que la réciprocité se vérifiera. Qu'un d'entre eux cède à la grossièreté ou qu'il devienne irrespectueux envers nous et je lâche les fauves. N'en prenez pas ombrage,

docteur. Je suis venu au monde avec ce trait de caractère et rien ni personne ne me contraindra à en changer.

— J'en prends note, monsieur Valentier. Maintenant, à moins qu'un d'entre vous désire ajouter un commentaire, nous devrions nous presser, car nous sommes attendus.

*
**

La crypte avait retrouvé sa quiétude. Les androïdes d'Adam avaient regagné leur place et rien ne permettait de suspecter les événements de la nuit précédente. Assise face à la machine humaine qui avait traversé les siècles dans l'espoir d'éviter aux terriens les erreurs fatales dans lesquelles avait sombré sa propre civilisation, la délégation autochtone se disposait à recevoir son enseignement. Adam salua ses auditeurs. Il s'abstint de revenir sur l'agitation nocturne dont il avait constitué la cible et entra directement dans le vif du sujet :

— Pour les Édenniens, la chute survint brutalement quatre cent soixante ans avant ma naissance. L'enchaînement de leurs succès technologiques, économiques et sociaux les avait infatués. Sûrs d'eux, ils ne virent rien venir. Ils baignaient pourtant dans la même fange que celle qui vous environne actuellement, mais depuis bien plus longtemps que vous. Elle était devenue leur milieu naturel. Les responsables de cet état de fait avaient œuvré de si belle façon que le peuple leur vouait une confiance aveugle. À part une poignée de citoyens courageux et clairvoyants qu'ils discréditèrent et reléguèrent au rang d'agitateurs antisociaux, nul n'aurait seulement osé envisager que le discours de salubrité publique servait uniquement à masquer des intentions et des actes criminels. C'est ainsi que les épidémies se multiplièrent, pour le plus grand profit des marchands de médicaments. Les professionnels de la santé s'y laissèrent prendre eux-mêmes, qui prescrivaient, sans trop se poser de questions, les spécialités d'un laboratoire, parce qu'un démarcheur habile leur avait fait miroiter une généreuse récompense s'ils se montraient efficaces à la vente. Un détail néanmoins aurait dû attirer l'attention des patients. Eux, que les médias abreuyaient de conseils et de recommandations sur la prophylaxie à longueur de journée, tombaient malades malgré tout. Au plus fort des épidémies alors qu'un citoyen sur quatre vidait ses intestins contre sa volonté ou se mouchait, toussait, crachait et se ruait dans les cabinets médicaux, aucun de ceux-ci n'était fermé pour cause d'affection du praticien. Mais, là encore, à la poignée d'individus qui relevèrent cette anomalie, les tenants du système firent avaler des couleuvres du genre : les médecins s'entourent d'une hygiène d'un niveau supérieur à la vôtre. Fatalement, ce qui devait advenir survint. Dans la course à la saleté la plus rentable, un laboratoire, qui ne fut jamais identifié, lâcha un nouveau virus modifié dans la nature. Cette pratique était devenue monnaie commune. Bien entendu, seule une élite infime en était informée, car ce genre de

procédés les plaçait hors la loi. Hélas ! cette firme, qui ne tentait certainement pas son coup d'essai, pécha par excès de confiance en elle. Si pressée de se remplir les poches, elle avait agi avec précipitation et avait répandu sa dernière création alors que celle-ci se trouvait dans un état de mutation inachevée. La suite constitua la tragédie qui scella le destin d'Éden. Le virus compléta son évolution dans la nature, hors de tout contrôle. L'agressivité minime à moyenne qu'il devait développer s'était muée en une vigueur d'une brutalité jamais constatée auparavant. Tout l'arsenal curatif existant s'avéra inefficace à le neutraliser. En une douzaine de semaines, quatre-vingt-quinze pour cent de la population d'Éden avait succombé. Le silence s'était abattu sur les villes. Les radios et les télévisions s'étaient tues. Toutes formes de trafics avaient cessé. Les rescapés, hagards, hébétés et très souvent isolés erraient sans but, en cherchant à comprendre ce qui leur arrivait. Comme si l'extermination des humains lui paraissait insuffisante, le virus s'attaqua également au bétail et à tous les animaux d'élevages. Personne ne parvint à déterminer le facteur qui permit la survivance d'une infime partie du peuplement d'Éden. Cependant, la providence veillait, qui avait épargné dans le nombre une poignée d'individus de grande valeur, tant par leur érudition que par l'autorité qu'ils manifestèrent pour reprendre les rênes du pouvoir. Dieu, s'il existe, connaît le courage et l'abnégation dont ils durent faire preuve pour tenter de sauver ce qui pouvait l'être. Poussés par l'instinct grégaire qui caractérise la race, les rescapés du naufrage se regroupèrent dans cinq villes réparties sur toute la planète. Toutefois avant qu'ils retrouvent la cohésion suffisante et nécessaire pour aller de l'avant, un quart de siècle s'était écoulé. Pendant ce laps de temps, la majeure partie des nouveau-nés avaient succombé au mal qui régnait désormais en maître sur Éden. Force fut donc d'admettre qu'à terme nous étions voués à disparaître. La solution s'imposa d'elle-même. Pour perdurer, nous devions partir, émigrer vers un monde neuf. Le défi s'avérait de taille, car nos ressources ne se renouvelaient plus. Heureusement, la virulence de l'agent pathogène exterminateur n'atteignait ni la faune sauvage ni la flore, ce qui constitua une de nos bouées de sauvetage. Une seconde se trouva dans Jardhin, la capitale d'une nation indépendante qui recelait le siège de la recherche spatiale de pointe, tant en matière d'exploration qu'en moyen de déplacement. Le hasard avait voulu qu'une communauté de survivant se recompose à cet endroit, sous l'autorité d'un savant doté d'une poigne et d'une volonté de fer. Malgré des convictions démocratiques profondément ancrées dans ses idées, il avait dû se résoudre à établir un régime monarchique absolu, car il ne pouvait se permettre de perdre du temps en vaines palabres. Il s'était entouré d'une milice qui faisait régner l'ordre et la sécurité. Puis, il avait rouvert des écoles pour former les ingénieurs qu'il destinait au projet d'émigration qu'il préparait. Parallèlement, toutes les personnes

titulaires d'une qualification scientifique étaient employées dans leur spécialité pour avancer dans cette direction. Enfin, à tous ceux qui n'entraient pas dans les critères requis le choix était offert entre une reconversion vers un métier où les bras manquaient ou vers la logistique de l'organisation. Les tire-au-flanc et les aigrefins étaient bannis sans pitié et expulsés de la communauté. Bien qu'il se montrât ferme et sans concessions, cet homme providentiel demeurait juste et impartial. Il avait mis au point un programme de travail dont l'aboutissement interviendrait longtemps après que lui-même aurait disparu, mais il s'y tenait et cette attitude lui valait le respect et l'admiration de ceux qui avaient trouvé refuge sous son égide. Rapidement, les comptables des ressources établirent qu'en matière de voyage spatial, celles dont ils disposaient n'autoriseraient qu'un aller simple, vers une seule destination et avec un emport assez modeste en regard du nombre de candidats au départ et de la distance à parcourir encore inconnue. Il en tira les conséquences et orienta les recherches de ses équipes vers la téléportation de la matière et des hommes.

Adam se tut. Un silence lourd régnait dans la crypte où chacun, en son for intérieur, tentait de visualiser la situation qu'il avait décrite. Devant le mutisme de ses auditeurs, il reprit la parole :

— Je constate grâce à ma perception spéciale que mon récit vous bouleverse. Selon une de vos expressions, il vous remue les tripes. Alors, essayez de vous mettre à ma place et d'éprouver les sentiments qui sont les miens à l'évocation de cette tragédie. Mais surtout, puisez dans mon histoire l'indispensable détermination dont vous devrez vous armer pour sortir de l'ornière où vous êtes engagés. Cette incitation constituera ma conclusion pour aujourd'hui. Je vous donne rendez-vous à demain. Bonsoir.

12 – Contre coup

— Monsieur Valentier, quand comptez-vous présenter des excuses à notre collègue que vous avez invectivé l'autre soir ?

La conférence de presse démarrait sous un angle que personne n'avait envisagé. Elle se déroulait dans le même hôtel qui accueillait la commission internationale pour l'exploration de la pyramide, dans une salle adjacente à celle-ci. Les cinq hôtes de la crypte, juchés sur une estrade, dominaient l'assemblée. Ils étaient assis derrière une table recouverte d'une nappe immaculée, sur laquelle chacun disposait d'un microphone. Ils se trouvaient face à une importante représentation de la presse mondiale dont un des éléments venait de poser la première question.

Le corps des journalistes paraissait vouloir faire front commun avec son membre que Léon avait brutalisé verbalement. Celui-ci ne s'attendait pas à un grief personnel. Lui-même avait déjà classé l'affaire parmi les faits divers à oublier. Néanmoins, puisqu'il était relancé sur le sujet, il contre-attaqua fermement en respectant la promesse faite au docteur El Mastri :

— J'ignore ce que vous a raconté votre collègue, pour vous envoyer ainsi en première ligne. En revanche, il bénéficiera d'un acte de contrition de ma part aussitôt qu'il aura procédé de même auprès de mademoiselle Plantier, pour s'être montré d'une grossièreté sans égale à son égard. Il devra également s'excuser devant le professeur Gensier, qui est un homme éminemment respectable, qu'il a négligé de saluer alors qu'il s'arrogeait le droit de l'importuner à une heure indue. Quand il aura satisfait à ces deux exigences, je serai disposé à m'exécuter, encore que sa conduite envers moi relève d'une forme avancée de mépris. Pour ma part, la question est close. Je vous recommande cependant de vous en tenir là à ce propos si vous désirez que cette conférence se prolonge.

Le journaliste qui l'avait interrogé affichait une grimace qui traduisait fidèlement les sentiments qu'il éprouvait envers son collègue. D'ailleurs, celui-ci, qui se dissimulait au fond de la salle derrière la foule de ses confrères, n'attendit pas que sa présence soit découverte pour s'enfuir en catimini. Il se savait grillé auprès de ses pairs, pour un long moment.

Après cette entrée en matière inopinée, le face à face adopta une tournure consensuelle. Les interrogations s'en tinrent aux événements qui s'étaient déroulés dans la pyramide et aux répercussions qu'allaient inmanquablement provoquer les révélations d'Adam. Le jeu des

questions et des réponses se prolongea durant trois heures. Lorsque le feu roulant des demandes cessa, le personnel de l'hôtel, chargé de plateaux, envahit la salle et offrit des rafraîchissements à tous les participants, ce qui les maintint sur place jusqu'en fin de matinée.

Sur le chemin du retour vers leur havre de paix, Léon déposa Émile au village de baraquements, où il espérait acquérir un exemplaire des grands quotidiens internationaux. Pour la première fois depuis le petit déjeuner, il se retrouvait seul avec Marie-Hélène. Devant le camping-car, il coupa le contact de son véhicule et se tourna vers elle avec l'intention de l'embrasser. Elle s'y prêta volontiers, puis sans transition revint sur les événements de la veille :

— Tu me dois toujours une explication à propos de la fable que tu as servie à Émile hier matin.

Léon tomba des nues. Depuis vingt-quatre heures, il avait abordé tellement de sujets différents qu'il ne savait plus de quoi elle lui parlait.

— Veux-tu me la rappeler ? Je crains d'en avoir oublié la teneur.

— Tu as affirmé qu'Adam avait gardé pour lui les sanctions qu'il entendait appliquer aux responsables de son agression.

Léon l'interrompit :

— Adam m'a fait promettre de ne rien dire. Je me suis refusé à trahir sa confiance. En revanche, du fait de la nature du châtement qu'il leur a réservé, je suis sincèrement convaincu que la presse nous apportera des échos de ses répercussions.

— Puisque la parole donnée t'interdit de parler, je n'ai plus qu'à lire les journaux et à me montrer perspicace.

— Pas tout à fait, ma chérie. Sans le savoir, Émile t'a fourni la réponse à la question au cours de son réquisitoire, alors que nous revenions ici.

Interloquée, Marie-Hélène le regarda, bouche bée. Ses yeux exprimaient sa surprise. Elle réfléchit un court instant, puis s'interrogea pour s'assurer qu'elle avait bien saisi l'évocation glissée dans l'affirmation de Léon :

— Dois-je comprendre qu'il les a réduits à la misère ?

— Moi je ne dis rien, j'ai promis.

— Même à moi !

— *Secret de deux, secret de dieu, secret de trois, secret de tous*, cita Léon.

— C'est agaçant, mais tu as raison. Je t'aime.

Léon lui donna un long baiser auquel elle répondit avec ardeur. Ils s'apprêtaient à quitter leur véhicule quand Émile apparut dans le rétroviseur de celui-ci :

— Tu vas pouvoir lire les journaux, la taquina Léon. Voilà Émile qui revient.

*
**

Outre la presse du jour, Émile avait acheté des plats cuisinés, car l'emploi du temps de la matinée n'avait pas permis à la maîtresse de maison d'assurer le couvert de midi. Les bras chargés d'un pain long, d'un sac où il avait rangé les boîtes dans lesquelles étaient répartis les composants d'un couscous royal, d'un carton de pâtisseries et des journaux qu'il avait trouvés, il avançait avec prudence pour ne rien perdre en route. Léon se précipita à sa rencontre afin de l'alléger d'une partie de ses colis, tout en se gaussant gentiment :

— Pourquoi ne pas nous avoir avertis que vous aviez décidé d'acheter le magasin ? Nous serions restés avec vous pour vous aider.

— Moquez-vous, espèce de malandrin ! Vous serez le premier à vous régaler de mes emplettes.

Léon avait entrouvert le sac. Au vu de son contenu, il s'exclama, toujours sur le ton de la plaisanterie :

— Mille pardons, honorable maître. Grâce à votre présence d'esprit, ce ne sera pas aujourd'hui que nous mourrons de faim.

Marie-Hélène intervint. Elle débarrassa le professeur de son pain et de son carton de pâtisseries en tançant affectueusement son compagnon :

— Au lieu de bêtifier, offre-lui donc un apéritif bien frais. Il le mérite amplement.

Léon persista dans l'attitude qu'il avait adoptée et répondit sur le mode serviteur soumis :

— Tout de suite, maîtresse-sahib.

Il se précipita dans le camping-car, à la recherche d'une boisson digne de son ami, tandis qu'Émile et Marie-Hélène s'esclaffaient. Il revint, nanti d'un plateau garni de trois verres, d'une carafe d'eau où s'entrechoquaient des glaçons et d'une bouteille d'anisette. Il servit Émile, puis Marie-Hélène, avant de s'asseoir à leurs côtés. Quand il se fut installé, Émile se leva et porta un toast d'un air soudain grave :

— Trinquons au courage, à l'abnégation et à la constance d'Adam. Par sa bravoure, il a certainement sauvé notre civilisation. Prions pour que les gouvernements du monde mesurent, à sa juste valeur, l'intérêt de son intervention, et qu'ils trouvent un moyen de lui exprimer leur gratitude.

— À Adam ! répondirent en chœur Léon et Marie-Hélène.

Dans un silence recueilli, chacun trempa ses lèvres dans le breuvage rafraîchissant. Puis Marie-Hélène les abandonna un instant pour aller préparer les couverts et transvaser le couscous dans un plat de service. Tandis qu'elle s'affairait, les hommes s'emparèrent des

journaux et commencèrent à inventorier leurs contenus. Tout à coup, Émile s'exclama :

— Adam avait raison ! Écoutez ce que relate la gazette des émirats : *coup de théâtre à Dubayy. Tôt ce matin, une employée a trouvé le président directeur général de l'entreprise numéro un de l'industrie pharmaceutique mondiale mort dans son bureau situé au quatre-vingt-seizième étage de la tour des consortiums. D'après les premiers éléments de l'enquête, il se serait tiré une balle dans la tête. Avant d'accomplir l'irréparable, monsieur X. a écrit une longue lettre dans laquelle il explique que son geste est destiné à lui éviter la honte de sa complète faillite financière personnelle.*

Léon avait prêté une oreille attentive à son ami. Il avait compris que l'acte désespéré commis par cet individu découlait de la sanction imposée par Adam. La disparition d'un homme, fût-il un être abject, ne le réjouissait pas. À ses yeux, celui-ci se serait grandi en affrontant l'adversité, car selon lui, dans ces circonstances, le suicide constitue le dernier refuge des pleutres.

— Vous avez vu juste hier matin, Émile, quand vous affirmiez que la mort s'avérerait trop douce pour les responsables de la situation dans laquelle se trouve notre monde. Eux-mêmes paraissent la préférer à la ruine. Je gage que d'autres manifestations de ce genre se produiront à travers la planète, dans les prochains jours.

Marie-Hélène revint à cet instant. Leurs mines préoccupées l'alarmèrent :

— Vous avez l'air singulièrement graves, tous les deux. Qu'est-ce qui vous tracasse ?

Pour toute réponse, Émile lui tendit le quotidien en pointant l'article révélateur. Elle s'en saisit et prit connaissance du fait divers.

— Je vous concède qu'il n'y a pas de quoi pavoiser. Néanmoins, cette fois-ci il n'a mis que sa propre vie en danger. Si tous ses complices agissent de même, nous devons nous attendre à une hécatombe d'empoisonneurs. Mais, après tout, ne récoltent-ils pas ce qu'ils ont semé ?

Émile l'avait observé durant sa lecture, puis pendant son commentaire. Le ton glacial et détaché qu'elle avait employé l'avait surpris. Il lui confia son ressenti :

— Chère Marie-Hélène, si je ne vous connaissais pas, je m'interrogerais sur l'essence de votre caractère. L'espace d'un instant, je me suis senti confronté à une incarnation de la justice dans toute sa froide sévérité.

— Vraiment, Émile ?

— Assurément... sans vouloir vous blesser, naturellement.

— Au contraire, Émile, votre franchise m'honore. Je tiens ce trait de ma personnalité de l'éducation rigide que je dois à mes parents. Ils sanctionnaient toutes fautes avec intransigeance. Longtemps, cette façon de vivre a constitué ma normalité. Elle demeure

incrustée dans les tréfonds de mon être et transparaît lorsque des émotions de ce genre me rappellent cette période de ma vie.

— En tout cas, j'espère que cet évènement ne vous aura pas coupé l'appétit. Quant à moi, je sens de taille à dévorer un bœuf.

Le suicide de monsieur X. s'avéra le premier d'une série qui en compta une douzaine. Durant les semaines qui suivirent, acculée financièrement par le châtiment que leur avait infligé Adam et simultanément confrontée aux conséquences judiciaires de leurs agissements coupables, la majorité de ses complices adopta la même conduite que lui. Deux ou trois disparurent dans la nature. Personne ne découvrit s'ils s'étaient exilés ou s'ils avaient subi les retombées de la rancœur qu'ils avaient suscitée. Enfin, parmi les responsables d'entreprises qui n'avaient pas pris part au complot contre Adam, beaucoup se virent démis de leurs fonctions et emprisonnés.

Évidemment, les places boursières ressentirent durement le contrecoup de ces évènements. La cote des industries décapitées par la purge des empoisonneurs s'effondra. Ce phénomène, comme un prolongement logique de la punition des coupables, provoqua la ruine des nombreux actionnaires qui avaient outrageusement bénéficié des dispositifs délictueux mis en œuvre par leurs directions. Lorsque finalement la tempête cessa, le système se restructura avec des hommes nouveaux à sa tête et sous la surveillance attentive des gouvernements concernés.

*

* *

Vers quatorze heures, assidu, le groupe des cinq s'installait dans la crypte pour écouter la suite du récit de leur hôte. Celui-ci les salua ainsi que tous ses auditeurs à travers le monde et entama son discours par une parenthèse :

— Avant de poursuivre la narration des évènements survenus sur Éden, permettez-moi une digression. Je dois vous mettre en garde contre une seconde menace qui commence à poindre dans les nations les plus avancées en matière de technologie. Je veux parler de l'intelligence artificielle, qui ne s'avère pas dangereuse en elle-même, mais qui le deviendra si vous en usez de manière inconsidérée. Je pressens l'étonnement, voire l'irritation soulevée par mes propos. Je les comprends d'autant plus facilement que jusqu'ici, à quelques exceptions près, elle se révèle bénéfique à tous points de vue. Cependant, vous avez déjà entrepris d'asservir l'homme à la froide logique de machines que vous avez érigées au rang de juge et de jurés. Certes, elles n'ont pas encore acquis le rôle de bourreau, mais, patience, continuez sur votre lancée et elles l'obtiendront. Vous vous trouvez, dans ce domaine, dans le même contexte qui a prévalu au désastre pharmaceutique. Les motifs qui ont justifié cette situation s'avéraient légitimes.

Hélas ! Rapidement, ses instigateurs se sont avisés de l'aspect financier rentable de l'opération et le rapace qui sommeillait en eux s'est réveillé. Vous avez certainement compris que je parle précisément des radars automatiques qui jalonnent le bord de vos voies de communication et j'entends déjà les protestations de bonne foi de ceux qui ont présidé à leur apparition. Mais, dans ce cas, comment justifient-ils le fait d'en avoir concédé la gestion à des groupes d'intérêts privés, alors que la sécurité routière relève souverainement de la responsabilité des états ? La véritable et unique réponse réside dans ces trois mots : rentabilité, bénéfices, profits. La forfaiture s'y ajoute, quand les marchés sont attribués à des entreprises créées spécialement à cet effet, par des membres de la famille ou des amis des adjudicateurs. Mais laissons là ce sujet spécifique et revenons aux généralités. Fréquemment, vous utilisez des machines qui usent de techniques de pointe. La plupart d'entre vous se sont formés à un métier qui leur a procuré les connaissances nécessaires à pallier les insuffisances de leur outil de travail. Toutefois, celui-ci se perfectionne de jour en jour et dans un avenir proche, doté de l'intelligence artificielle, il apprendra de ses erreurs et se passera de vos manipulations. Tout le monde salue cet avènement comme une avancée extraordinaire et s'émerveille des perspectives immenses qu'il permet d'entrevoir. Mais, cherchez à anticiper les conséquences de cette percée technique pour les collectivités sur le long terme et posez-vous les questions appropriées. Abstraction faite de son aspect pécuniaire, à qui cette évolution profitera-t-elle ? Je soutiendrais, en dernière analyse, qu'elle présidera à l'anarchie sociale et au délitement de votre civilisation. Pourquoi ? me direz-vous. Réfléchissez ! Vos dirigeants affirment que l'avènement de nouvelles technologies induira la création de spécialités qui compenseront la disparition des emplois provoquée par celles-ci. C'est une demi-vérité. Néanmoins, pour acquérir ces métiers, de longues et coûteuses études s'avéreront nécessaires. Seule, une élite restreinte possédera les moyens financiers et les aptitudes intellectuelles qui l'autoriseront à y accéder. Le reste de l'effectif demeurera sur la touche, car votre planète se trouve déjà en surpopulation ; en témoignent les millions de personnes qui ne mangent pas à leur faim et vivent dans le dénuement, ainsi que le nombre croissant d'inactifs que génère le système existant dans les pays riches. Lorsqu'à force d'automatisation, les tenants du développement technologique à outrance seront parvenus à réduire au strict minimum la quantité d'humains nécessaire au fonctionnement des usines, qui achètera les produits qui en sortiront et avec quel argent ? Dans les états qui possèdent un dispositif de protection sociale, la demande sera multipliée dans des proportions si importantes que leur financement deviendra impossible. Dès lors, avec d'un côté une minorité nantie et par ailleurs des masses populaires affamées et démunies, comment évoluera la situation selon vous ? D'autre part, essayer d'entrevoir ce qui

arriverait si pour une raison fortuite, une tempête magnétique par exemple, l'ensemble de vos outils informatiques tombait irrémédiablement en panne. Je suis convaincu que le chaos régnerait rapidement, car non seulement les entreprises et les institutions civiles manqueraient de personnel pour pallier cette carence, mais de plus, celui qui existe s'avérerait incapable d'exécuter manuellement les tâches qu'il confiait aux machines.

Adam se tut. Il s'attendait à subir un flot de questions, à entendre quantité d'objections, mais rien ne vint. Comme si son discours avait anesthésié ses auditeurs, le silence s'installa dans la crypte. Alors, il reprit la parole :

— Loin de moi, l'idée de m'ériger en juge ou en censeur de votre monde. Mon propos vise uniquement à provoquer une réflexion en profondeur de votre part. Votre civilisation ne prospérera avec sérénité et dans la sécurité qu'à cette condition. Analysez vos perspectives d'évolution. Comparez-la à une partie d'échecs où chaque mouvement entraîne des conséquences que vous devez vous efforcer de prévoir. Mais, surtout, ne vous précipitez pas. Prenez le temps et n'avancez qu'à coup sûr. Je vous ai souvent entendu dire que le progrès ne vaut que si tout le monde en profite. Force m'est de constater qu'actuellement, vous vous situez très loin du compte en ce domaine. Cessez de mesurer uniquement en devises la réussite d'un projet commun. Certes, elles entrent dans sa composition, mais elles doivent y côtoyer le bien-être et le confort de tous, sans exclusions.

Adam marqua une seconde pause et observa les cinq auditeurs qui se trouvaient à côté de lui. Ils paraissaient plongés dans une méditation si intense qu'ils ne s'étaient pas avisés du silence soudain. Le professeur Krameck réagit le premier et s'institua porte-parole de ses compagnons :

— L'expérience vient de prouver que nous devons prendre vos mises en garde au sérieux. Je suis intimement convaincu que celle-ci vaut que nous lui consacrons toute notre attention. Le mutisme qui perdure depuis que vous avez cessé de parler démontre que la réflexion est amorcée. Je suggère donc que nous en restions là pour aujourd'hui.

— Si tout le monde s'accorde sur votre proposition, je n'y vois aucun inconvénient.

13 – Vague à l'âme

La séance de l'après-midi s'était avérée assez courte, si bien que, vers seize heures trente, chacun avait pu retourner à ses occupations. Marie-Hélène avait regagné le camping-car en compagnie de Léon et d'Émile. Ils avaient marché en silence. Ils demeuraient dans l'état méditatif où les avait plongés l'avertissement d'Adam et parvinrent à leur destination avant d'en être sortis. Marie-Hélène se retira dans la chambre qu'elle partageait avec Léon, Émile s'affala sur un transat, à l'ombre de l'auvent du véhicule et Léon s'affaira dans la cuisine, pour apprêter des rafraîchissements. Mais, il s'exécutait sans entrain, comme si un sujet grave accaparait ses pensées. Il se sentait soudain inquiet du futur sombre qu'il avait entrevu à travers les propos d'Adam.

Lorsqu'il eut servi les cocktails de jus de fruits qu'il avait préparés, il imita Émile et s'effondra à son tour dans un fauteuil à l'ombre. Son voisin était immergé si profondément dans sa réflexion, qu'il n'osa pas le déranger et il s'enferma dans sa propre méditation. Un quart d'heure s'était écoulé quand il réalisa que Marie-Hélène n'était pas reparue. Il s' alarma et se rendit à la porte de la chambre pour prendre de ses nouvelles. Comme elle ne répondait pas à ses appels, il entra. Elle était assise sur le lit, prostrée. Ses coudes reposaient sur ses genoux. Son menton était appuyé sur ses poings serrés sur un mouchoir et ses yeux, si profondément beaux lorsqu'elle souriait, étaient baignés de larmes qui s'épanchaient sur ses joues, tandis qu'elle fixait la cloison de la pièce dans une posture virtuellement hypnotique.

Léon vint prendre place à côté d'elle. Il passa son bras par-dessus ses épaules et la pressa contre lui en la cajolant comme il aurait procédé pour consoler le chagrin d'une fillette. Elle se laissa aller à son étreinte en essuyant l'eau qui ruisselait des fenêtres de son âme, mais ne dit mot. Léon respecta son silence. Cependant, passé deux ou trois minutes qui durèrent infiniment, il s'inquiéta de l'attitude de sa bien-aimée, car bien que n'ayant pas conscience de l'avoir blessée en acte ou en parole, il redoutait d'avoir commis un impair.

— Pleures-tu à cause de moi? s'enquit-il en essayant de masquer sa crainte derrière une inflexion dans laquelle il mit toute la tendresse qu'il éprouvait à son égard.

Malgré la tentative de dissimulation, elle décela la préoccupation sous-jacente dans l'intonation de sa voix et de sentir tout à coup qu'un être se souciait d'elle la rasséra. Elle le fixa, comme un naufragé qui découvre une bouée de sauvetage et se refuse à la quitter des

yeux. L'instant d'avant, l'apathie triomphait d'elle, elle s'était perdue dans les brumes insondables de ses pensées moroses. Soudain, elle parut revenir à la vie, comme un nageur qui crève la surface de l'eau et respire à nouveau librement. Elle sécha ses pleurs, se moucha, plongea son regard dans le sien et réussit finalement à répondre :

— Jusqu'à présent, tu ne m'as donné que des raisons de sourire, mon chéri.

— Mais alors ! Qu'est-ce qui a motivé ce gros coup de cafard ?

— Sortons, allons marcher. La promenade me ragaillardira et j'essaierai de t'expliquer mon désarroi.

Dehors, Émile s'était perdu si loin dans ses pensées, qu'il s'était endormi. Ils passèrent à côté de lui sans bruit et machinalement, prirent la direction de la pyramide. Ils se tenaient par la main et avancèrent un moment en silence. Puis, Léon revint à la charge. Il brûlait d'apprendre ce qui avait abattu si brutalement sa bien-aimée.

— Je ne voudrais pas te brusquer, mais tu dois me parler de ce qui t'a troublé tout à l'heure.

— Ce que je vais te dire risque de te paraître idiot.

— Si ton bien-être et ton bonheur en dépendent, le ridicule n'y a pas sa place.

Elle s'arrêta, lui fit face, l'enlaça et l'embrassa avec passion. Puis, elle se confia :

— Léon, je t'aime comme je n'aurai jamais cru que je le puisse. C'est pour cette raison que j'ai cafardé. La mise en garde d'Adam m'a précipité dans une vision pessimiste de l'avenir, qui a balayé tous mes rêves. Soudain, j'ai perdu l'espoir de lendemains enchanteurs et j'ai éprouvé une immense tristesse. J'ai ressenti l'inimaginable détresse du peuple d'Éden lorsqu'il comprit qu'il touchait à sa fin. J'ai entrevu l'incommensurable gâchis dont l'humanité se rend coupable sur la Terre et j'ai craint que quoi que nous tentions pour y remédier, le désastre évité in extremis ressurgisse sous une forme différente. Grâce à l'intervention d'Adam, nous échapperons certainement à l'apocalypse pharmaceutique. Mais, ce danger à peine écarté, voilà que survient une autre menace du même ordre. Pourrons-nous l'affronter ? Nous deux, infimes, microscopiques pions dans une gigantesque partie d'échecs, y avons-nous notre place et notre rôle à jouer ?

Léon l'avait écouté sans l'interrompre. Quand elle acheva sa tirade, il se confia à son tour :

— J'ignore si c'est un effet de notre attachement réciproque, mais j'ai subi une épreuve morale identique à celle que tu viens de décrire, à cette différence, que j'aurais eu du mal à l'exprimer par des mots. Maintenant, pour répondre à tes interrogations, voici le fond de ma pensée : je me sens prêt à affronter tout ce qui se présentera, à nous créer une place dans n'importe quelle partie de n'importe quel jeu et à y tenir le rôle qui m'échoira, pourvu que tu

te trouves à mes côtés.

Léon s'interrompt. Affichant soudain la mine sérieuse qu'il adoptait pour les événements importants, il plonge son regard dans celui de Marie-Hélène et lui posa une question qui la laissa sans voix :

— Veux-tu m'épouser ?

Comme elle tardait à répondre, il se méprit et ajouta :

— À moins que l'idée te paraisse prématurée !

Marie-Hélène demeurait muette. L'émotion l'avait submergée au point qu'elle ne parvenait pas à s'exprimer. En dernier recours, ses larmes vinrent à la rescousse et inondèrent ses joues ; mais cette fois-ci, elles traduisaient son bonheur.

Pendant ce temps, Léon piaffait. Avait-il commis une erreur ? S'était-il montré trop pressé ? Il se débattait dans un imbroglio d'interrogations sans réponse, qui s'éternisait dans l'attente d'une réaction libératrice de sa bien-aimée.

Celle-ci réussit finalement à surmonter son bouleversement et lança comme un cri du cœur :

— Rien au monde ne me comblera autant de plaisir ! J'attendais cet instant depuis que je te connais. Puis, elle donna libre cours à sa joie et se jeta sur lui pour le couvrir de baisers en répétant entre chacun : oui, je veux t'épouser.

En trois mots, Léon avait chassé son trouble. Il avait redoré ses lendemains et lui avait rendu le sourire qu'elle avait égaré dans les méandres de son spleen. Enlacés, ils poursuivirent leur promenade, comme tous les amoureux, seuls au monde.

*

**

Lorsque la sonnerie du réveil les tira de leurs rêves, le lendemain de grand matin, les tourtereaux trouvèrent fort pénible de devoir s'extraire de leur couette. La courte durée de leur repos se lisait sur leurs visages. Néanmoins, ils mobilisèrent ce qu'ils avaient récupéré de vitalité, pour affronter la journée qui s'annonçait. Mais, cet effort s'avéra gourmand d'énergie et de volonté : deux éléments qu'ils avaient dépensés sans compter au cours de leurs joutes amoureuses nocturnes. Ainsi, quand ils se présentèrent dans le coin salon du camping-car, ils affichaient un manque de sommeil aussi évident qu'important.

Émile, qui avait commencé sa nuit très tôt sur le transat à l'extérieur, l'avait poursuivi sans accroc dans son lit. Il avait dormi comme un loir et s'était levé avant eux, en pleine forme. Il avait donc mis à profit son avance en préparant le petit-déjeuner pour tout le monde. Il les accueillit avec un sourire paternel et devant leurs mines défaites et leur air gêné, s'abstint de tout commentaire quant à ce qui lui était parvenu de la fougue de leurs ébats. Néanmoins,

après les avoir observés un moment, il se permit de leur prodiguer un conseil :

— Vous devriez retourner vous coucher, pour dormir — il appuya ces deux mots — une ou deux heures supplémentaires. Vous paraissez en éprouver un grand besoin et rien d'urgent, qui ne puisse être remis à plus tard, ne requiert votre présence avant la séance de dix heures. Reposez-vous. Vous avez le temps et, si nécessaire, je vous réveillerai. Je ne voudrais pas que vous vous assoupissiez dans la crypte, sous l'œil des caméras ; ce serait inconvenant.

— Émile, vous êtes un père et un ami précieux, répondit Léon, et suivi d'une Marie-Hélène somnambulique, il reprit la direction de leur lit.

À mi-chemin, il s'arrêta, se retourna et dans un éclair de lucidité, lança au vieil homme :

— Au fait ! Émile, vous allez recevoir une invitation.

— Moi ! Quand, de qui, et pourquoi ?

La série de questions se perdit dans le vide, car le couple s'était engouffré dans sa chambre. Émile demeura perplexe un instant. Il s'interrogeait sur la signification des propos de Léon, mais très vite, il renonça à en comprendre le sens. « *Tout vient à point à qui sait attendre* », cita-t-il in petto. Léon, tôt ou tard, lui fournirait l'explication.

*
* *

— Le savant qui avait pris en main la destinée de Jardhin s'avéra d'une lucidité prédestinée et d'un altruisme total. Il était convaincu que la communauté reconstituée dans Jardhin possédait des homologues dispersées sur la planète. L'idée de s'enfuir d'Éden en les abandonnant à leur sort lui paraissait inconcevable. D'autre part, le gigantisme de la tâche qu'il s'était assignée nécessitait, pour offrir le moindre espoir de réussite, que toutes les ressources humaines restantes soient mobilisées. Il prit donc des arrangements qui visaient à rechercher des collectivités de survivants et à les contacter pour obtenir leur concours à la réalisation de son projet, dans la mesure des moyens dont elles disposaient. Entrer en rapport avec les foyers de rescapés existants se révéla une entreprise rapide et facile, grâce aux ondes radio, attendu qu'eux-mêmes s'étaient lancés dans une démarche identique. C'est à ce moment-là qu'apparut vraiment l'ampleur du désastre. Seules quatre communautés donnèrent signe de vie. Chacune procéda à un recensement. Les habitants de Jardhin compris, l'effectif qui demeurait sur Éden affleurait les cent mille individus. Cette population s'amenuisait, car un quart de siècle après la catastrophe six enfants sur dix succombaient encore dans leurs premiers jours, sans que les chercheurs, qui étaient préposés à cette tâche, parviennent à isoler le facteur d'immunité qui protégeait les survivants. Une course impitoyable contre la mort était donc lancée, dont l'enjeu consistait en une alternative : assurer la pérennité de la race en quittant la planète ou rester sur place et la regarder s'étioler, avant qu'elle disparaisse.

La voix d'Adam s'était brisée à l'évocation des faits précédents. Il marqua une pause pour retrouver la sérénité de ton indispensable à une narration limpide. Puis, il poursuivit son exposé :

— Je prie mes auditeurs d'excuser mon silence soudain. Bien que ces évènements remontent à trente cinq mille de vos années, ils meurtrissent ma mémoire et poussent ma sensibilité dans ses retranchements. Leur évocation me serre le cœur qu'ils m'ont ôté. Mais, reprenons : les cinq communautés se mirent au travail avec ardeur. Le temps s'écoula. Les générations se succédèrent. À Jardhin, l'initiateur de la tâche avait transmis le flambeau à son descendant qui procéda de même. De père en fils, la direction de la ville demeura entre les mains d'une seule famille. Nous pourrions affirmer qu'une dynastie s'était constituée. Pour le bonheur des citoyens de la collectivité, tous ses souverains avaient hérité des qualités de leur ascendant et gouvernaient dans un esprit inchangé. Dans le domaine de la téléportation, des avancées significatives avaient eu lieu, qui permettaient d'entrevoir le bout du tunnel. C'est à ce moment-là que je vins au jour et que naquit Lucifer, le fils du dirigeant de la communauté. Nous grandîmes ensemble, fréquentâmes la même école et partageâmes nos jeux d'enfants. Hélas ! tout le monde s'avisa rapidement que le dernier rejeton de la dynastie tournait le dos aux valeurs de ses aïeux. Il se montrait méchant, jaloux et vindicatif. La société commença à appréhender l'instant où il accéderait au pouvoir. Nous arrivions tout juste à l'âge de quinze ans. Son père lui-même s'alarmait de la mauvaise réputation de son fils. Toutefois, il gardait un espoir ténu qu'il s'assagirait en vieillissant et mettait en œuvre toutes les stratégies imaginables pour atteindre ce résultat. Nous étions parvenus à ce point de nos vies lorsqu'un matin, le professeur Gabrel, chargé d'évaluer le potentiel des planètes que ses collègues déclaraient propres à nous accueillir, vint énoncer son verdict devant le puissant personnage : *« Monsieur le gouverneur, au vu des impératifs de temps et de moyens auxquels nous sommes soumis, deux destinations demeurent à notre portée. La première, que nous avons nommée la Terre, par référence à l'expression "terre d'asile", se trouve à une vingtaine d'années-lumière d'Éden. Elle paraît parfaitement adaptée à nos besoins. Néanmoins, un embryon de civilisation s'y développe actuellement. Pour cette raison, je suggère qu'elle reste notre ultime recours en cas d'urgence. La seconde, que par analogie à la première nous avons appelée Asile, se situe dans un secteur diamétralement opposé à son homologue et à une cinquantaine d'années-lumière. Elle rentre parfaitement dans les critères de notre recherche. À condition de pouvoir l'atteindre, nous pourrions nous y installer comme chez nous. »*

« Qu'est-ce qui pourrait nous empêcher de nous rendre jusque là? » s'enquit le gouverneur.

« Le temps, monsieur. Une dizaine d'années s'avéreront nécessaires pour la mise au point de la téléportation. Ajoutez à ce délai la durée du transport pour l'acheminement du terminal sur la planète que nous aurons choisie et vous obtenez trente années dans un cas et soixante dans le second. Or, la communauté de Sarman vient d'annoncer plusieurs décès d'individus qui étaient immunisés jusqu'à présent. Ce fait tendrait à démontrer que le virus a muté une nouvelle fois et qu'à brève échéance il ne laissera personne derrière lui. »

— Le gouverneur tira les conséquences des informations précédentes. Il ordonna que toutes les ressources techniques disponibles soient allouées au développement de la téléportation, afin d'en accélérer l'aboutissement. Malheureusement, faute de composants électroniques adaptés, les ingénieurs achoppaient sur la conception du supercalculateur indispensable à l'achèvement de l'entreprise. Ils se tournèrent alors vers la biocybernétique et eurent l'idée d'utiliser un cerveau humain pour pallier les carences de leurs matériaux synthétiques. La suggestion révolta le gouverneur qui s'y opposa avec véhémence, oublieux de la menace que la dernière mutation du virus faisait peser sur la communauté. Mais, il se trouvait à un âge avancé et la violence des sentiments, qu'avait éveillés en lui la proposition de ses savants, le terrassa. Il décéda dans les jours qui suivirent et son fils lui succéda. Dès lors, les événements s'accéléchèrent, car le nouveau patron ne s'encombrait pas de considérations éthiques et donna son feu vert aux ingénieurs. Je vous ai déjà raconté comment et pourquoi je me suis retrouvé à la place qui est encore la mienne aujourd'hui. Je n'y reviendrai donc pas. Cependant, la menace devint pressante. La communauté de Sarman ne répondait plus aux appels qui lui étaient adressés, ce qui laissait craindre le pire quant à son sort. Lorsque des décès suspects survinrent dans une seconde collectivité, la panique s'empara des survivants et des émeutes se déclenchèrent. Désormais, l'alternative s'était simplifiée : partir vite ou périr. L'urgence imposa le choix de la Terre ; vous connaissez la suite.

14 – Fin de non recevoir

Adam était parvenu au terme de son récit. Les entretiens qu'il avait accordés aux terriens avaient consisté jusque là, en une suite de monologues durant lesquels la curiosité et la soif de savoir avaient maintenu ses auditeurs dans un mutisme attentif et respectueux. Maintenant qu'il avait achevé la narration de sa chronique, il se préparait à répondre au déferlement des questions que ceux-ci s'étaient retenus de poser pour éviter de l'interrompre.

De leur côté, les instances scientifiques internationales brûlaient de l'interroger. Dans cette optique, elles avaient constitué deux groupes d'intérêts différents. Dans le premier se retrouvaient tous les spécialistes qui considéraient Adam comme une mine inépuisable de vérités historiques. N'avait-il pas traversé les millénaires ? Pour eux, il devait être en mesure d'éclaircir la plupart des énigmes du passé, car selon ses affirmations, il en avait été témoin.

Le second réunissait les savants pour lesquels la technologie et sa mise en œuvre technique primaient toutes les autres matières. Ils escomptaient que l'hôte de la crypte leur fournisse des informations propres à les guider, voire aptes à accélérer les progrès de la recherche dans les domaines qui les concernaient.

Le groupe admis dans la pyramide demeurait inchangé. Le professeur Gensier avec son ami Ladislav Krameck et le docteur El Mastri s'étaient tout naturellement institués porte-parole des historiens. Léon et Marie-Hélène, en situation de neutralité par rapport aux entités scientifiques, tenaient le rôle du candide. Quant aux autorités en matière de technologie, elles devaient se contenter de la liaison vidéo pour participer aux débats.

La session de l'après-midi promettait donc de se parer des allures d'une conférence de presse où les savants auraient supplanté les journalistes et dont Adam constituerait le point focal vers lequel convergeraient toutes les questions.

D'accord avec ses collègues, le professeur Gensier prit la parole :

— Vous nous avez éclairés sur vos origines et sur les raisons de votre présence sur notre planète. Votre récit a bouleversé beaucoup de nos croyances, mais il nous a permis d'entamer le redressement d'une situation dont nous n'avions pas mesuré la gravité. Nous sommes devenus vos débiteurs pour cet inestimable service et je crains que nous le restions à jamais. Maintenant que ce danger est écarté et que vous avez attiré notre attention sur ceux, qui dans un futur éloigné pourraient constituer une menace, nous aimerions, si vous n'y voyez aucune

objection, que vous éclaircissiez les zones d'ombre de notre histoire.

Adam avait pressenti la formulation d'une demande de ce genre. Dans cette hypothèse, il avait évalué les avantages et les inconvénients que ces informations apporteraient à ceux qui les recueilleraient et avait préparé une réponse qui, à défaut de salive, allait faire couler beaucoup d'encre. Il opposa une fin de non-recevoir aux questions plus précises qui devaient logiquement suivre le préambule du professeur Gensier, en prenant la parole incontinent :

— Mesdames et messieurs, je trouve naturel que le passé de votre monde vous intéresse et je comprends parfaitement ce que vous attendez de moi. Le fait que vous me consultiez tend à démontrer que vous m'accordez le statut de maître, au sens de : celui qui détient la connaissance. Cependant, votre attitude caractérise tout à fait votre propension à adopter systématiquement la solution de facilité. Selon l'expérience que j'ai accumulée depuis que la volonté d'un tyran m'a placé ici, celle-ci engendre dans un premier temps l'euphorie de la révélation. Puis, survient l'ennui, quand l'extraordinaire devient familier. Enfin apparaît le désintérêt voire le dégoût tandis que le chercheur se rend compte qu'il ne lui reste rien à découvrir. Alors, le désœuvrement et la paresse s'installent et dès lors, la décadence se profile. Lequel d'entre vous, passé l'instant d'intense satisfaction que procure l'aboutissement d'un projet ardu ou la résolution d'un problème complexe, ne s'est jamais senti frustré en se trouvant confronté ensuite à une tâche qui lui paraît dérisoire en regard de ce qu'il vient d'accomplir? La sagesse de vos anciens disait : « *Le maître apparaît lorsque l'élève est prêt* ». Je suis au regret de vous informer qu'en tant qu'élève, l'humanité est loin d'avoir acquis la vertu qui lui permettrait d'accéder à ces connaissances. Chacune des nations qui composent votre monde a, pour des motifs qui lui appartiennent, accommodé son histoire à la sauce qui l'arrangeait, selon son environnement politique ou religieux. Un de vos proverbes affirme que : « toutes vérités ne sont pas bonnes à dire ». Il s'applique merveilleusement à votre situation présente. En apportant des réponses aux énigmes de votre passé, je vous ôterai le sel de la vie, je détruirai la part du rêve, tout cet imaginaire qui pour beaucoup d'entre vous constitue une raison d'espérer un avenir sinon radieux, du moins adouci. De plus, le contenu de mes révélations risquerait d'entraîner des conflits ou des soulèvements qui conduiraient inmanquablement à la ruine et au massacre de populations innocentes. Vous êtes assez doués pour créer ce genre de contexte sans que je doive vous procurer des motifs de vous y adonner. Je conçois votre déception. Toutefois, avant que déferle le tollé de protestations que je sens poindre, méditez mes propos dans le calme et la sérénité. En dernière analyse, vous admettrez que j'ai raison.

Le silence succéda à la parole d'Adam. Les trois savants de l'assistance demeuraient

médusés. Leur orgueil venait d'encaisser un rude coup. Néanmoins, leur intelligence, d'un niveau supérieur, leur permit de surmonter l'irritation du premier instant et de contenir toutes réactions à chaud.

Léon compatissait à leur douleur, mais parallèlement, il affichait un discret rictus moqueur qui trahissait sa pensée ; traduisez : voilà un coup de pied au cul qui n'est pas perdu pour tout le monde. Marie-Hélène, quant à elle, avait parfaitement saisi le sens de la démonstration d'Adam et elle l'approuvait sans réserve.

Le silence s'éternisait, quand le docteur El Mastri, qui s'était empourpré, ouvrit la bouche en pointant un index accusateur vers Adam. Celui-ci le devança sur le ton aimable et serein auquel il avait habitué ses auditeurs :

— Une question monsieur El Mastri !

L'interpellé, désarmé, laissa retomber son bras :

— Non, je me rends compte à présent que vous avez certainement raison. Nous devons réfléchir avant de foncer tête baissée.

Le bip de la vidéo signala une demande de parole. Adam acquiesça et son interlocuteur apparut sur l'écran. Il se présenta :

— Professeur Jérémie Cliffersen, de l'institut technologique de New York.

— Je vous écoute, professeur.

— Vous refusez d'éclairer les zones d'ombre de notre passé. J'ai suivi le raisonnement par lequel vous justifiez votre position. À mon sens, il est tout à fait fondé, encore que sur un ou deux points précis, je trouverais à discuter. Toutefois, les thèmes d'histoire me laissent assez indifférent. Je leur préfère la technique et la technologie. Vous paraissez au fait de notre avancement dans ces domaines. Vous devez donc être informé que nous commençons à nous intéresser à la téléportation. De votre côté, vous l'avez maîtrisée. Voudriez-vous nous aider à évoluer dans cette discipline ?

— Le progrès en matière scientifique ne devient accessible à un peuple que lorsqu'il a atteint un niveau de probité et d'altruisme qui le conduisent à adopter une philosophie et un comportement éminemment pacifique, répondit Adam.

Il garda le silence une dizaine de secondes, comme s'il désirait que chacun s'imprègne de ses paroles. Puis, il enchaîna :

— Je n'ai pas inventé la phrase que je viens de citer. Mes maîtres me l'ont enseignée quand je fréquentais les écoles d'Éden. Ils affirmaient qu'elle ne provenait pas du verbiage d'un moralisateur, mais qu'elle constituait une des grandes lois de l'équilibre naturel. Pour qu'aucun malentendu ne subsiste, permettez-moi de vous en expliquer le sens en prenant un

exemple concret : trois tribus de chasseurs vivent dans une jungle. La concorde règne entre elles. Leur arsenal, composé d'arcs et de lances, ne leur sert qu'à se procurer de la nourriture. Dans le but de faciliter l'exercice de son art, un individu venu du ciel et rempli d'intentions louables, offre des armes à feu à une des trois. Si l'altruisme et l'esprit fraternel sont bien établis, la tribu concernée partagera ce cadeau avec ses voisins et ils poursuivront leur cohabitation paisible. Nous pourrions affirmer que cette population a atteint la maturité nécessaire pour accéder à une avancée technique. Au contraire, si l'égoïsme et le désir de dominer constituent la mentalité collective, le clan qui a bénéficié des largesses de l'étranger usera de l'avantage qu'elles lui confèrent pour tenter d'asservir ceux qui ne jouissent pas du même acquis. Dans ce genre de cas, les meilleures intentions du monde feront fiasco, car elles s'adressent à une civilisation d'un niveau d'évolution philosophique insuffisant. Pour ce qui concerne les nations de votre vingt et unième siècle, elles se montrent encore beaucoup trop belliqueuses à l'égard de leurs voisins d'ici bas, pour qu'elles puissent espérer accéder avant longtemps à des ailleurs, éloignés de votre système solaire. Les risques s'avèreraient trop importants, pour les peuples de l'espace d'un degré technique moindre par rapport au vôtre et pour vous-mêmes, si par mégarde vous vous en preniez à plus fort que vous. Quoi qu'il en soit, je me vois dans l'impossibilité de satisfaire à votre demande, pour deux raisons majeures. La première découle de ce que je viens d'expliquer. Tant que vous ne vous serez pas assagis et que sur cette planète le progrès ne profitera qu'à une minorité, vous devez vous attendre à stagner au niveau que vous avez atteint. La seconde résulte du fait de l'incompatibilité de nos technologies ; la vôtre est basée sur l'électricité et la mienne sur l'énergie tellurique. Je dois avouer que je m'avèrerais incapable de procéder à la transposition de l'une dans l'autre. Vous devez donc admettre qu'aucune collaboration ne peut avoir lieu entre nous. Lorsque j'ai décidé de perdurer, je me suis fixé un but très clair : éviter que les descendants de mon peuple d'origine renouvellent les erreurs qui l'ont conduit au désastre. Je m'interdis d'aller au-delà.

La fermeté de cette dernière affirmation mit fin à l'entretien. Déçus et amers, les scientifiques se retirèrent. Léon et Marie-Hélène demeurèrent seuls dans la crypte. Ils se tenaient par la main et se dévisageaient. Leurs yeux parlaient pour eux. Quand au terme de longues minutes d'un dialogue muet, ils revinrent sur terre, Marie-Hélène s'adressa à Adam :

— Qu'allez-vous devenir, maintenant que vous avez achevé la mission que vous vous étiez attribuée ?

— Après une réflexion très poussée, je me suis résolu à disparaître. Ma douce amie me manque terriblement, surtout depuis que je vous vois tous les deux. Pour moi, le moment d'aller la rejoindre approche.

Léon prit alors la parole. Il s'exprimait au nom du couple qu'il formait avec Marie-Hélène :

— Nous ressentons vivement ce que tu viens de formuler. De ce fait, nous comprenons ta décision, même si nous aimerions beaucoup que tu continues à nous parler de ce que tu as vécu. Nous éprouverons le sentiment d'une perte irréparable si tu nous quittes, mais nous respectons ta volonté. Adam, le monde nous paraîtra bien vide et la vie tellement insipide lorsque tu seras parti !

Sa voix, chargée d'une tendresse qu'il ne cherchait pas à dissimuler, s'était brisée tandis que deux larmes roulaient sur les joues de Marie-Hélène.

— Mes amis, mes tortionnaires m'ont ôté la faculté de pleurer. Cependant, ce que vous venez d'affirmer me bouleverse et me prouve que mon choix s'avéra le bon quand j'ai décidé de perdurer. Tant que des individus comme vous existeront, l'humanité conservera une chance de se sortir des ornières dans lesquelles elle se complaît à se vautrer. Je me libérerai de ma prison de métal en ayant éprouvé le sentiment ultime et incomparable d'avoir compté pour deux êtres sensibles. Vous m'avez offert le plus merveilleux cadeau qui se puisse, vu nos situations respectives. Je vous en garderai une reconnaissance éternelle.

Un silence lourd d'émotions régna un instant dans la crypte. D'une voix qui trahissait une appréhension certaine, Marie-Hélène le rompit :

— Quand prévois-tu de nous quitter ?

— Je ne me suis pas fixé de délai. Tout ce que je peux vous promettre, c'est que le moment venu je vous appellerai pour vous dire adieux... à vous et à vous seuls.

— Je ne voudrais pas paraître terre à terre, reprit Léon, mais je détesterais voir les vautours dépecer ta carcasse. Comment comptes-tu disparaître et pourrons-nous t'assister d'une quelconque manière ?

— La meilleure façon de m'aider consiste, de votre part, à garder le secret de ma décision. Quant au reste, j'ai déjà tout mis au point et tout est programmé. J'userai d'une procédure identique à celle que j'ai employée pour punir les gens qui m'ont condamné. Je me téléporterai sur Éden, avec tous les éléments qui se rattachent à moi. Comme le terminal de ma planète n'existe plus, mes molécules se disperseront dans l'immensité cosmique. La pyramide conservera son intégrité et les cavités où se logeaient mes constituants demeureront, avec le souvenir que je laisserai dans l'histoire de votre monde, les seules traces de mon passage sur la Terre.

— Nous honorerons ta mémoire tant que nous vivrons, conclut Marie-Hélène.

15 – Émile

Lorsque les amoureux regagnèrent leur havre, ils y retrouvèrent le professeur Gensier.

Celui-ci paraissait las. Sa bonhomie s'était enfuie avec ses espoirs déçus et son âge l'avait rattrapé. À cet instant, Marie-Hélène découvrit le vieillard qui se terrait sous la façade du savant alerte.

Il s'était servi un grand verre de jus d'orange qu'il dégustait à petites gorgées, à l'ombre de l'auvent du camping-car, avachi sur un transat, tout en ruminant sa déconvenue. Son amertume transparaissait sur ses traits.

Marie-Hélène vint s'asseoir à sa gauche, tandis que Léon s'installait en face de lui. Elle le regarda un instant en silence puis se résolut à rompre la spirale d'idées sombre dans laquelle il paraissait s'enfoncer inexorablement.

— Cher Émile, votre abattement me peine. Je soupçonne qu'il est dû à l'attitude d'Adam. Dans ce cas et bien que je comprenne aisément les sentiments qui vous animent, permettez-moi de vous poser une question.

Émile leva les yeux sur elle. Son visage reflétait sa détresse. Elle lui adressa son plus beau sourire qui provoqua immédiatement une transformation radicale de son expression. Ses traits se détendirent et un rictus apparut au coin de sa bouche.

— Venant de vous, chère enfant, toutes les interrogations trouveront une réponse de ma part.

— Merci, Émile. Maintenant, faites abstraction de votre qualité d'historien, placez-vous du point de vue d'un simple citoyen et effectuez une nouvelle analyse des arguments d'Adam. Rappelez-vous le discours que vous avez tenu à Léon un matin, très tôt, à propos de la peur qui vous habitait, de disparaître avant de savoir. Le souvenir des sentiments qui vous troublaient alors, ne vous paraît-il pas concorder parfaitement avec les propos de notre ami de la crypte ?

Sur le visage d'Émile, la concentration fit place à l'étonnement. Puis, son regard s'éclaira et un franc sourire naquit sur ses lèvres alors qu'il découvrait la subtilité du cheminement d'esprit que Marie-Hélène lui avait fait suivre :

— Je suis forcé d'admettre la justesse de son raisonnement, même s'il met un terme aux espoirs entachés d'égoïsme, je dois bien l'avouer, qui m'habitaient. Quant à vous, mon amie,

quelle fine psychologue auriez-vous été ! Vous avez manqué votre vocation.

Puis, s'adressant à Léon :

— Mon cher, vous venez d'assister à une éclatante démonstration de ce que vous réserve l'avenir.

— J'y souscris des deux mains, Émile, et je suis enchanté que le talent, dont jouit Marie-Hélène, vous ait permis de retrouver l'humeur bonhomme qui vous sied à merveille. Je regretterais, en effet, de voir une figure triste à notre mariage, surtout si le motif de cette désolation s'avère aussi injustifiable.

Émile réagit au quart de tour, comme s'il n'avait entendu que la deuxième partie de la dernière phrase de son ami :

— Comme vous y allez, Léon ! Vous n'imaginez pas ce à quoi je dois renoncer.

Il s'apprêtait à poursuivre sa diatribe lorsque soudain il se tut et demeura bouche bée :

— Vos noces ! s'exclama-t-il. Ai-je bien compris ? insista-t-il en les regardant tour à tour.

Marie-Hélène partit d'un grand éclat de rire, tant il paraissait tomber des nues. Elle confirma :

— Parfaitement, cher Émile. D'ailleurs, je voudrais vous adresser une requête.

— Je vous écoute.

— M'accorderez-vous l'honneur d'être mon témoin lors de la cérémonie ?

— Je m'en enorgueillirai et vous ne concevez pas la joie immense que me procurera cet exercice.

— Tant mieux, car je suis persuadée que vous êtes un homme trop généreux pour priver d'exaltation les chercheurs des générations à venir. Vous en avez pris largement votre part et je m'étonne que vous n'en soyez pas encore rassasié.

— C'est que voyez-vous, ma jeune amie, depuis longtemps et jusqu'à notre récente rencontre, rien d'autre ne comptait pour moi. Depuis que je vis à vos côtés, j'ai pris conscience du fait que je suis seul au monde. Vous veillez sur moi comme je me plais à penser qu'auraient agi les enfants que je n'ai jamais eus. Grâce à vous, j'éprouve, pour la première fois de ma vie, la sensation d'appartenir enfin à une famille. Toutes ces raisons constituent à mes yeux un trésor inestimable, la découverte ultime, certainement celle après laquelle je courrais depuis toujours en méconnaissant sa nature. Aussi, ai-je pris le parti de mettre un point final à ma carrière après cette expédition.

— Parlez-vous sérieusement, Émile ? s'étonna Léon.

— Assurément mes amis. C'était un choix que je devais affronter tôt ou tard, mais que je renvoyais sans cesse au lendemain. Cette fois, c'est devenu un fait acquis. Sitôt conclue

l'affaire qui nous occupe, je demanderai ma retraite.

— Êtes-vous persuadé de ne pas agir sous le coup de la déception ? insista Marie-Hélène.

— Absolument, chère enfant. Je me sentais victime d'une injustice criante et je me morfondais. Vous m'avez habilement ouvert les yeux sur l'essentiel. Adam a parfaitement raison. La quête de réponses et l'exaltation de parvenir au but ont constitué le moteur et le piment de ma vie. Tous les savants que j'ai côtoyés durant celle-ci étaient animés de la même rage de trouver et d'aboutir. Je ne vois pas de quel droit je m'arrogerai celui d'en priver les générations de chercheurs à venir. À dire vrai, j'étais un égoïste aveugle et vous m'avez guéri. Je finirai par me convaincre que vous êtes réellement un ange, Marie-Hélène.

— Je constate avec plaisir le retour de votre propension à la flatterie, Émile. Mais, à quoi occuperez-vous votre retraite ?

— Et où la passerez-vous ? intervint Léon.

— Eh bien ! dans un premier temps, je vais m'installer définitivement dans le joli manoir que je possède face à l'océan en Bretagne, du côté d'Audierne. Là, materné par la charmante gouvernante que j'y emploie, je m'essayerai à l'écriture de l'histoire de ma vie. Cette activité devrait me procurer un divertissement assez prenant qui m'aidera certainement à oublier ma notoriété perdue et m'évitera de sombrer dans la nostalgie. Je compte bien que vous m'y visitiez autant que vos loisirs vous le permettront, car il recèle de quoi vous loger, vous et la descendance que vous ne manquerez pas d'engendrer.

— Avec joie et empressement, Émile, rétorquèrent en chœur Marie-Hélène et son compagnon.

— Pour sceller notre accord, nous devons trinquer, poursuivit Léon et je dispose justement de la boisson de circonstances et fraîche de surcroît.

Il se leva et s'engouffra dans le camping-car. Ses amis l'entendirent fourrager un instant à l'intérieur avant qu'il ne ressorte, porteur d'un plateau sur lequel il transportait trois flûtes à champagne qui entouraient une bouteille de vin pétillant de Cerdon couverte de condensation. Il déposa le tout sur la table basse qui trônait entre leurs sièges et entreprit d'ôter le parement du goulot. Quand il l'eut enlevé, il défit l'attache métallique destinée à retenir le bouchon et amorça le retrait de celui-ci. Sous la pression du gaz interne, l'obturateur de liège poursuivit sa course vers la liberté sans autre intervention de sa part et prit un départ fulgurant vers l'inconnu, accompagné d'une espèce de détonation moelleuse et génératrice d'allégresse. Avant que le précieux contenu ne s'échappe à son tour, Léon, en amateur averti, approcha une coupe qu'il remplit et offrit à Marie-Hélène. Il procéda de même à l'intention d'Émile et à la sienne. Puis, reposant la bouteille, il adopta une attitude solennelle, leva sa flûte et porta un

toast :

— Nous formons des vœux pour que vous jouissiez d'une longue vie et d'une agréable retraite, Émile, que la providence veille sur vous afin que vous en profitiez abondamment.

Ils choquèrent leurs verres et burent en silence. Léon s'assit et Émile reprit la parole :

— Je vous remercie, mes amis. Mais, nous n'en sommes pas encore arrivés là. Nous devons d'abord conclure ici.

— Vous avez raison, Émile. Pour ce qui me concerne, la mission pour laquelle vous m'aviez sollicité s'est achevée le jour où la crypte s'est ouverte. Les événements et la volonté d'Adam ont provoqué son prolongement implicite. À présent, je me sens captif de la situation. D'une part, l'amitié que je vous porte et l'attachement que j'éprouve pour Adam me mettent dans l'impossibilité de me résoudre à quitter les lieux. D'un autre côté, fatalement, nous devons tôt ou tard reprendre le cours de nos vies. Cependant, la difficulté majeure à mes yeux consistera à déterminer l'instant où notre présence ici ne se justifiera plus.

— Inutile de vous tracasser avec cette problématique, mon cher, faites confiance aux autorités locales. Lorsqu'elles décideront qu'elles peuvent se passer de vos services, elles se débrouilleront pour vous montrer la sortie avec un minimum d'égards. Moi, je ne me pose pas ce genre de question. En revanche, ce qui me préoccupe, c'est le devenir d'Adam. Certes, il peut perdurer jusque longtemps après que nous-mêmes, voire l'humanité, aurons disparu. Il en possède la capacité. Mais, j'aurais mauvaise conscience si je l'abandonnais maintenant pour retourner à la quiétude de ma vie bien tranquille.

Léon regardait Marie-Hélène dans les yeux, quêtant son approbation quand la voix d'Adam résonna dans sa tête et lui accorda la permission de parler :

— Naguère, nous partagions exactement les mêmes sentiments que vous, Émile, mais Adam lui-même nous en a libérés.

— Expliquez-vous, Léon. Il possède indubitablement des facultés extraordinaires, mais ce que vous m'affirmez me dépasse. Comment pourrait-il modifier votre ressenti ?

— De la plus simple des manières qui soit. Il nous a fait part de ses intentions concernant son avenir, mais il nous a enjoint de garder le secret.

— Donc, vous deviendriez parjure si vous me les révéliez.

— Non, car à l'instant, il vient de m'y autoriser mentalement.

Brusquement, Émile écarquilla les yeux en regardant fixement ses amis. Interloquée et inquiète, Marie-Hélène s'enquit :

— Que vous arrive-t-il, Émile ? Vous avez soudainement l'air d'un moine qui aurait vu le diable.

— Si la superstition m’aveuglait, je dirais que c’est précisément le cas ; heureusement, je me veux pragmatique. Au moment où Léon me parlait de l’intervention mentale d’Adam, j’ai entendu sa voix dans ma tête. Je ne m’y attendais pas, d’où ma surprise.

— Que vous a-t-il confié, si ce n’est pas indiscret ?

— Il a seulement confirmé les affirmations de Léon. Je dois admettre que c’est une expérience troublante. Mais, quel extraordinaire moyen de communication !

— N’est-ce pas ? renchérit Léon.

— Cependant, vous ne m’avez encore rien révélé de ses intentions.

— Il va disparaître, tout simplement.

— Voulez-vous dire qu’il va recommencer à nous leurrer ?

— Pas du tout ! il s’est résolu à rejoindre l’amour de sa vie.

— Il n’envisage quand même pas de se laisser dépérir !

— Non, il va se téléporter vers sa planète d’origine. Comme l’autre terminal n’existe plus, ses molécules se disperseront dans l’éther et il trouvera la paix.

— Et du même coup, il enverra un beau pied de nez à ceux qui rêvent de démanteler sa carcasse pour essayer de comprendre comment elle fonctionne ; j’ai eu des échos. Bien vu, Adam. J’aimerais cependant qu’il m’accorde l’occasion de le remercier pour son action et de le saluer une dernière fois avant son départ.

— *Requête acceptée, monsieur Gensier. Ainsi que je l’ai confié à Léon, je vous avertirai en temps voulu, ce qui ne saurait d’ailleurs tarder, car j’ai également capté les rumeurs que vous évoquiez à l’instant et je n’ai pas vocation à guerroyer contre l’humanité.*

Émile s’ébahit :

— C’est formidable ! Adam vient de me parler encore.

— Je l’ai entendu aussi, affirma Marie-Hélène.

— Du coup, j’ai perdu mon exclusivité, conclut Léon en se levant pour refaire le plein des verres.

16 – Retour

Juin 2018 :

Marie-Hélène Plantier venait de prendre sa garde de nuit. Elle était infirmière dans l'unité de réanimation basée au centre hospitalier universitaire de Grenoble. Elle avait consciencieusement noté les consignes que sa collègue lui avait transmises lors de la relève. Puis, elle avait effectué une ronde auprès de chacun des neuf patients qui occupaient son service, pour s'assurer que tous les appareillages de contrôle rempliraient fidèlement leur office en lui signalant la survenance d'un incident ou du moindre changement d'état de chacun d'eux. Enfin, elle s'était installée à son poste de surveillance pour attendre qu'un miracle se produise et qu'un des malheureux qui étaient étendus là revienne parmi les vivants.

Elle avait apporté une bouteille thermos de café en prévision de la nuit blanche qu'elle s'apprêtait à passer. Elle avait intégré l'unité de réanimation depuis deux ans, pour se rapprocher du jeune médecin qui faisait battre son cœur et qui paraissait ne s'apercevoir de rien. Elle avait bien surpris des regards appuyés, aussitôt détournés. En plusieurs occasions, il lui avait prodigué de gentilles attentions, mais jamais il ne l'avait entreprise. Pourtant, elle était persuadée qu'elle lui plaisait et s'interrogeait quant à ce qui le retenait.

Maintes fois, elle s'était résolue à effectuer le premier pas. Hélas ! elle souffrait d'une timidité malade quand elle devait exprimer ses sentiments. Dans ces occasions, la voix de sa mère lui revenait, comme une séquelle de son éducation, pour lui rappeler qu'elle était une fille honnête et qu'à ce titre, déclarer sa flamme à un homme serait déplacé de sa part. Ce précepte agissait sur elle comme un verrou qui la bloquait et la laissait coite chaque fois qu'elle brûlait de verbaliser ses émotions.

Cependant, deux mois auparavant, l'idée lui était venue que tout bonnement, son docteur éprouvait des difficultés d'expression identiques aux siennes. Forte de cette hypothèse, elle avait pris sur elle et le cœur battant follement, elle s'était jetée à l'eau. Elle avait bien fait, car elle avait vu juste.

L'évènement avait eu lieu ici même, dans le compartiment du numéro six, où gisait un homme d'une trentaine d'années, comateux à la suite d'un accident de la route. Elle avait saisi au vol une perche que son élu lui avait tendue et avait formulé une réponse qui ne laissait demeurer aucune équivoque quant aux sentiments qu'elle éprouvait à son égard. Cet aveu

avait déverrouillé son prétendant et il était devenu intarissable pour le grand bonheur de Marie-Hélène. Depuis, elle et le docteur Léon Valentier filaient le parfait amour.

Après les vérifications d'usage, tout paraissant en ordre elle se servit une tasse de café et pêcha dans son sac le cinquième volume de la saga d'héroïque fantasy qui l'accompagnait durant ses veilles nocturnes. Elle l'ouvrit et reprit le cours de sa lecture, là où elle s'était arrêtée le matin précédent. L'horloge de son ordinateur de contrôle marquait vingt-trois heures.

Vers minuit, elle posa son livre et scruta attentivement son écran pour s'assurer qu'aucune information ne lui avait échappé. Puis, elle consigna son début de ronde sur son registre, se leva, s'étira et se dirigea d'un pas léger vers les compartiments qui abritaient ses patients.

Ils se révélaient tous identiques et disposés de façon à ce que les surveillantes jouissent d'une vue directe sur chacun depuis leur poste de garde. Rectangulaires et constitués de parois en verre qui les délimitaient, ils ne possédaient qu'une large porte sur le devant. La multitude des instruments nécessaires au maintien de la vie était ordonnée sur le pourtour de la tête de lit le long des cloisons de manière à permettre la libre circulation du personnel soignant. Ils ouvraient tous sur le même couloir central.

Marie-Hélène les visitait tour à tour, vérifiant les connexions des appareillages, les niveaux des perfusions et les remplaçant lorsqu'elles étaient épuisées. Elle profitait de ces moments de proximité pour parler aux dormeurs, car elle était persuadée qu'ils l'entendaient. Évidemment, depuis le jour de sa déclaration d'amour, le numéro six était devenu son préféré. Il bénéficiait toujours d'une durée rallongée de sa présence, du fait qu'elle terminait sa tournée par lui. Hasard ou coïncidence, c'était à l'instant où Léon avait enfin avoué ses sentiments que son encéphalogramme avait retrouvé une vitalité conforme aux normes établies. Jusque là, il avait manifesté une activité juste suffisante pour échapper au diagnostic de mort cérébrale. Léon et Marie-Hélène étaient convaincus qu'il entrait en phase de retour à la conscience. Hélas ! malgré la persistance de cette embellie, son état demeurait stationnaire.

Ce soir, comme chaque jour, elle pénétra dans la pièce, se présenta et tout en vaquant à sa tâche, entama un monologue à son adresse. Elle lui racontait sa vie, ses joies, ses peines et ses projets. Quand elle eut achevé sa besogne, elle s'assit un instant à côté du lit mécanisé où il reposait et continua à lui parler en prenant sa main. Tout à coup, elle sentit une crispation dans les doigts qu'elle tenait. Simultanément, l'électrocardiographe bondit de soixante-cinq pulsations à quatre-vingt-dix, déclenchant une alarme répercutée à son poste au bout du couloir. Lorsque Marie-Hélène reporta son regard des instruments sur son patient, elle découvrit qu'il avait ouvert les yeux et paraissait la contempler. Une amorce de sourire se

dessinait au coin de ses lèvres.

Remplie de joie et d'excitation, car c'était son premier réveil depuis qu'elle travaillait là, Marie-Hélène se précipita sur le massif bouton poussoir rouge situé à côté de l'entrée et prévu pour appeler des renforts dans ce genre de contexte.

*
**

Juin 2065 :

Le professeur Émile Gensier vivait une bien triste soirée. À l'invitation d'Adam et entouré de ses amis, il avait passé une partie de l'après-midi dans la pyramide. L'hôte de la crypte les avait mandés afin de les saluer une dernière fois. Puis, il s'était dématérialisé sous leurs yeux, avec tous les artefacts qui appartenaient à son siècle. Le sanctuaire où il avait traversé les millénaires se trouvait désormais dépossédé de l'attrait que lui avait valu sa présence. Simultanément à la disparition de son occupant la pyramide avait perdu la protection du champ de force dont il l'avait ceinte pour en interdire l'accès aux indésirables.

Lorsque le trio avait emprunté les galeries pour gagner la sortie, chacun se sentait accablé de chagrin. Bien qu'Adam les ait prévenus depuis longtemps, ils éprouvaient autant de peine que s'ils avaient affronté le décès d'un parent. Dans leur abattement, ils n'avaient accordé aucune attention aux gens qui se précipitaient en sens inverse et qui les bouscullaient sans égards en passant. Auraient-ils montré de l'intérêt, qu'ils se fussent rendu compte qu'ils avaient affaire à des militaires de l'O.N.U. De retour à l'air libre, ils avaient constaté qu'un déploiement de force avait eu lieu durant leur séjour à l'intérieur et ils avaient compris la raison qui avait présidé à la décision d'Adam. Il avait découvert que la rumeur le concernant était fondée et qu'elle s'apprêtait à se concrétiser. Après qu'ils eurent répondu à une foule de questions, les autorités leur avaient permis de regagner leur demeure et leur avaient enjoint de quitter le pays rapidement.

Le départ d'Adam avait bouleversé les trois compagnons. Cependant, Émile paraissait particulièrement accablé. Soudain, il n'éprouvait que dégoût et ressentiment envers l'humanité. Il broyait des idées noires. Il ressassait des envies de meurtres et des désirs de mort. Ses amis avaient tenté de lui remonter le moral, mais quoi qu'ils disent ou qu'ils entreprennent, il restait sourd à leurs arguments. Finalement, ils avaient capitulé et s'étaient retirés à l'écart. Cependant, ils le tenaient à l'œil, craignant qu'il commette l'irréparable.

Il était étendu sur un transat, à l'ombre de l'auvent du camping-car. Il s'agitait comme s'il s'adressait à un auditoire invisible, levant les bras au ciel comme pour le prendre à témoin de sa détresse. Soudain, il se redressa en position assise, scruta le voisinage d'un air effaré et bascula en arrière d'une manière qui ne laissait aucun doute sur son sort.

*

**

Juin 2018 :

En attendant la venue des renforts qu'elle avait appelés, Marie-Hélène avait repris la main de son patient et tentait d'établir le contact avec lui.

— M'entendez-vous ?

L'homme remua imperceptiblement la tête en signe d'assentiment.

— Essayez de parler, lui suggéra-t-elle.

Il parut se concentrer un instant au terme duquel elle vit bouger ses lèvres. Cependant, elle dut approcher son visage du sien pour appréhender ses dires :

— Suis-je arrivé au paradis ? murmura-t-il. Un ange me tient la main.

Elle lui sourit :

— Non, vous vous trouvez à l'hôpital universitaire de Grenoble. Vous souvenez-vous de votre nom ?

Il réfléchit durant une dizaine de secondes avant de répondre, comme si ce délai s'avérait nécessaire pour que les mots se dessinent dans son cerveau. Enfin, il s'exprima :

— Je m'appelle Émile... Émile Gensier.

— Hé bien ! Émile, bon retour parmi les vivants !

— Depuis quand suis-je étendu ici ? s'enquit-il.

— Vous êtes entré chez nous le cinq janvier de cette année, exactement cinq mois, dix-huit jours et trente-huit minutes avant l'instant présent, précisa-t-elle en regardant l'horloge qui décomptait le temps depuis son admission.

Alertée par l'arrivée de ses collègues, elle fit pivoter son siège pour voir qui s'était déplacé et constata avec plaisir que Léon se trouvait parmi eux. Elle lui adressa un sourire. Il le lui rendit aussitôt et l'interrogea :

— Comment se présente le retour à la conscience de notre patient ?

— Sous les meilleurs auspices, annonça Marie-Hélène. Il remue, il entend, il répond aux questions qui lui sont posées et il se rappelle son nom.

— Parfait ! s'exclama-t-il. Puis il se tourna vers Émile, bienvenue parmi nous. Nous allons vous débarrasser de tous ces fils qui sont devenus inutiles, puis nous vous transférerons dans le service de rééducation post-réanimation. Selon mon expérience, les conditions de votre réveil augurent d'une récupération rapide. Vous devriez être remis sur pied à brève échéance. Je vous abandonne aux soins des infirmières, juste le temps qu'elles vous conduisent à votre nouvelle villégiature. Ensuite, je vous retrouverai. À tout à l'heure.

Léon se retira, non sans avoir adressé un baiser du bout des doigts à Marie-Hélène qui le

lui renvoya. Puis, elle revint à son patient, lui pressa doucement la main et l'exhorta :

— Bon courage, Émile. Et surtout, prompt rétablissement. J'irai vous rendre visite lorsque mon service ici s'achèvera.

Elle regagna son poste. D'un coup d'œil à son écran, elle s'assura que l'état des huit pensionnaires qui lui restaient demeurait stable et entreprit de consigner les événements qui avaient ponctué sa ronde.

*
* *

Vers six heures trente du matin, après qu'elle eut terminé sa garde, transmis les consignes à la relève et échangé les commentaires concernant l'évènement majeur de la nuit avec ses collègues, Marie-Hélène se rendit auprès d'Émile. Le service de rééducation post-réanimation était situé à l'étage immédiatement sous celui de son unité. C'est là qu'elle le retrouva. Hélas ! son brusque retour à la vie paraissait l'avoir exténué et il dormait. Elle se promit de revenir avant de rejoindre son poste le soir même et se décida à rentrer chez elle pour prendre un repos mérité.

Elle demeurait à proximité de l'hôpital et effectuait le trajet à pied. En chemin, elle s'interrogea sur ses motivations. Elle ne connaissait rien d'Émile Gensier hormis ce qui avait trait à son état de santé. Alors, qu'est-ce qui la poussait à se rapprocher de lui ? Après réflexion, elle dut admettre que l'attrance qu'elle éprouvait dépassait la simple curiosité. Adepte de spiritualité, elle brûlait de le questionner à propos de son séjour dans l'inconscience, avec le fol espoir d'entrevoir l'au-delà à travers ses réponses.

Rendue à son logis, elle consacra sept heures au sommeil. Elle se réveilla reposée et impatiente de retourner auprès d'Émile. Après sa toilette, elle sortit pour effectuer des courses dans son quartier. Puis, elle vaqua à ses tâches ménagères et prépara un thermos de café ainsi qu'un sandwich qu'elle glissa dans son sac à côté de son cher livre. Enfin, le moment tant attendu arriva. Elle partit pour l'hôpital.

Elle trouva Émile pâle, mais bien réveillé. Lorsqu'il remarqua sa présence, il parut s'épanouir. Il parla le premier :

— Bonjour Marie-Hélène, murmura-t-il, d'une voix que sa longue inaction enrouait. Je suis enchanté que vous soyez revenu.

— Je vous l'avais promis. Je suis venue après la fin de mon service, mais vous dormiez. Comment vous sentez-vous ?

— Vivant, quoique j'éprouve la sensation d'être passé sous un train, mais d'après vos collègues, ce serait fréquent dans les cas analogues au mien. Elles m'ont assuré que cet état ne durera pas. Ma vision progresse à chaque heure qui s'écoule. Ce matin, je vous distinguais

difficilement. Ce soir, je vous vois comme à travers un voile vapoureux. J'attends demain avec impatience.

— Votre enthousiasme me réjouit, Émile. Vous vous en sortirez rapidement.

— Surtout si vous demeurez à mes côtés pour m'épauler, avança-t-il.

Marie-Hélène avait prévu à ce genre de réaction. Elle s'y était préparée et la désamorça gentiment :

— Ne vous illusionnez pas, Émile. Je me suis promise au docteur Valentier. Nous nous aimons et serons mariés dans un avenir rapproché.

— Je le savais, mais je désirais tenter ma chance malgré tout. N'en parlons plus.

— Comment l'avez-vous appris ? s'étonna Marie-Hélène.

— C'est vous-même qui me l'avez confié lorsque je gisais inconscient.

— Vous entendiez donc ce que je vous racontais !

— Je n'en saisisais que des bribes, mais votre projet matrimonial, je l'ai capté clairement.

— Comment est-ce de l'autre côté ? s'enquit-elle à brûle-pourpoint.

Avant son accident, Émile Gensier s'était élevé au titre de jeune savant prometteur. Heureusement, dans son malheur son cerveau avait conservé toute sa vivacité. Il comprit donc exactement le sens de sa question :

— Au début, c'était l'obscurité totale et le silence absolu. Puis, sans transition, j'ai vécu une aventure qui m'a paru aussi réelle que vous, là, devant moi. Je me suis vu, âgé de quatre-vingts ans, vieille sommité mondialement reconnue par ses pairs...

Il lui conta l'histoire de la découverte fantastique effectuée dans la pyramide de Khéops, et dont lui-même ainsi que Léon Valentier et elle avaient été les protagonistes. À mesure qu'il parlait, sa voix retrouvait de sa force et son élocution de la clarté. Marie-Hélène était captivée.

... Lorsque j'ai recouvré ma conscience, là-haut, énonça-t-il en désignant le plafond pour indiquer l'étage supérieur, j'ai éprouvé la sensation de revenir de l'avenir. Cette expérience est gravée dans ma mémoire de telle sorte que j'en garde le sentiment que je pourrais la renouveler simplement en ouvrant la porte idoine.

— Écrivez-la, lui suggéra Marie-Hélène.

— C'est une idée que je mettrai certainement en pratique, admit Émile.

Marie-Hélène se leva du siège où elle était restée assise deux heures à écouter Émile.

— Je vais devoir vous quitter pour rejoindre mon poste, mais je reviendrai vous voir.

— Merci pour tout ce que vous et vos collègues avez accompli pour moi. Passez une excellente nuit. Ah ! j'allais oublier ; auriez-vous la gentillesse de m'apporter un journal lors de votre prochaine visite ?

— Je n’y manquerai pas. À plus tard, Émile.

*
* *

Le surlendemain, Émile avait déjà récupéré assez de tonus musculaire pour tenir assis, adossé à ses oreillers. Il déplia le quotidien que Marie-Hélène lui avait apporté.

La une présentait le bilan financier des épidémies de grippe, de gastro-entérite, de rhumes et de varicelles survenues dans le courant du dernier hiver. C’était colossal, autant par le montant des dépenses que la protection sociale avait dû engager que par les bénéfices qu’avaient du même coup engrangés les fournisseurs d’approvisionnement médicaux.

L’article laissa son lecteur perplexe.

Soudain, une voix qu’il connaissait bien retentit dans sa tête :

— Gardez à l’esprit que votre aventure pourrait se révéler très proche de la réalité et soyez en mesure de jouer votre partition...

FIN